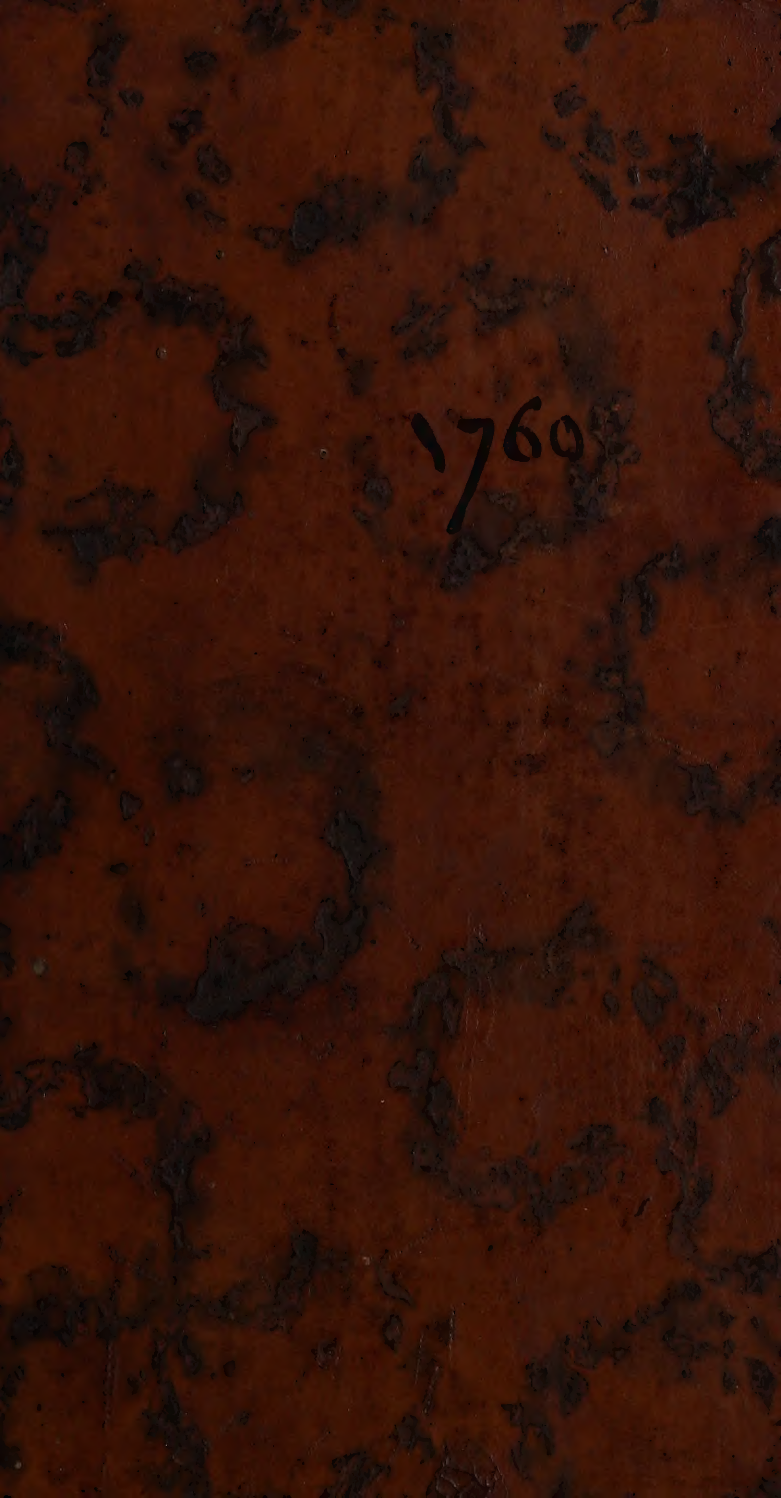

1760





Sig H4 Bound at end of book

LETTRES
SUR LA MALADIE
DE
LA GOUTTE.

Par M. LOUBET, *Pensionnaire du Roi, ancien Chirurgien-Major des Régimens de Senterre & de Tourraine, & Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire d'Ostende.*

NOUVELLE EDITION.
Revue, corrigée & augmentée.



A PARIS,

Chez
- BAUCHE, Libraite, Quai des Augustins, à Ste Genevieve, & à S. Jean dans le Desert.
- CAVELIER, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'Or.
- D'ESPILLY, Libraire, rue S. Jacques, à la Vieille-Poste.
- DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.
- PRAULT, petit-fils, Libraire, à l'Immortalité, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Monsieur,

Différens motifs m'ont engagé d'augmenter les Lettres ſur la Goutte, dont vous avez fait un ſi grand accueil, & le Public leur a accordé la même faveur. Quoique les Lettres aient atteint une Critique ſuperficielle & ſans fondement, j'ai été ſollicité d'y répondre, & en même-tems je réponds à vos queſtions & à celles de pluſieurs autres perſonnes auſſi curieuſes que vous, Monſieur, pour ſçavoir comment l'humeur de la Goutte ſe dépoſe dans les unes ou les autres parties, avec furie, pour les faire ſouffrir cruel-

lement, & comme par un caprice, cette même humeur, par un transport inattendu, délivre la partie affectée, se porte dans une autre avec des tourmens plus grands, & plus menaçans ; le cas est difficile à expliquer, le métastase m'a guidé, pour expliquer ce phénomene selon mon opinion. Je souhaite que des personnes plus éclairées donnent plus de jour à cette matiere autant difficile qu'ingrate à expliquer. Il a fallu entrer dans le détail de la chilification, pour démontrer que de là partent toutes les semences de maladies, & particulierement de la Goutte.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE PREMIERE
SUR LA
SECONDE ÉDITION
DES LETTRES
SUR LA GOUTTE.

MONSIEUR,

ES Lettres ſur la Goutte viennent de recevoir deux atteintes par un Médecin de Bourg-en-Breſſe. Ce Médecin, après les avoir plagiées, en eſt, ſans fondement devenu le critique, par une brochure d'environ 64 pages qu'il vient de faire paroître.

M. Chavy de Mongerbe n'a pas fait attention que ſes lecteurs deviendroient es cenſeurs, & qu'après qu'ils auroient

remarqué qu'il a copié en partie mot à mot les Lettres ſur la Goutte, ils aſſureroient, & diroient hautement que ce Médecin n'a pris ni l'eſprit, ni le ſens des Lettres, & qu'il n'a pû ſe comporter de la ſorte que par un motif d'erreur, & un motif d'intérêt, que l'auteur au contraire des Lettres ſur la Goutte, n'a eu d'autres vûes que de combattre les préjugés qu'on a ſur cette maladie, & d'inſpirer la tempérance & la ſobrieté. M. Chavy faute de connoiſſance, ou faute de n'avoir pas ſuffiſamment approfondi l'ouvrage de ces Lettres, apoſtrophe l'auteur en ces termes, page 44.

« M. Loubet Chirurgien à Oſtende, » a écrit quelques Lettres ſur la Goutte, » où il approuve les plaiſirs de l'a- » mour & l'uſage du vin : il n'a pas » voulu faire attention aux funeſtes » effets qu'ils produiſent, & il n'a pas » préſumé que ſon avis, quoique flat- » teur, ſeroit ſuivi.

Comment ce Médecin a-t-il oſé avancer que les plaiſirs de l'amour & l'uſage du vin, ſont permis par l'auteur des Lettres ſur la Goutte; parce

qu'après que cet auteur a recommandé à tout homme raiſonnable de ne ſe livrer jamais à aucun excès, dit que le vin n'eſt pas cauſe de Goutte, vû qu'aucun yvrogne n'en n'eſt mort, & qu'il n'en reſſent même pendant ſa vie aucune attaque, que le chien qui ne boit pas de vin ſouffre les douleurs de la Goutte, & en meurt : Après cet expoſé le public qui juge avec diſcernement, & avec integrité de tous les faits, ne s'eſt-il pas récrié que quoique ce Médecin ait pillé les Lettres ſur la Goutte, pour en faire le fondement de ſa brochure, n'a ni lû, ni réflechi ſur ces deux points ?

Ses réflexions ſur l'amour ſont une interprétation odieuſe, qui ne tombe que ſur lui ; car quel rapport a la licence du déréglement ? Peut-elle avoir à la preuve que l'on donne, que le vin & les femmes ne ſont pas cauſe de Goutte ? Les Eunuques & la plûpart de ceux qui ſe ſont dévoués au célibat, ſont rongés de Goutte, ſans que l'uſage du couyt y ait aucune part : eſt-ce donc en montrant la fauſſeté d'un préjugé ? Qu'on approuve le déréglement ;

l'auteur des Lettres ſur la Goutte n'a ceſſé d'exhorter à éviter tout excès, & il le répete par rapport à la ſanté, & par rapport à la délicateſſe des ſentimens dont il fait profeſſion : mais parce qu'il fait voir la fauſſeté d'un préjugé, en démontrant que les femmes ne ſont pas cauſe de Goutte. Un homme équitable, pour le peu qu'il ſoit éclairé, peut-il tirer cette conſéquence ; donc qu'il approuve les plaiſirs de l'amour & l'uſage du vin, donc qu'il le permet : ce raiſonnement fait honte au Médecin peu éclairé qui l'a enfanté, ſes cenſeurs le plaignent, & condamnent la témérité qu'il a eu de l'haſarder, auſſi-bien que ſes opinions & ſes ſpécifiques, qui ſont autant de honte à la dignité du véritable Médecin, qu'il a inutilement pris de peine à les vanter : mais l'auteur des Lettres a toujours prétendu combattre un ancien préjugé, & dit ſi l'uſage du vin & celui des femmes eſt cauſe de Goutte, tout le genre humain doit être attaqué & rongé de la Goutte ; & il n'y a que les Eunuques, & les perſonnes livrées par état à la véritable privation de l'homme

& de la femme, qui doivent en être préſervées. Nous voyons néanmoins la plûpart de ces mêmes perſonnes, ainſi que les Eunuques, dévorées par les douleurs de cette cruelle maladie.

Examinons maintenant ce Médecin, devenu Marchand d'eau, & voyons ſes talens pour accréditer, aux dépens de la vérité, le produit de ſa marchandiſe. Les avantages de ſes eaux, tant vantées, tombent en ruine par l'inſuffiſance qu'il reconnoît lui-même avoir ſur la botanique. Il eſt aiſé de remarquer dans ſa brochure la liſte des plantes qu'il indique pour le ſoulagement, ou plûtôt pour la guériſon des Goutteux, dont il compoſe ſes eaux.

Il les comprend toutes dans la claſſe de la même famille : il dit que le cerfeuil, le creſſon, l'aſperge, l'eſcorſoner, le celeri, les chicorées, les carottes, les panais, les raves, les navets, l'houblon, la bucloſe, la pimpernelle, le beaume des jardins, la roquette, les laitues, &c. ſont des émoliens, c'eſt ce qui prouve ſon peu de connoiſſance dans la botanie ; car il eſt le premier, & le ſeul qui nous

ait indiqué pour plantes émolientes les creucifers, les chicorachées, les ombellifers & les labices. Tous les botanistes modernes sont d'accord pour n'admettre dans la classe des plantes émolientes que les malvacés de Tournefort, qui sont dans la Moradelphie de Linnæus, encore faut-il qu'elles soient jeunes ; car lorsqu'elles atteignent l'âge adulte, l'acide s'y développe, elles deviennent stiptiques ; on pouvoit encore y mettre la poracée, quand elle est jeune : mais avec moins de fondement.

Ces eaux artificielles, si estimées par M. Chavy, lui ont peut-être été révélées par des bonnes femmes que le hasard lui a fait rencontrer, & aujourd'hui son intérêt les rend mystérieuses : ses connoissances sur la Goutte sont aussi étendues, que les prodiges qu'il annonce dans ses eaux sont peu vrais, puisque toute leur vertu ne consiste exactement que dans le régime long qu'il fait observer : car qui peut ajouter foi sur les cures qu'il annonce par les merveilles de ses eaux ? Il nous apprend lui-même qu'il n'a pas de

connoiſſance de la botanie, & encore moins de la maladie de la Goutte : ſa brochure eſt une preuve démonſtrative de ce que nous avançons. Pourſuivons les abus des connoiſſances idéales de ce Médecin : il dit pag. 25, l'on voit tous les jours des enfans qui doivent le jour & la Goutte, à leur pere par droit de ſucceſſion, l'on en voit d'autres qui en ſont exempts ; & cette même Goutte ſe manifeſte à la deuxième ou à la troiſième génération : l'on doit conclure, pourſuit ce Médecin, que le ſang des enfans de la premiere ou ſeconde génération, n'a pas été entiérement exempt du virus goutteux ; mais que plus adouci, & trop foible pour ſe manifeſter, il a fallu un long intervalle pour ſe déclarer, & un dérangement trop fréquent parmi les hommes pour ſe développer, & ſe tranſmettre aux générations ſuivantes.

M. de Mongerbe n'a pas aſſez réfléchi ſur la Goutte, ou il a rêvé, pour nous débiter de pareils comptes : il ajoute, *ce que j'ai dit ſur la Goutte héréditaire, & ſur la Goutte que l'on nomme acquiſe, d'une multitude d'hom-*

mes de tout âge, du même tempérament, du même état, & livrés aux mêmes excès, deux ou plusieurs deviendront Goutteux, & le reste en sera exempt. En vérité il faudroit être bien complaisant pour se persuader de pareilles chimeres : c'est ainsi qu'en pensent toutes les personnes éclairées. Il conviendroit mieux de dire que tous les soldats qui vont à la bataille, ne sont pas tous blessés ou tués ; car n'est-ce pas vouloir en imposer, que de rassembler une multitude d'hommes, comme il le suppose, & vouloir par un point de sympathie qu'il y en ait quelques-uns de malheureux, pour sauver le reste.

Les idées de ce Médecin veulent nous persuader que les personnes sobres & réglées à tous égards, ont la Goutte comme les intempérans, en la déterminant par hérédité. Sans doute que les ancêtres de différentes générations ressuscitent, non réellement, mais par enchantement pour innoculer la Goutte à leurs descendans ; mais sans faire les frais de répondre à ces idées, servons-nous des contradictions

même de ce Médecin : il dit pag. 37, les laboureurs, vignerons, valets-de-pied, & ceux qui vivent d'un travail corporel, ne ſont ſujets à la Goutte que lorſque parvenus à une meilleure fortune, ils ſe plongent dans l'oiſiveté, le vin & la bonne chere : il faut donc maintenant que M. de Mongerbe convienne du ridicule de ſon préjugé ſur l'héredité de la Goutte, & s'il avoit quelque ſcrupule à ſe rendre après le parallele qu'il fait de la peine, du travail & de l'indigence, à la fortune, nous eſpérons que l'obſervation ſuivante l'y déterminera.

Gaſpard de Rayes, dit après Skenkius, qu'un Allemand nageant dans les délices, fut attaqué de la Goutte, & en peu de tems perclus ; qu'enſuite par un revers de fortune, réduit dans la miſere, il fut forcé d'apprendre à marcher ſeul, n'étant plus en état d'avoir des domeſtiques qui puſſent l'aider : qu'enfin forcé de mener une vie très-frugale, il fut délivré de la Goutte. Ce fait eſt rapporté dans la neuvième lettre tirée d'Hoffman.

Voici encore un fait de Galien rap-

porté par ce Médecin pag. 43. L'intempérance conduit à la Goutte, & aux autres maladies chroniques dont on ne peut se défendre le reste de sa vie : l'on voit que Galien, selon le rapport exact de ce Médecin, fait de l'intempérance, naître les germes de la Goutte. Toutes les personnes sensées conviennent que les délices de la table & l'oisiveté enfantent la Goutte, & que les voluptueux se la procurent, sans qu'elle leur soit transmise par hérédité : la misere à son tour en est spécifique, l'exemple de l'Allemand nous le prouve.

M. Chavy avance avec sa témerité ordinaire pag. 38, que les femmes ne sont sujettes à la Goutte qu'après la cessation de leurs regles, parce que la nature supplée par cette voye à la transpiration ; mais que ce tems fini, ou que s'il se fait une suppression, elles en sont tourmentées comme les hommes.

Il y a lieu de croire que ce Médecin n'a pas vû beaucoup de femmes attaquées de la Goutte ; car l'auteur des Lettres sur la Goutte en a vû & tra-

vaillé depuis vingt ans jusqu'à trente, & assuré que le flux périodique a toujours existé, même pendant la violence des souffrances; il est en état d'en donner un exemple tout récent, & déja connu de plusieurs.

Une jeune Demoiselle, âgée d'environ vingt ans, attaquée d'une Goutte irréguliere & des plus menaçante, avoit été secourue par plusieurs traitemens, avant que l'Auteur des Lettres sur la Coutte l'ait vû; mais la Goutte, de partie en partie, avoit sans aucun égard pour les remedes, fait la revûe de tout son corps, elle se fixa à la poitrine; le séjour de cette cruelle humeur rongea un des vaisseaux du poulmon, ce qui la réduisit à une Hémoptisie aussi dangereuse qu'effrayante. Ses pieds & ses genoux étoient devenus comme enquilosée; elle a recouvré la flection & les mouvemens par des bains d'eau tiede, & est parvenue à marcher en s'appuyant sur les épaules d'une personne, ensuite par le secours des béquilles, & enfin elle s'est hasardée à marcher sans aucun secours, & peu à peu elle a recouvert l'usage de

marcher & d'agir : elle eſt parfaitement rétablie par le ſecours du régime qu'elle a obſervée conſtamment, & des remédes que l'on vient de décrire ; mais ce qui ſurprendra M. Chavy, c'eſt que ſes régles n'ont jamais eu un jour de retardement, ni de ſuppreſſion. Outre un Certificat bien autentique & vivant que l'on eſt en état de produire de la vérité de ce fait, les Lecteurs remarqueront qu'il eſt abſolument contradictoire à la doctrine de M. de Mongerbe.

Ce n'eſt que par une extrême application que l'on parvient à la connoiſſance des cauſes, pour en pouvoir détruire les effets ; mais il faut que cette application ſoit guidée par des principes, & non par des idées, il faut encore que l'humanité en reçoive toute l'utilité, & ſe contenter du bonheur que l'on a eu d'avoir pû lui en procurer par ſon travail & par ſes lumieres : autrement c'eſt un larcin, ſurtout lorſqu'on offre ſes ſecours pour ſatisfaire ſa cupidité. Hypocrate, par ſes recherches réitérées & par ſes travaux deſintereſſés, a trouvé pluſieurs remedes,

il

il les a perfectioné pour le bien & l'utilité de l'humanité, il les a transmis à la postérité, & s'est acquis une gloire immortelle. M. Chavy affecte trop d'intérêts pour nous persuader qu'il ait jamais eu envie d'imiter un si grand homme.

Remontons à l'antiquité, nous y verrons l'humanité scrupuleusement exercée par des Payens. Dans ces tems on ignoroit les causes des maladies, & l'on connoissoit peu les remedes propres à les guérir ; on étoit donc obligé d'exposer les malades dans les rues & dans les places publiques, non seulement pour attirer la compassion des passans, mais encore pour apprendre d'eux les remedes qui pouvoient ou les guérir, ou soulager leurs maux : ceux qui les voyoient, & qui n'étoient pas assez éclairés pour les instruire, alloient avec empressement en faire part à ceux qui étoient plus expérimentés, chacun s'empressoit à soulager ces infortunés, on observoit avec soin les remedes qui avoient opéré la guérison ou le soulagement, l'on en faisoit des recueils qu'on gravoit sur des écorces,

on en faiſoit des tableaux qu'on attachoit aux murailles des Temples pour en remercier les Dieux, & pour que tout le Monde pût y trouver du ſecours. Ces uſages ont commencés chez les Egyptiens, peuples heureux & appliqués au bien de l'humanité : les Sages de la Grece ne furent pas longtems à donner des marques de leur émulation, ils s'empreſſerent à imiter des exemples ſi merveilleux, & ſurpaſſerent bientôt les Egyptiens en créant des Ecoles. Padalivius fut le premier qui créa une Ecole à Scyron, ville du Caire : cette Ecole a enfanté celle de Rôde, celle de Candi, & celle de Côs. De ces illuſtres créations ſont ſorties tant de célebres Univerſités pour enſeigner cette heureuſe doctrine dans toutes les contrées de la terre : ces établiſſemens ont toujours eu pour principe le bien & l'utilité de l'humanité; c'eſt à eux que nous ſommes redevables de nos guériſons, & du ſoulagement de nos maux.

Ces dignes enfans d'Hypocrate ont, par leur application & leurs grands travaux, joint l'expérience à la ſcience, &

toujours avec un zéle également empressé & désintéressé ; souvent en exerçant leurs nobles talens, ils ont exposé leur vie pour soulager des agonisans, sans d'autre rétribution que la satisfaction de secourir l'humanité.

M. Chavy sans doute a oublié, qu'il a eu l'honneur d'être le Disciple des dignes successeurs d'Hypocrate, puisque ce Médecin ne travaille qu'aux découvertes pécuniaires, telles que sont celles des eaux artificielles, qu'il annonce comme des prodiges par l'effet de leurs opérations pour la guérison de la Goutte : c'est envain qu'il assure l'efficacité de ses eaux ; c'est envain qu'il s'efforce de les autoriser par différentes notes. Les personnes éclairées ne se le persuaderont jamais ; on se persuadera seulement, & avec raison, que c'est au mérite d'un long régime que la guérison de la Goutte sera dûe ; parce que le régime est le seul spécifique que l'on puisse avoir contre la Goutte. L'on doit conclure de-là que la piscine de ses eaux n'a d'efficacité que dans son imagination, que c'est à la prudente & perséverante sobriété qu'on est redeva-

ble du prix inestimable de la santé : si la sobriété est ménagée & proportionnée à l'individu, on ne fera jamais d'humeur superflus ; mais si l'on sort de cette régle, les humeurs s'accumuleront par l'intempérance & causeront des maladies surtout celle de la Goutte.

Un homme sobre n'engendre point d'humeurs étrangeres, parce qu'il boit & mange peu ; au contraire, l'intempérant qui boit & mange beaucoup, qui, sans réflexion, ne suit que son goût qui est sa passion, tout dégénere chez lui en humeurs étrangeres, les vaisseaux en sont farcis & infecté : alors les fluides influent sur les solides, d'où naissent tant de souffrances, de désordres, d'abcès & autres, &c. Les personnes susceptibles de reflexion, s'imposent elles-mêmes des abstinences, & se délivrent du mal-aise qu'elles ressentent : elles éprouvent même que le régime l'emporte sur les remedes.

L'usage du lait n'est pas du goût de l'Auteur des eaux artificielles, car il rapporte, en parlant de la diette blanche, une observation qui est certaine-

ment de lui. J'ai oublié, dit-il, page 52. de citer une obſervation reſcente qui prouve que l'uſage du lait n'empêche pas la Goutte de ſe déclarer.

» Madame Canac, de Lyon, pourſuit M. Chavy, s'étoit miſe à la diette » blanche depuis ſept ou huit ans, par » rapport à la délicateſſe de ſa poitri» ne ; elle n'avoit jamais eu le moin» dre reſſentiment de Goutte, cepen» dant elle en a été attaquée la huitié» me année de ce régime, que les Par» tiſans de la diette blanche la conſeil» lent comme un ſpécifique contre la » Goutte : j'en reviens à l'uſage de mes » eaux.

Cette obſervation eſt, de la part de ce Médecin, une ſéduiſante amorce, pour donner à ſes eaux une réputation capable de ſatisfaire ſon ambition : il ne fait aucune diſtinction de l'uſage du lait à la diette blanche.

L'uſage du lait, obſervé conſtamment pour toute nourriture, efface toute impreſſion de maladie, & ſur-tout celle de la Goutte ; mais lorſqu'il s'agit de la diette blanche, on joint à la nourriture du lait, des viandes blanches,

auxquelles on ſe livre dans un repas plus que dans un autre, & l'on s'en permet plus que l'eſtomac n'en peut digérer: c'eſt de ces ſubſtances que les ſemences de la Goutte ſont produites: le chien nous en fournit la preuve.

Ce Médecin eſt plus ſincere ſur la privation des acides pour les buveurs de ſes eaux. Ses Lecteurs ne s'en rapporteront pas à lui ſur la connoiſſance des acides; il fait entrer dix grains de crême de tartre dans l'infuſion du minoratif qu'il ordonne avant de commencer l'uſage de ſes eaux. On ſuppoſe même qu'au lieu de dix grains, il en fit entrer une once, la décoction n'en ſeroit pas plus chargée; parce que la crême de tartre ne peut ſe diſſoudre que dans une grande quantité d'eau, & qu'à force de très-longues ébullitions.

Toutes les perſonnes éclairées ſont empreſſées de ſçavoir quels ſont les acides qu'il défend dans le régime qu'il impoſe aux buveurs de ſes eaux; l'embarras eſt de ſçavoir la diſtinction qu'on en doit faire. Sont ce donc les acides de la claſſe des minéraux, dont il faut

ſe priver, ou de ceux qui ſont de la claſſe des végétaux : il permet les prunaux, les connoiſſeurs aſſurent qu'il n'a pas aſſez réfléchi ſur cette matiere.

Il faut croire que ce Médecin n'a voulu comprendre que les acides des végétaux : ſon intention n'eſt pas de comprendre les acides de nitre, de vitriol, ainſi des autres : le peu de connoiſſance qu'il a dans la ſcience de la Chymie fait qu'on lui pardonne ; cependant ſi les acides qu'il défend ſont de la claſſe des végétaux, les buveurs de ſes eaux ſeront privés de pain, de vin, des ſucres & des fruits qu'il permet, comme du lait, qu'il n'aime pas, parce que tous contiennent des acides.

L'acide qui ſe trouve dans le pain réveille la ſalive, pour donner plus de force aux digeſtions, le vin a de l'acide, & l'acide eſt défendu, le vinaigre en eſt produit : eſt-ce enfin de l'acide du verjus, ou d'orange, & de citron ? il faut le deviner. En général, on doit s'en rapporter aux opérations de Chymie, pour être bien inſtruit des principes des acides.

Le vinaigre, qui eſt de la production

du vin, n'en eſt qu'un changement par dégénération : le vinaigre coagule le lait, comme la preſſure qui eſt une ſubſtance épaiſſe, & que l'on trouve dans l'eſtomac des jeunes animaux ruminans : le lait ſe décompoſe de lui-même, par l'air & la chaleur ; les trois ſubſtances dont il eſt compoſé ſe déſuniſſent & ſe ſéparent, le vinaigre les confond, & la partie ſéreuſe, qui eſt la plus abondante, & qu'on nomme petit-lait, eſt acide.

Il faut remarquer que l'acide participe aux ſubſtances les plus douces, comme le ſucre, le lait & le miel ; toutes les trois agiſſent dans nos corps comme ſavoneuſes eu égard à l'acide dont elle participent.

Examinons l'importance de l'acide du vinaigre, d'avec celui qui eſt inſéparable de nos eſtomacs ; celui-ci eſt un frein qui ſe retient & qui ſe relâche pour faciliter nos digeſtions ; il peut, par ſa nature, faire coaguler le lait, lorſque ce viſcere l'a reçu, comme le vinaigre le coagule ; mais nous avons vû que le lait, de ſa nature par les moindres altérations, ſe coagule & ſe

décompoſe

decompofé auffi promptement de lui-même, ce qui arrive fans que les acides y participent.

De ceux qui ont lu M. Chavy, il s'en trouvent beaucoup qui ont des acides, plus de connoiffance que lui, & qui fçavent l'utilité que l'on peut tirer de leur ufage : commençons par l'acide du vinaigre.

Annibal fit diffoudre les rochers par le moyen du vinaigre & fe procura le paffage des Alpes. L'Hiftoire Romaine nous apprend que les Légions de cette Nation n'ont foutenu leur force & leur vigueur que par le fecours du vinaigre, que chacun en avoit une provifion, & que par un ordre fupérieur & exactement exécuté, chaque particulier en prenoit par jour plufieurs cuillerées. Les maladies leur étoient peu connues, & fe portoient toujours avec la même vigueur d'une extrêmité de la terre à l'autre, pour y opérer, avec courage, de nouvelles actions militaires.

L'on peut affurer ce Médecin, que le vinaigre, par fa qualité d'acide a celle d'être diffolvant : une fimple expérience faite avec le vinaigre va l'en

convaincre. Qu'on mette un œuf dans un goblet plein de vinaigre, l'on trouvera dans un très-court eſpace de tems toute la coquille de l'œuf diſſoute : on ſçait cependant que cette coquille eſt dure & compacte, & quoique calcinée, il n'eſt pas poiſſible de la rendre en poudre impalpable, que l'on y parvient que par un long travail ſur le porphire, le vinaigre au contraire la diſſout en peu d'heures, & n'eſt jamais corrodée. Cette expérience démontre que les acides des végétaux ſont d'une nature diſſolvante. Dans les expériences que le célébre M. l'Obbe a fait pour diſſoudre les pierres humaines, il n'a trouvé de réuſſite que dans les acides des végétaux, & plus particulierement avec le vin de Malaga, par des digeſtions d'une chaleur égale à celle du ſang. Les acides diviſent les flocons limoneux qui produiſent la Goutte, & qui dégénerent en pierre ; l'on voit cette humeur ſortir des yeux, lorſqu'ils ſont affectés de Goutte, ils ſont gros & dégorgent une humeur épaiſſe ſemblable à celle qui eſt de la nature des polippes, & à meſure que le dégorge-

ment s'en fait, l'œil s'affaiſe inſenſiblement, & reprend ſon état naturel. Voici encore un exemple des ſalutaires effets du vinaigre.

Un Officier de marine, dans un voyage de long cours, fut ſeul préſervé de l'eſcorbut, par l'uſage du vinaigre qu'il buvoit chaque jour ſans ménagement, quoique l'équipage du Navire en fut attaqué ſi fortement, qu'il y avoit tous les jours un grand nombre d'hommes qui périſſoient.

L'Auteur des Lettres ſur la Goutte a vu auſſi des ſoldats françois réſiſter aux fatigues, & être préſervés des maladies qui en ſont inſéparables, en buvant tous les jours du vinaigre, quoiqu'en petite quantité.

Voyons d'autres exemples ſur les acides, comme ceux de ſel marin, de nitre, de vitriol, de ſouffre & autres, &c. L'on voit d'heureux effets de la part de ces eſprits : l'on remarque dans les perſonnes attaquées de fiévres aigues, qu'une ſoif inextinguible eſt modérée & calmée en leur faiſant boire dix à douze goutes de ces eſprits, noyées dans une grande quantité d'eau, en leur

en faiſant boire ſouvent, elles ouvrent les glandes de toute l'étendue de l'intérieur de la bouche, la fiévre ſe modere, le mal ſe calme, la ſoif s'appaiſe, les ſécrétions ſe rétabliſſent; ce remede eſt plus puiſſant que les autres remedes, ſans en excepter les narquotiques; l'on ſe ſert encore de l'eau de rabel, qui eſt un acide fait avec l'eſprit de vin & d'huile de vitriol : ce dernier eſt plus agréable, & calme auſſi promptement.

Ces petites notes ſur les acides ne ſont que pour faire connoître le ton de ce Médecin. Je défends, dit-il, les acides dans l'uſage de mes eaux. En parlant de la ſorte, il croyoit être ſeul, il ne ſe perſuadoit pas qu'il trouveroit des Cenſeurs, quoiqu'à la vérité, il en eſt de plus éclairés les uns que les autres : mais enfin il s'en trouve qui ne connoiſſent que la vérité, parce qu'ils ſont éclairés par les principes les plus certains que l'on puiſſe avoir.

Ce Médecin voudroit perſuader qu'il eſt contemporain de Diaſcorie, qui ſauva, avec Mathiol, de l'incendie, les débris de la bibliotheque du grand

Hypocrate : Diaſcorie cultiva les plantes & a tranſmis à la poſtérité les connoiſſances de la Botanique, nous devons tout à leur mémoire. M. Chavy de Mongerbet a négligé cette vaſte & belle connoiſſance, quoiqu'il annonce des prodiges par la découverte qu'il a faite des plantes dont il compoſe laborieuſement des eaux factices ou artificielles pour la guériſon de la Goutte, mais plus pour l'utilité de ſa bourſe, que pour celle de l'humanité.

Ce Médecin n'eſt fait que pour ordonner aux malades les remedes indiqués pour le ſoulagement de leurs maux, il en a paſſé l'acte quand il en a reçu la dignité : quel renverſement ! de lui voir tranſgreſſer des Loix ſi reſpectables, pour faire métier de marchand d'eaux artificielles. J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles, le premier Juillet mil ſept cent cinquante-neuf.



II. LETTRE.

Monſieur.

L'homme dès ſon enfance, & dès le premier inſtant de ſa vie, juſqu'à la fin de ſa carriere, quelque longue qu'elle ſoit, eſt aſſujéti à différentes eſpeces de ſouffrances & à différens caracteres de maladie; parce qu'il ne s'obſerve pas aſſez, & qu'il ne garde aucune des proportions relatives à ſa ſanté: les paſſions toujours inſéparables de lui font la déſunion de cette belle armonie du Créateur. Faiſons un parallele de l'homme dans l'état de ſanté & dans celui de la maladie, relativement à la circulation dans l'un & l'autre cas de l'homme à l'homme, & généralement dans tous les hommes les organiſations ſont les mêmes, & ſurtout lorſque l'on jouit d'une parfaite ſanté: alors l'ordre des propoſitions eſt dans ſon juſte équilibre; mais dans l'état de maladie, cette juſteſſe n'eſt plus, un moindre ſpaſme ou affection de maladie dérange cet ordre ſi admirable. Dans l'état de ſanté, les organes

ſont dans leur regles & dans leur état naturel ; les cours des liqueurs ſont dans des juſtes proportions dans leurs marches depuis leur départ & leur retour au cœur. Si cette regle étoit toujours la même, l'homme jouiroit conſtamment d'une parfaite ſanté, & ſa vie ſeroit auſſi longue que celle de nos premiers peres ; mais la moindre des paſſions dérange cet heureux cours, & ce dérangement dans les uns ou les autres parties, quelques petites qu'elles ſoient, par des ſpaſmes & des extanations, des ſouffrances où les liqueurs perdent leur ordre naturel par trop d'action dans de certaines parties, & par trop peu dans les autres. S'il étoit poſſible que les hommes puſſent ſe connoître ſur leur organiſation, ils ſeroient plus circonſpects pour la durée de leur exiſtence. Suppoſons l'homme dans un état conſtant de ſanté ; dans cet état l'organiſation eſt dans l'ordre & dans une regle exacte : cette équilibre ſera permanent s'il n'eſt troublé par quelques paſſions.

L'homme en général eſt aſſujetti à différens exercices, aux peines de l'eſ-

prit, à de grandes dissipations, enfin à la peine & au travail ; toutes ces différentes alternations ne peuvent être réparées que par les bienfaits de l'hestomac, par les alimens qui lui sont fournis qui doivent être toujours dans de justes proportions, en petite quantité & analogue à ce viscere ; avec cette regle la santé sera de longue durée : l'estomac sera toujours facile aux opérations de ses fonctions, & les germes ou semences de maladies seront totalement écartés. Lorsque l'estomac a reçû des alimens dans de justes proportions, sur-tout de ceux d'une facile digestion, & que la premiere préparation de la bouche a été bien exacte, le chyle qui en est produit est dégagé de toute impression impure, & alors l'on jouit d'une parfaite santé. Si l'estomac reçoit plus d'alimens qu'il n'en peut porter, il sera plus occupé dans le travail des digestions, soit par leur qualité ou quantité.

Lorsque l'estomac se trouve surchargé de trop d'alimens, il pert ses facultés, il en arrive des indigestions qui produisent des vomissemens, des cours de ventre & des dijections énormes, fa-

tiguantes & fréquentes: ne croyez pas, Monsieur, que dans ce cas de dérangement il se fasse de chilification; tout est confondu, & expulsé, chile & autre matiere au dehors, & ce qui entre par les veines lactées a la même impression d'impureté: la nature s'observe, Monsieur, dans tous les usages; les veines lactées toujours occupées à leurs fonctions, & avide de recevoir le chyle ne reçoivent que la lie impure qu'elles portent, au lieu & place du chyle dans les vaisseaux, & infectent la masse du sang. C'est de ces intempérances que naissent différentes sources de maladies, sur tout celle de la Goutte; ce qui prouve, Monsieur, ce que j'ai l'honneur de vous dire de ces cours de ventre longs & fâcheux, c'est que rien ne séjourne dans l'estomac, que tout passe dans les intestins avec rapidité, pêle-mêle, bile, suc pencreatique, chyle & excrémens par des dijections continuelles; le chyle ne fournissant plus, tout l'individu tombe dans l'affaissement & le dépérissement; alors l'art de guérir est occupé à réparer ses désordres menaçans, & l'on n'y réussit que difficilement;

pourlors, Monſieur, l'on a recours aux narcotiques, aux tempérans : foible ſecours qui ne ſont que momentannés. Le ſoulagement & le repos ſont peu connus, les veilles acheve d'anéantir, ſi un ſalutaire évacuant, adminiſtré par le Médecin expérimenté, ne vient au ſecours du malade pour évacuer l'humeur acrimonieuſe & morbiſique, incruſtée dans la voute inteſtinale des uns ou des autres inteſtins qui les excori & les corrode. Si ce moyen devient heureux, la nature ſe répare par la recrutation des eſprits qui avoient été anéantis par la diſſipation; les dégeſtions & la chilification ſe rétabliſſent, & le malade ſe trouve dans l'heureuſe circonſtance d'eſpérer de reprendre ſa premiere ſanté, s'il ſe conduit par la prudence qui lui eſt preſcrite. L'on peut aſſurer, M. que la ſanté dépend de nous; je parle de ces hommes rares conduits par les loix de la prudence, dépouillés des paſſions, conduits par la ſobriété, ſoutenus par un exercice moderé; par ce merveilleux accord, ils jouiſſent de la ſanté: mais l'on ne peut être aſſuré de ce prix ineſtimable que par une nour-

riture ſimple & ſuffiſante. Il n'y a que des perſonnes prudentes qui ne connoiſſent ni maladies, ni infirmités, auſſi les remedes & les Médecins ont peu d'attraits pour elles : je le répete, il n'eſt pas poſſible de jouir conſtamment du bien précieux de la ſanté ſans une ſobriété perſévérante. Les hommes intempérans n'ont pas plutôt évité un naufrage qu'ils retombent dans de plus fâcheux : les promeſſes qu'ils font, dans le mal pour le retour de leur ſanté, s'évanouiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont guéris ; l'habitude les fait ſuccomber & les rechûtes les font périr. La Goutte aux uns, rendent une partie infirme, les cris & les douleurs ſont leur partage ; à d'autres, elle affecte toutes les parties les unes après les autres, toujours avec danger. Le reigne animal en eſt la ſource, & le reigne végétal en eſt le réparateur ; l'étude en eſt étendue ; elle peut néanmoins utilement ſe ſimplifier : le gout dans les végétaux & la volonté d'en faire uſage, ſuffiſent pour s'aſſurer des propriétés ſpécifiques de végétaux, ſoit dans les remedes, ſoit dans les alimens pour réta-

blir & conſerver la ſanté. Cette conduite ſera plus ſalutaire que ces ſpéculations générales qui ſe terminent par raiſonnemens fleuris, par de belles diſtinctions auſſi ſçavantes qu'inutiles qui flattent l'oreille du malade ſans le ſoulager: au lieu de s'arrêter pour le bien de l'humanité, & de réfléchir ſur la maladie, d'en penetrer les cauſes, d'être attentif à la circulation & aux ſecretions; ces prudentes attentions redreſſent la nature opprimée par des obſtructions, qui toujours opiniâtres & rébelles ſont difficiles à terminer: l'on peut néanmoins les ſurmonter, par l'indication des remedes ſagement adminiſtrés. Nous avons déja fait bien des remarques ſur les cauſes & les effets de la fatale maladie de la Goutte; nous en ferons encore de plus réfléchies, & les conſéquences que nous en tirerons pourront être d'une grande utilité: il faut actuellement, Monſieur, nous entretenir de la chilification.

Examinons, Monſieur, ces ſources ſalutaires de la chilification, qui ſervent à notre réparation & à notre ſoutient. Les hommes dévoués au bien & aux avanta-

ges de l'humanité nous ont par leur travail & leurs veilles tranſmis la circulation du ſoye au cœur, par la découverte des veines lactées qu'en a fait Aſſelieux en 1622; ſelon d'autres, Thomas Bartolain eſt le premier qui les a trouvées dans l'homme. Oloux Redbe eſt le premier qui les a trouvé dans les chiens. Le célebre Pequet a découvert le réſervoir qui porte ſon nom, & en a écrit en 1651. MM. les Ecuyers conteſtent le fait, & aſſurent qu'on leur en a volé la découverte qui en a été faite dans l'anatomie d'un cheval par Bartolain Eſtache, Vénitien. Vous voyez, Monſieur, combien l'humanité eſt redevable à l'application des grands hommes, & aux découvertes qu'ils nous ont tranſmiſes pour notre inſtruction.

Parcourons, Monſieur, la chilification; examinons comme le chyle ſe fait dans toute la nature animale, & voyons ce qui à rapport à l'homme. L'homme ayant beſoin de ſe réparer, & preſſé par la faim, prend des alimens, les porte à ſa bouche, les broye, les mâche avec ſes dents; par le mouvement de ſes mâchoires, la ſalive ſe

degorge, les humectent, les liquifie; par ce secours les alimens tombent par l'osophage dans l'estomac. Un suc acide les reçoit, & s'y communique; c'est de ce suc que la faim se produit en agaçant les membranes de l'estomac; ce même suc concourant avec la salive, devient l'agent des digestions, & par un effet de la chaleur naturelle de ce viscere, il en est produit des coctions parfaites; l'estomac successivement se resserre, exprime & vuide tout ce qu'il avoit de contenu. Le pilore s'ouvre, & peu-à-peu cette pâte alimenteuse passe dans les intestins grêles, & par un mouvement peristaltique des intestins qui n'est qu'un mouvement de contraction de haut en bas, le duodenum premier, des intestins grêles, les reçoit & fait le même travail, secondé par deux autres sucs dissolvans, qui sont le suc pancréatique & celui de la bile, ils achevent de briser ce qui a passé de gros alimens (ce qui arrive aux affamés qui ne font qu'avaler sans se donner le tems de mâcher,) ensuite par une méchanique admirable de la nature, la séparation se fait du pur avec l'impur, & coule dans les in-

teſtins ce qu'il y a de plus ſubtile, que nous appellons chyle, qui entre dans les veines lactées premieres, dont tout le meſentere eſt parſemé lorſqu'elles vont ſeules ou accompagnées des veines meſantriques, les unes en droite ligne, les autres en croiſſant vont ſe rendre aux glandes placées à la baſe du meſentere; enſuite ce chyle eſt repris par les veines lactées ſecondaires, & ſe porte à la glande qu'on nomme lomberes, & qui ſont reconnues pour le réſervoir de Pequet.

Les veines lactées ne portent ce nom que parce qu'elles contiennent une liqueur blanche qui eſt proprement lait; cette connoiſſance ne s'acquiert que par l'ouverture des chiens vivans. Aſſellieux rapporte que ces vaiſſeaux ont une ſubſtance & une ſtructure de veines, qu'elles ont une membrane ſimple où l'on remarque trois ſortes de fibres; de droits, d'obliques & de tranſverſes, & que cette membrane, quoique ſimple, eſt aſſez forte étant placée entre les deux tuniques du meſentere qui la fortifie. Le nombre de ces vaiſſeaux

ſont à l'infini & ſurpaſſent en nombre les meſentriques; ces veines ſont preſque toutes dans les inteſtins grêles, parce que ce ſont eux qui font la diſtribution du chyle & les ſéparent des excrémens.

L'inteſtin jujunium en a beaucoup plus que les autres des grêles; les gros boyaux en ont beaucoup moins; leur uſage eſt de chaſſer au-dehors les excrémens & toutes les impuretés du bas ventre, ce qui n'eſt pas toujours exact, car il en reſte toujours aſſez pour faire cauſe de maladie.

Pour bien comprendre la route que le chyle prend pour aller au cœur, il faut remarquer qu'il y a deux ſortes de veines lactées; les premieres & les ſecondes: les premieres ſont celles qui portent le chyle à des glandes qui ſont répandues en très-grandes quantité dans tout le meſentere, principalement vers ſon centre.

Le chyle une fois introduit dans les vaiſſeaux lactés, ceux-ci le tranſmettent aux glandes meſentriques diſperſées d'eſpace en eſpace dans l'épaiſſeur du tiſſu cellulaire; elles ſont du genre com-

globé. Ces glandes ſe communiquent la liqueur les uns aux autres par une infinité de vaiſſeaux fins & tranſparans, comme par autant de caſcades; elles ſont garnies de valvules qui paroiſſent en dehors comme de petits nœuds poſés fort près les uns des autres; ils ſortent des glandes par ramification, & ayant formé un petit tronc, ils ſe diviſent encore pour entrer dans une glande voiſine; ce ſont des vaiſſeaux chilifieres ou veines lactées, parce qu'à la maniere des veines, ils ont des valvules & vont par dégrés étroits ſe rendre à des tuyaux plus conſidérables. Voilà, Monſieur, des merveilles de la nature par les routes preſcrites, pour conſerver le chile & le faire porter à ſa deſtination: on doit remarquer que les veines lactées (après le trajet de leur ramification,) ſe diſtribuent également dans l'étendue du meſentere juſque vers ſa naiſſance, ou s'attachent aux vertebres du dos. Elles ſe communiquent par des anaſtomoſes fréquentes, diminuent en nombre, augmentent en groſſeur, & ſe terminent vers l'attache du meſocolom par des troncs

communs où aboutiſſent les glandes lombaires & autres. Ces veines s'avancent ſur le corps de l'aorte inférieur, & ſe déchargent dans le réſervoir de Pequet, entre les extrémités du muſcle inférieur du diaphragme, d'où il eſt repris au bas & autour de ſa portion inférieur par les dernieres veines qui s'inſerent les unes à côté des autres derriere l'aorte; la portion ſupérieure du canal ſe retrécit entre l'aorte & la veine azigos, monte dans la poitrine où il eſt nommé canal torachique; il monte encore derriere la veine ſou-claviere gauche, où il ſe termine ordinairement par pluſieurs branches réunies, & s'ouvre dans la partie poſtérieure de la veine ſou-claviere interne. L'art de ſa compoſition & la délicateſſe de ſes reſſorts eſt pour empêcher le ſang de ſe gliſſer en même-temps qu'il ſe dégorge dans cette veine, qui ſe fait par une méchanique merveilleuſe pour la réparation générale de toutes nos parties.

L'eſtomac & la colomne inteſtinale nous ont appris toutes les merveilles de notre exiſtence par les remarques que nous avons faites des fé-

parations des alimens par les opérations naturelles. Achevons, Monſieur, d'examiner cette route inteſtinale, pour y voir tout ce qui s'y paſſe ; nous appercevrons dans ce principe de ſanté, une infinité de cauſes de maladies & d'infirmités. La bonne condition du chyle ſe trouve dans l'ordre des organes qui le préparent. Epuré, il paſſe dans le ſang pour ſe convertir dans cette liqueur ; mais ſi les orifices des veines lactées ſont trop ouvertes, la lie du chyle paſſe dans le ſang ; s'ils ſont trop reſerrés, il ne s'y introduit qu'inparfaitement des parties nouricieres : il faut donc que les orifices des vaiſſeaux lactés & les filets veloutés ſoyent libres & ouverts, & non induits de muſcoſités qui les obſtruent, ſurtout les glandes meſenteriques ſi néceſſaires à notre exiſtence, eû égard à l'utilité de leurs uſages ; mais les obſtructions qui les interdiſent rendent féconds les beſoins qu'on a des ſecours & de l'utilité de la Médecine, ce qui n'arrive pas lorſque la bile & le ſuc du pancreas coulent dans les inteſtins ; il faut ſeulement obſerver que cette privation

devient cauſe de maladie par la nature trop reſſerée ou trop relâchee dans ſes fonctions.

Les embarras, Monſieur, deviennent bien plusconſidérablesauxperſonnesqui mangent beaucoup de viande diverſement aſſaiſonnée, qui menent une vie molle & pareſſeuſe. Suppoſons même que cet agent précieux du ſuc pancreatique & la bile coulent en pleine liberté, il ſe fait des amas glaireux qui ſe collent dans les parties internes du tuyau des inteſtins ; ces matieres glaireuſes y dégénerent en épaiſſiſſemens acrimonieux, produiſent des maladies de toutes eſpeces, mais ſurtout des coliques inflaminatoires & de tout genre dans toute l'étendue de l'abdomen, qui allarment avec raiſon,& menacent d'une fin prochaine.

Sans perdre de vue, Monſieur, ce faiſſeau d'inteſtins,quoique d'une longueur conſidérable, ils ſe renferment dans un peloton par un froncement du meſentere où ils ſont attachés, & vont de droit à gauche, n'ayant que l'abdomen pour contenir toutes leurs circonvolutions. Nous examinerons leur continui-

té interne & externe ; mais en réfléchiſſant ſérieuſement ſur toute la continuité de la partie interne inteſtinale, on eſt effrayé d'appercevoir un cahos à ſe perdre par tous les dangers qui s'y rencontrent, quoiqu'on n'apperçoive qu'un labyrinthe confus. Il y a, Monſieur, des moyens de précautions, même de curations dans les uns & les autres cas de maladie, qui ſont de tenir propre cet égout inteſtinal qui s'infecte & s'embarraſſe de lui-même par l'écoulement de tant de matieres infectées qui ſe communiquent indiſpenſablement, & font impreſſion à la maſſe des fluides qui réfléchiſſent inconteſtablement aux ſolides, & il en réſultent des extactions & des ſpaſmes ; mais les cliſteres ou lavemens ſont le ſecours le plus prompt & le plus ſalutaire. Avant que d'entrer dans ce détail, ſuivons encore, Monſieur, celui des inteſtins, connoiſſance auſſi utile qu'intéreſſante ; l'on ne peut ſe diſpenſer de parler ſouvent de l'eſtomac par la conection & le rapport qu'a ce viſcere avec les inteſtins. Suivons la nature pour voir l'emploi qu'elle fait des alimens que nous pre-

nons pour notre nourriture, qui après avoir paſſé de la bouche par l'hoſophage dans l'eſtomac; la digeſtion faite, l'eſtomac ſe preſſe & ſe vuide pour fournir tout ſon contenu au duodenum: cet inteſtin de ſon côté agit par la même méchanique pour empêcher que les alimens ne remontent à l'eſtomac: reprenons.

Le ventricule ſecondé par un accord d'action redoublé de contre action de la tunique veloutée & charnue, conjointement avec le diaphragme & les muſcles du bas ventre, qui ſe ſerre & qui ſe fronce pour ne permettre aucune iſſue, s'ouvre par une détermination du mouvement périſtatique des fibres orbiculaires, pour laiſſer couler dans le duodenum premier des inteſtins grêles, la pâte qui a acquiſe un dégré de fluide, après le travail des premieres digeſtions; parce qu'il s'y fait eſſentiellement une ſeconde préparation à la converſion du chyle. Le duodenum commence à l'orifice inférieur de l'eſtomac, avec ſes courbures de haut en bas, & enſuite vers le rein droit, & par un contour léger en devant, lui

eſt fourni une cavité qui facilite le ſéjour des alimens : il eſt dans ce trajet ſoutenu & fortement attaché comme dans un étui par les replis du péritoine, & une duplicature tranſverſale donnant l'origine au meſocolom, qui n'eſt qu'une prolongation du duodenum de quatre tuniques qui le compoſent, de même que les autres inteſtins ; la premiere a une garniture celluleuſe plus conſidérable que les autres ; la muſculeuſe eſt plus épaiſſe ; la nerveuſe & la veloutée forment au dedans de cet inteſtin un grand nombre de duplicatures qui s'avancent plus ou moins directement dans la cavité, comme des bandes circulaires ; ce ſont des valvules connivantes ; la veloutée dans cette partie eſt une ſubſtance ſougueuſe & gréneuſe, compoſée d'un amas infini de mamelons diverſement figurés, où l'on remarque des points enfoncés ou des pores dont toute leur ſurface eſt percée ; ce tiſſu ſoutient un amas de vaiſſeaux capillaires, les uns ſanguins & les autres ſont les racines des veines lactées ; il ſuint des pores des mamelons une liqueur mucilagineuſe, qui

arroſe continuellement la cavité de l'inteſtin, dont l'orifice vers le pilore eſt garni de beaucoup de grains glanduleux, ils deviennent plus rares & preſque ſolitaires à l'autre extrêmité ; ils fourniſſent une humeur viſqueuſe dans tout le canal. Au bas de la premiere courbure de l'inteſtin, on trouve l'orifice du conduit biliaire & celui du conduit pancréatique ; l'épanchement de la bile & du pancreas ne ſe fait point dans l'eſtomac, c'eſt la derniere préparation du chyle réſervé pour le duodenum.

Quel arrangement du duodenum, de ſa compoſition & de ſon uſage. Après avoir reçu les alimens digérés, le chyle préparé de cette maſſe digeſtive coule du duodenum dans le jejunum, delà dans le lileum ; ſon extructure eſt remplie de grappes, ou glandes lacunes, ou glandes reticulaire, & à ſon extrêmité, l'ileum eſt le dernier des inteſtins grêles, à l'endroit où il eſt comme implanté dans l'ouverture du repli fait à l'union du colon au cœcum, qui avec le rectum forment les trois gros inteſtins aſſujettis dans leur

contour

contour par le mésocolom, comme l'ont les inteſtins grêles par le meſentere; l'un & l'autre ont une lame menbraneuſe du peritoine, qui forment enſemble un rouleau ſpiral; par ces attaches les inteſtins ſont doucement retenus dans leurs révolutions & contours.

Nous avons dit, Monſieur, que le duodenum ſe fronçoit, ſe reſſerroit pour arrêter la ſortie des alimens contenu dans l'eſtomac juſqu'après la digeſtion, il ſe reſſerre de même après les avoir reçu, pour les empêcher de remonter en faiſant l'office de ſphincter; hors dans deux cas de maladies fâcheuſes, comme dans la bubonocelle & le volveuleux, dans ces cas, tout ce qui ſe trouve contenu dans les inteſtins remonte, on le rend par le vomiſſement à cauſe de l'étranglement qui ſe fait dans l'inteſtin, & cela annonce la mort.

Nous avons remarqué, que la conjection du pancreas & de la bile ſe fait dans le duodenum. Il eſt ſenſible, que partout où il y a du velouté dans les inteſtins, il y a des glandes & des vaiſſeaux lactés. Le duodenum, comme

le jejunum & le lileum en ont : ce ſont des conduits qui portent le chyle aux orifices des vaiſſeaux lactés, & l'y font entrer. Ce velouté n'eſt qu'un amas innombrable de filamens creux & entrelaſſés les uns dans les autres, qui ſont l'origine des vaiſſeaux lactés : cette membrane veloutée n'eſt pas purement paſſive, quoiqu'elle ſoit nourrie & entretenue par le ſang & le ſuc nerveux, elle a ſes ouvertures qui peuvent pécher par le relâchement ou par trop de contraction, de même que le chyle, malgré ſa nature du lait.

Le velouté eſt ſuſceptible d'une grande contraction ; il eſt dans les inteſtins grêles, le couloir univerſel de toutes les liqueurs, qui paſſent des premieres voyes dans le ſang.

Ces accidens n'arrivent pas lorſque la bille & le pancreas coulent dans les inteſtins ; leur mélange produit une liqueur ſavoneuſe, véhicule, indiſpenſable & déterſive, qui travaille continuellement à débarraſſer le velouté du mélange épais qui l'enveloppe : ce qui s'eſt commencé dans les inteſtins grêles ſur la ſéparation du chyle du mare

des alimens digérés, s'acheve dans les gros boyaux.

Nous avons vu, Monſieur, l'utilité & l'uſage des inteſtins, leurs tours, leurs contours & leurs circonvolutions, & cette maſſe tortue n'eſt qu'une même continuité d'un même tuyau depuis l'orifice inférieur de l'eſtomac juſqu'à l'anus. A combien d'inconvéniens cette continuité n'eſt-elle pas aſſujetie? C'eſt de là que ſe crée tant de maladies qui vont s'enfanter ailleurs. Obſervons par des comparaiſons les déſordres qui en réſultent.

La nature trop reſſerrée ou trod relâchée dans ſes fonctions ſemblable à un tuyau de chéminée; la fumée monte rapidement par l'action de la chaleur du feu, l'air s'en empare pour la diſperser: il en eſt de même des excrémens qui dégénerent dans les inteſtins, ils ſont les ſources de ces maladies fâcheuſes qu'on nomme vapeurs ſi communes aux femmes, & dont les hommes n'en ſont pas moins exempts: ces vapeurs imitent la fumée quand elle eſt interceptée. M. Rolin, Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité de Paris,

nous a donné un Traité dans lequel il ne nous laisse rien à desirer sur les vapeurs.

Comparons par d'autres exemples, & supposons des tuyaux posés à la source d'une eau claire, en ligne directe ou oblique pour être conduite à sa destination. L'eau y dépose insensiblement dans les contours de la partie interne des tuyaux des matieres qui s'y paitrisent & qui les bouchent; l'eau fait violence, le tuyau creve, l'eau s'extravase: ces faits sont familiers tous les jours à nos yeux, & c'est ce qui s'imite dans nos corps par des coliques & par des vomissemens quand l'estomac & les intestins sont trop farcis par des matieres glaireuses & gommeuses, qui en interceptent ou accelerent le cours de leurs contenus.

Entrons dans des comparaisons plus simples: Supposons par exemple les ustensiles ou vaisseaux qui servent aux usages journaliers, aux préparations de nos substances, combien de choses ne se dépose dans leur circonférence; si l'on n'avoit l'attention de les nettoyer, il s'y feroit couche sur couche de ma-

tiere; de ſorte qu'inſenſiblement les vaiſſeaux ou uſtenſiles ſe trouveroient bouchés : ces comparaiſons ſont appliquées au travail continuel de nos inteſtins, au lieu de les ménager ils ſont par de nouvelles ſurcharges ſuffoqués, ſurtout par l'inconduite des perſonnes ſenſuelles; auſſi l'on peut les aſſurer que ſix mois ſont leur année &c.

Les tuyaux des inteſtins ne ſont pas du calibre aux tuyaux comparés qui ſont droits ou obliques; au contraire, le tuyau des inteſtins n'eſt pas le même. Les inteſtins grêles l'ont étroits ſelon leur calibre, & les gros les ont larges de même que leur extructure, & ils ſont par replis & courbures; il s'amaſſe dans leurs lignes ou recoins, des ordures qui y ſéjournent & qui dégénerent en cauſes morbifiques, & ce ſéjour produit ſouvent des pierres.

Le ſecours le plus ſalutaire pour tenir un degré de propreté dans cet égoût ſi long & ſi tortu, ſe trouve dans l'uſage des lavemens, par différentes intentions qui ont le même rapport pour attirer, évacuer, fortifier, & calmer; les lavemens ramoliſſent les excrémens en-

durcis: ils temperent l'âcreté des tecrémens, ils fortifient les fibres languissants des inteſtins & redonnent le mouvement périſtaltique; ils calment les eſpaſmes des membrannes des inteſtins & relâchent les fibres trop tendus, & produiſent des effets ſalutaires aux parties attaquées d'atonie, ils ſe communiquent aux parties nerveuſes; & comme les inteſtins ſont de la même compoſition, ayant la même coreſpondance avec celle de la même nature par les régions éloignées, ils ſe communiquent au ſang.

L'on eſt, Monſieur, dans des craintes continuelles par l'inſuffiſance des connoiſſances de la nature humaine, & de celle des médicamens. La connoiſſance de la premiere eſt un guide pour bien adminiſtrer l'autre, pour le ſoulagement ou guériſon de différentes maladies.

L'uſage des lavemens ou cliſteres, qu'on nomme vulgairement remedes, en eſt en effet un des plus efficace quant aux indications de leurs applications.

L'uſage des lavemens, Monſieur, eſt ancien; les Egiptiens ſont les pre-

miers qui les ont pratiqués, les Grecs & les Arabes en ont fait uſages : les Univerſités les ont enſeigné & en ont publié les merveilleux effets. Ils n'ont jamais de contre-temps que celui où les malades ſont en ſueurs ou en tranſpiration ; les lavemens ſecondent, & précedent tout autre remede. Selon la maladie l'on ne doit jamais omettre un ſecours ſi utile, puiſqu'on a vû qu'un ſeul lavement a délivré de la mort des femmes à la ſuite d'une couche, & dans tous autres cas &c.

L'on tire, Monſieur, de ſi grands avantages de l'uſage des lavemens, qu'on doit diffé-rentier ſelon le cas & le genre des maladies, ſurtout dans les premieres attaques de Goutte, où les tranſpirations n'ont point encore parues ; ce ſecours en abregera la durée des accès, pourvû que le lavement ſoit purgatif, préjugé à part, l'on doit même le réitérer ſouvent, ſur-tout aux perſonnes qui ne tranſpirent pas, afin de faire évacuer une quantité de l'humeur morbifique qui eſt nichée & cantonnée dans les inteſtins ; & lorſqu'on a bien par les éva-

cuations débaraſſé les inteſtins, il faut courir au ſecours des tranſpirations.

Les lavemens ſe compoſent, ſelon les cas des maladies, par les claſſes des remedes indiqués; outre les guériſons que procurent les lavemens, ils ſont auſſi nouriſſans que curatifs; nombre d'exemples l'atteſtent: & j'en ai rapporté un fait dans mon Traité des playes d'armes à feu, tel qui ſuit: Un Officier ayant, après un grand repas, reçû un coup d'épée dans un combat particulier qui lui perçoit l'eſtomac, les alimens ſortoient par l'ouverture de ſa playe, comme une liqueur ſort d'un tonneau plein & percé; un de mes Confreres qui l'avoit vû avant moi, l'abandonna ſans lui adminiſtrer aucun ſecours, & malgré ma ſurpriſe, au premier examen, je me décidé dans l'inſtant à lui faire prendre l'émétique afin de parvenir, par ce moyen, à vuider totalement l'eſtomac; il but beaucoup d'eau tiede pour faciliter les opérations du remede. Par cette conduite ce viſcere ſe trouva net, il n'eut pour tout pancement qu'une compreſſe trempée dans du vin ſucré appliqué ſur la playe; les

faignées furent réiterées jufqu'à quinze fois, mais petites; il ne fut nourri jufqu'à fa parfaite guérifon, qu'avec un feul jaune d'œuf par jour, fans jamais boire d'eau qu'une efpece de fluide malgré la foif qui le dévoroit. Par cette méthode, l'eftomac s'eft affaiffé & froncé, fa playe s'eft parfaitement cicatrifée & guérie.

Pendant tout ce temps, qui a été d'environ quinze jours, la nourriture a été fuppléé par trois ou quatre lavemens par jour faits avec de bon confommés de viande & avec un ou deux jaunes d'œufs délayés dans chaque lavemens ; avec ce régime, il s'eft foutenû pendant le traitement, & a été nouri de façon qu'il n'avoit prefque pas maigri : une tranche de citron tenue dans fa bouche modéroit fa foif ; ce qui prouve que les fubftances nourriffantes dont les lavemens étoient compofés, paffoient dans le fang. L'on peut inférer de-là que les fubftances médicales qui entre dans la compofition des lavemens fuivent la même route, & doivent furmonter les maladies, comme

nous le prouverons par d'autres exemples.

Il y a, Monſieur, des cas où la néceſſité oblige d'avoir recours aux lavemens nouriſſants, comme dans l'eſquinencie, dont l'inflammation, l'engorgement, l'obſtruction des glandes & le grand embarras ne permettent aucun paſſage ni aux alimens, ni aux médicamens, pas même à l'air; c'eſt l'uſage des lavemens nouriſſants qui a préſervé de la mort des perſonnes attaquées de cette maladie.

Voi-ci, Monſieur, un autre fait pour donner de la confiance aux lavemens, ſurtout aux perſonnes qui ont une répugnance invincible pour tout ce qui a nom & rapport aux remedes. Un Exempt de Meſſieurs les Gardes du Corps du Roi, fut attaqué d'une maladie grave; les redoublemens de la fièvre étoient fréquents & menaſſans; il avoit pour les remedes les répugnances que je viens de traçer: cette difficulté me força d'avoir recours à toutes ſortes d'eſpeces de lavemens, il en prenoit pluſieurs par jour compoſés de purgatifs actifs qui produiſoient des évacuations amples,

fréquentes & souvent réiterées, il en prenoit aussi de calmans, & tout produisoient leurs effets. La maladie fut longue, mais terminée par les lavemens, & de l'eau fraîche pour toute boisson. M. Lemeri, Médecin de la Faculté de Paris étoit ma boussole; je me conduisoit par les conseils de ce Sçavant Médecin; je lui rendois compte du Malalade qu'il ne voyoit que rarement par la répugnance que cet Officier avoit pour les remedes.

Les lavemens procurent du soulagement aux grandes & petites personnes, dans les unes & les autres maladies, en les approportionnant selon les circonstances. Les lavemens peuvent délivrer des vers en les faisans antivermineux.

Les lavemens sont d'une grande utilité contre toute espece de coliques, & dans tous les cas de convulsions; l'on doit en faire beaucoup d'usage, surtout dans les coliques néfrétiques, maux de reins où il y a impression de sables & de calculs: comme ces maladies sont relatives à la Goute, elles doivent être plus recommendées.

Nous avons vû, Monſieur, que les lavemens ſuppléent à la nourriture; l'anatomie nous découvre qu'il y a dans les gros inteſtins, des vaiſſeaux l'actés capables d'abſorber la liqueur des lavemens injectés, & de la conduire dans les routes du chyle, les lavemens alimentaires en ſont la preuve; les ſubſtances des médicamens ont le même droit, étant injectées elles ſont capables de délivrer les malades des tourmens & de la maladie. Voici, Monſieur, encore d'autres moyens que la nature trouve dans la reſſource des lavemens; ces moyens ſont différens & concourrent à l'opération des inteſtins, (le colon le plus épais de tous,) embraſſe tous les grêles & les énveloppe; un lavement doux qu'on y injecte, affecte par ſa douce chaleur les inteſtins grêles qui lui ſont contigus, ſa vapeur pénétrant par les ports de leurs membrannes, leur communique les vertus dont elle eſt chargée; les lavemens fortifient les fibres affectés & languiſſants des inteſtins, après avoir évacué les matieres qui les oppriment, ils leur rendent le mouvement périſtaltique,

& calment les eſpaſmes des membranes des voutes inteſtinales ; leur effet s'étend même à d'autres parties attaquées d'atomie, & ſe communiquent des inteſtins qui (comme des parties nerveuſes, ont une intime correſpondance avec celles de la même nature de tout le genre nerveux,) dans toutes les régions & les parties les plus éloignées. Les preuves que nous avons ſervent à prouver ſolidement ce que nous avançons.

En voici une qui donnera du jour & de la clarté aux autres ; pour convaincre de l'utilité des lavemens, qu'on injecte de l'eau-de-vie ou autre liqueur en lavemens, l'on eſt plus proprement enyvré que ſi l'on l'avoit priſe par la bouche en même quantité ; qu'on injecte de l'opium en lavement, la même doſe que celle qu'on prend par la bouche, le malade ſe trouve plus promptement calmé, mais il reſte dans une ſtupeur comme yvre & étourdi, tant que les parties de l'opium ſe trouvent accrochées dans les filets nerveux.

C'eſt une raiſon bien conſtatée que l'effet des lavemens eſt plus ſenſible dans les inteſtins grêles attaqués de con-

tractions ſpaſmodiques, puiſque dans des cas d'affaiſſement & d'épuiſement, tels qu'il en arrive dans les maladies de dyſſenterie, j'ai fait injecter des lavemens faits avec du vin de Bourgogne ſucré, à demi-ſeringue ou quart, les malades ſe ſont trouvés plus fortifiés que s'il l'avoient bû; & de plus les membranes des inteſtins excoriées par l'irritation de l'humeur morbifique qui faiſoit cauſe de la maladie, étoient détergées par ce ſecours, & les malades guériſſoient.

Il faut cependant obſerver que pour les membranes des inteſtins qui ont une délicateſſe exquiſe, il faut que les médicamens injectés en lavemens ne ſoient pas de ceux des claſſes qui irritent, excepté dans des cas preſſans où l'on doit agacer pour réveiller; mais en général on peut compoſer les lavemens des mêmes remedes de ceux qu'on prend par la bouche.

Ceux dont je me ſert dans preſque toutes les circonſtances, ſont faits avec une once de catholicon double & un quarteron de miel déliés dans un décoction convenable, ou dans de l'eau chaude,

qui procurent un ſoulagement prompt & ſouvent la guériſon.

Ne négligeons rien, Monſieur, entrons dans le dernier détail ſur le dernier des inteſtins, par rapport aux opinions générales; le ſecum qui eſt le premier des gros boyaux, ou l'aveugle, nommé ainſi à cauſe de ſa figure qui imite celle d'un ſac, comme il n'a qu'une ouverture qui lui ſert d'entrée & de ſortie; il eſt ſitué dans l'ypocondre droit, plus bas que les reins du même côté où il eſt extrémement attaché au péritoine; il y a un appendix en forme d'nn ver oblong: l'on a toujours aſſuré que les lavemens injectés ne paſſoient pas cet appendix; mais par tout ce que nous avons obſervé & ſcrupuleuſement remarqué des lavemens injectés, ils ſont en partie abſorbés par une méchanique naturelle pour communiquer dans tout l'individû. Il y a des lavemens qui, par un fait extraordinaire, communiquent à l'eſtomac & produiſent des vomiſſemens, ſoit par des faits ſympatiques ou antipatiques relatives aux nerfs.

On donne au ſecum d'autres uſages

pour perfectionner des alimens qui y ſont deſcendus, n'ayant point acquis ce dégré de la premiere coction, & cela à cauſe de ſon extructure & de ſa largeur.

Le colum eſt le deuxiéme du gros boyaux, il eſt le plus ample des trois, c'eſt en lui que ſe font ſentir les douleurs vives des coliques, les lavemens qui y ſont injectés guériſſent proptement ces maladies; il eſt de la longueur de huit ou neuf pieds, il commence à la fin du ſecum vers les reins droits auxquels il eſt attaché, & remontant vers la partie cave du foye, il s'attache quelquefois à la veſicule du fiel, & eſt imprimé de couleur jaune; il paſſe le long de la partie inférieure de l'eſtomac & s'attache à la rate & aux reins gauche, d'où il deſcend en forme d'une S. juſqu'au deſſous de l'os ſacrum, & va ſe terminer au rectum, de maniere qu'il environne tout le bas-ventre. Au défaut du meſentere il eſt arroſé de pluſieurs petites appendix graiſſeuſes, & il y a trois ligamens, dont deux l'attachent en haut & en bas, & le troiſiéme forme pluſieurs petites celulles qui ſervenr à arrêter

arrêter les matieres & les ordures qui doivent ſortir par le fondement : il y a où il commence une valvule membraneuſe & circulaire ; ſon uſage eſt pour empêcher que les excrémens, les vents, même les lavemens ne paſſent dans les inteſtins grêles. L'on peut voir ces merveilles après avoir levé, fendu & l·vé cet inteſtin ; il y a d'autres valvules d'eſpaces en eſpaces, de même que dans le ſecum.

Diſons un mot, Monſieur, du rectum qui eſt le dernier des gros boyaux, ſans entrer dans un grand détail de crainte de vous ennuyer. Le rectum eſt droit, & deſcend en ligne droite de l'os ſacrum au fondement où il ſe termine ; il eſt long d'un pied & large de trois doigts, ces tuniques ſont épaiſſes & ſolides, elles ſont recouvertes d'une enveloppe particuliere qui lui ſert à chaſſer les excrémens avec plus de force ; il eſt attaché au col de la veſſie aux hommes, & à celui de la matrice aux femmes : ſa partie extérieure eſt humectée d'une grande quantité de graiſſe, ce qui lui fait porter le nom de boyaux gras. L'anus qui eſt formé par

ſon extrémité inférieur, a trois muſcles ; ſçavoir, un ſphincter & deux releveurs; le premier eſt nommé ſphincter de l'anus, ſa figure reſſemble à un anneau; il eſt large de deux travers de doigt, il tient pardevant à la verge aux hommes, & au col de la matrice aux femmes, par derriere au coccis & latéralement au ligament de l'os ſacrum & des hanches; il ſert pour ouvrir & fermer l'anus ſelon notre volonté; les deux autrés qu'on appelle releveurs de l'anus, naiſſent de la partie inférieure & latérale de l'os iſchion, & s'inſerent au ſphctiner de l'anus pour le relever après la ſortie des excrémens.

Cette digreſſion, Monſieur, a pour objet de remarquer dans ſa partie interne une infinité de vaiſſeaux qui arroſent toute ſon étendue, & trop ſuffiſante pour ſa nourriture; mais la grande multude de vaiſſeaux dont il eſt fourni finiſſent aux glandes dont ce boyau eſt parſemé dans tout ſon intérieur; ils ſervent à épurer le ſang par les extrémité de ces petites arteriolles dont la ſecretion ſe confond dans les excrémens, c'eſt ce qu'on apperçoit dans les excré-

mens durs qui ſont entourés de matieres glaireuſes avec des filamens de ſang. Quoique ce ſervice ſoit précieux de la part de la nature, ces vaiſſeaux ſi multipliés les font payer cher par la fatale maladie des hémorhoïdes qu'ils produiſent.

Après avoir vû, Monſieur, la chilification & le contour où elle ſe produit, après avoir parcouru la maniere dont le chyle chemine pour être conduit à ſa deſtination, nous avons vû cette colonne inteſtinale où il y a ſubjection ou cauſe de maladie; nous avons parlé des reſſources qu'on trouve dans l'uſage des lavemens, nous devons ajouter qu'on doit ſouvent pratiquer l'uſage des purgatives doux dans la Goutte.

Si Denahom, Auteur Anglois, fut une grande partie de ſa vie cruellement tourmenté des ſouffrances de la Goutte, il avoit proſcrit aux gouteux dans tous les temps l'uſage des purgatifs; il fut contraint de revenir de ce préjugé: il prit conſtamment deux fois la ſemaine deux onces de manne; ce ſecours adouciſſoit la violence de ſon mal, & en calmoit la fureur. Cheyſne, autre Au-

teur Anglois, recommande les purgatifs & même les vomitifs, afin de débarrasser plus promptement & plus surement. Cet Auteur qui fut célebre dans son siecle, non-seulement leve tous les préjugés sur l'usage des purgatifs, mais il les recommande, il les prescrit, & les vomitifs aussi, sur-tout dans les cas de grande plénitude; cette conduite abrege la durée des accès, elle empêche l'accumulation des humeurs en évacuant la trop grande quantité; & enfin elle préserve des attaques fâcheuses & fatales de la Goutte.

Plusieurs connoissent la délicatesse des parties dont nous sommes composés; mais bien peu de personnes réfléchissent qu'un rien peut les déranger, parce qu'il est rare de trouver dans le monde des hommes assez attentifs sur eux-mêmes pour s'observer de maniere à conserver le bien précieux de leur santé. Ceux qui ont le don de la prudence & de la sobriété en connoissent seuls tout le prix; aussi les remedes & les Médecins ne sont jamais pour eux: l'un & l'autre ne sont que pour l'intempérance & la molesse. J'ai l'honneur d'être, &c. *A Versailles, le 15 Juillet 1759.*

III. LETTRE.

MONSIEUR,

La nature dans l'homme fournit différens creuſets pour faire les ſecrétions qui ſervent à la débarraſſer des effets qui l'oppriment. Le creuſet purifie les matieres, lorſque l'artiſte ſçait les diriger.

Nous avons parlé de la Goutte, de ſes cauſes, & de tout ce qui a rapport à cette maladie; mais il nous reſte encore à ſçavoir des matieres bien importantes & qui ſont difficiles à comprendre; ſçavoir de quelle façon la Goutte ſe porte aux parties qu'elle fait ſouffrir, de quelle maniere cette maladie change de place, & comment elle dirige ſes marches qui ne ſe font que par des tranſports ou reflus. Pour bien comprendre le reflus ou tranſport d'une maladie, d'un lieu dans un autre, il faut ſçavoir l'étimologie de ces termes; il faut connoître phigiologiquement le chemin & les routes du métaſtaſe ſi difficiles à trouver. Les Auteurs ont nommé ce reflus deliteſſence ou métaſtaſe; le Sçavant M. Rolin, Profeſſeur au College

de Médecine de Paris, a éclairci ces phénomènes si importans dans son Traité des vapeurs.

Le métastase, Monsieur, est un transport de matiere qui occasionne la maladie ; ce transport se fait d'un lieu, d'un viscere, d'une partie à une autre par le tissu cellulaire ; il faut concevoir & prendre une idée sensible de sa construction. Le tissu cellulaire est un composé de cellules qui sont intimes l'une à l'autre ; lorsqu'elles ont été soufflées, elles ressemblent aux ruches des mouches à miel & à celles qui environnent toute l'étendue & jusqu'à la moindre partie de notre corps : elles imitent aussi les cellules qui composent une éponge, elles pompent de même les sérosités, elles s'en chargent & produisent une maladie des plus fâcheuses qu'on nomme hydropisie ; ces sérosités sont fournies plus particulierement par les vaisseaux qui sont sous la peau, autrement dit tégumens : les cellules même en ont ; tous les vaisseaux ternissent semblables à une rosée où ils exalent une vapeur de même que les brouillards pour se convertir en eau. On a appellé ces vaisseaux exalans qui, par leur

continuité à fournir, produisent des infiltrations, & ces infiltrations des épanchemens; mais lorsque les hydropisies se terminent par guérison, cette abondante sérositée est repompée par des vaisseaux que l'on nomme absorbans, la nature reprend l'ordre des secrétions qu'elle avoit perdu pour se débarrasser du fardeau qui l'opprimoit & la menaçoit.

Il n'en est pas de même, Monsieur, lorsque cette grande infiltration fait épanchement, les vaisseaux même s'en trouvent innondés & noyés; ils n'ont plus les facultés d'absorber, ils n'ont que celles de fournir: les vessicules sont forcé par cette quantité de fluides, & en même temps la peau s'étend, & par cet effort les pores sont extrêmement resserés, de sorte qu'ils ne laissent espérer aucune sécrétion de leur part. Alors la peau est séche & arride, ainsi que la langue, avec une soif qui dévore, ce qui rend les symptômes redoutables si la nature ne fait pas quelques efforts sur elle même pour se débarrasser par la voye des sécrétions des urines; mais ces effets sont rares.

Considérons, Monsieur, le tissu cel-

lulaire dans toute ſon étendue, il environne toutes les parties du corps en général & en particulier, & même au-deſſous de toute l'étendue de la peau qui couvre tout le corps; l'air a la facilité de s'inſinuer & d'en parcourir toutes les eſpaces, il porte même où il s'arrête de faux ſymptômes & de faux caracteres de maladie, comme des douleurs de côté qui ſont ſymptômes de pleuréſie; il en impoſe par des douleurs aiguës qu'il fait reſſentir & qui ne s'évanouiſſent que lorſque l'air a abandonné ces eſpaces; il en eſt de même dans le rhumatiſme. La preuve de la puiſſance de l'air eſt démontrée dans les expériences que les bouchers nous fourniſſent par une petite diviſion qu'ils font à la peau pour y inſinuer l'extrémité du ſoufflet, & par ſes efforts de dilatation, l'air entre, & de cellules en cellules les dilatent en les parcourant rapidement, & l'animal dans peu eſt gonflé conſidérablement. Si l'homme reçoit quelque léſion à la poitrine ou dans d'autres parties, l'air de lui-même va s'inſinuer dans les cellules du tiſſu cellulaire, les forces, les

les dilatent ; de ſorte que l'homme devient en partie ſemblable à l'animal qui a été gonflé. J'ai vû arriver ces mèmes faits par des coups cōntendens ; nous appellons ces gonflemens emphiſemes. Le tiſſu cellulaire embraſſe tout, veines, arteres, nerfs, aponévroſes, tendons & leurs gaînes, périoſte, cartilages & chaque fibres de tous les corps des muſcles.

L'humeur de la Goutte, Monſieur, produite par l'acrimonie des alimens, eſt portée par la chilification dans les vaiſſeaux, roule dans les circulations, & par-tout il y a des vaiſſeaux de différens calibres qui ſervent à épurer le ſang d'un limon qui l'opprime en faiſant obſtacle & embarras, ſi l'extrémité des vaiſſeaux qui aboutiſſent à la peau ne s'en déchargent par les pores preſpirales ou tranſpirales pour en faire ſécrétion par tranſpiration ; ſi ces pores ſe trouvent faciles le ſang en ſera délivré & épuré : par ce moyen, tout-à-coup ou inſenſiblement le corps ſera ſans ſouffrance. La nature peut ſuppléer à cette ſecrétion en ſe déterminant par celles des urines ; l'une & l'autre deviennent ſalutaires lorſ-

que les filtres urinaires se trouvent sans obstacle; mais ils sont aussi susceptibles d'impression par la même cause, par des sables ou calculs, de sorte que si par le moyen des sécrétions l'humeur n'a pas son issue, elle reste dans les vaisseaux, & la nature cherche inutilement à s'en débarrasser parce que l'un & l'autre de ces moyens lui sont refusés: un frisson survient au malade avec des trésaillemens, des spasmes aux jambes qui s'augmentent aux tendons d'achile, au calcaneum, mais plus particulierement au gros orteil du pied.

Voilà, Monsieur, de sérieuses reflexions & un examen des plus naturel, pour comprendre les effets de la Goutte & la maniere dont elle va attaquer les extrémités des parties si nécessaires pour les principales actions du corps.

Nous avons dit, Monsieur, que les vaisseaux étoient partout en prodigieuse quantité de différens calibres, & lorsque ceux destinés aux sécrétions le refusent, il faut que la nature fasse un effort pour déterminer l'humeur morbifique à en délivrer la masse générale; alors les petits vaisseaux des articulations

pleins & engorgés ouvrent leurs pores, exalent insensiblement l'humeur qui est la cause de la Goute & l'effet des souffrances par la même méchanique que font les extrémités des petits vaisseaux aux objets des transpirations.

Cette exhalaison produite par les pores des petits vaisseaux se forme en gouttes qui s'étendent sur les ligamens qui soutiennent les os dans leurs articulations, ainsi que sur les membranes, les nerfs, les gaînes des tendons, & aux tendons mêmes, sur le périoste ; & c'est de sa part qu'on ressent les douleurs les plus vives, parce que son agacement irrite toutes ces parties dont la composition est infiniment exquise & sensible : elle en détruit l'harmonie par les souffrances énormes qui ôtent les facultés de l'action aux parties affectées : ce malheur arrive à plusieurs, quelquefois pour toujours. Ce n'est pas encore tout, Monsieur, cette humeur acrimonieuse heurte les glandes cinoviales dont l'usage dans cette belle armonie est de fournir une humeur mucilagineuse pour arroser & lubrifier les articulations, pour l'action & la justesse des

mouvemens ; mais cette humeur empreinte de la corrosion morbifique fait tous ces désordres, & si elle n'a pû être expulsée par quelqu'effort de la nature, comme par les secrétions transpirables, cette humeur dégénere en chaux, plâtre, & pierre.

Considérons, Monsieur, dans cette belle harmonie des parties dont nous venons de parler, le mauvais office que la nature est obligée de leur rendre ; tant que l'humeur séjourne sur les parties exquises par leur délicatesse, les douleurs & les souffrances durent & augmentent ; alors la nature n'ayant pû déposer cette humeur qui les surchargeoit, porte l'air dans les vaisseaux par un agent inséparable d'avec eux, & cet agent est l'air même, il est par-tout & se porte par-tout ; de sorte que faisant volume dans les vaisseaux en se déposant avec l'humeur aux parties affectées, il force les cellules qui entrent dans leur composition, & ce même air se joignant avec l'humeur dans toutes les cellules qui sont dans toute la composition du pied gonfle cette partie, la peau s'étend, le pied devient extraordinai-

rement gros & ædemateux, quoi qu'alors les douleurs ſe calment & ſe diſſipent, parce que l'air ſe trouve avec l'humeur contenu dans cet engorgement qui rend le pied engourdi & plus peſant que ſouffrant.

L'engorgement fait la diſtention de la peau par la force & le volume de l'air; pour ſe convaincre de ce fait, que l'on appuye fortement le pouce ſur cet ædeme, il s'enfonce, & cette compreſſion écarte l'air & force les cellules de la circonférence de l'impreſſion à le recevoir, le gonflement s'augmente, & lorſque l'on ôte le pouce, l'air reprend la place du vuide que la compreſſion avoit faite par l'affaiſſement des cellules; alors ſi la partie affectée eſt ſoutenue conſtamment & longtems dans une chaleur douce, l'air s'ouvre des iſſus pour ſortir avec l'humeur par la tranſpiration, & peu-à-peu le pied ſe dégorge & s'affaiſſe, & toute la partie affectée ſe dépouille par écailles farineuſes; toute la peau du corps en fait autant lorſque l'attaque a été vive & violente, juſqu'à ce que le pied & la partie affectée ayent repris leurs forces

& leur action de mouvemens. Il y a des cas où tout ces ſymptômes ſont effacés; mais la maladie & le mal ſe réveillent avec plus d'agacement pour n'avoir pas veillé aſſez ſur ſoi-même, & ſur l'objet important de la tranſpiration: ces mêmes accidens ſont d'autant plus redoutables qu'ils ſont plus dangéreux qu'auparavant, ce qui n'arrive point lorſqu'on s'obſerve avec aſſez de précaution pour ſe mettre à l'abri de ces retours dont de longues ſouffrances ſont le moindre danger, accompagné de craintes continuelles d'être privé de l'uſage des pieds.

Nous avons différens moyens pour nous convaincre qu'il y a des vaiſſeaux qui exalent une abondante humidité, que cette humidité ſe forme en globules qui s'uniſſent les unes aux autres, & deviennent en maſſe dont l'exemple d'une ou de pluſieurs perſonnes en voitures dans un temps froid nous apprend qui s'exalent par leurs vaiſſeaux une eſpece de vapeur qui s'attache ſur les glaces, s'uniſſent en gouttes, & qu'inſenſiblement elles font des rigoles.

Tous les vaiſſeaux exalent plus

ou moins, ſuivant leur capacité; l'on trouve une abondance d'eau dans la membranne qui enveloppe le cœur qu'on nomme péricarde, l'on trouve auſſi une même abondance d'eau dans l'abdomen aux ouvertures des cadavres. la preuve des vaiſſeaux exalans eſt encore plus certaine lorſque l'on ouvre le péritoine dans l'opération des hernies, il en ſort avec vivacité une abondance d'eau qui ſurprend, & par les mêmes voyes naturelles il y a des vaiſſeaux de tranſport qui abſorbent le ſuperflu de l'humidité.

Voilà, Monſieur, mes connoiſſances ſur l'objet de la Goutte, comme cette humeur ſe dégage de la maſſe du ſang pour ſe dépoſer aux extrémités des parties; l'on nomme cette eſpece de Goutte, réguliere, parce qu'elle ſe loge conſtamment dans une partie.

Ce n'eſt pas aſſez, Monſieur, de vous avoir parlé de la Goutte réguliere, il eſt encore plus important de vous entretenir de la Goutte irréguliere; l'on a cru pendant bien du temps que la Goutte irréguliere ou vague produiſoit ces effets comme la Goutte réguliere dans

ſon changement & par les mêmes moyens, c'eſt-à-dire, que l'humeur étoit portée & rapportée par l'action des vaiſſeaux qu'elle abſorboit, pour l'aller fixer ailleurs; ſi cela étoit fondé, il s'en ſuivroit par cette reſorbition que l'humeur pompée par les vaiſſeaux paſſeroit différentes fois par la circulation, & par une néceſſité indiſpenſable la circulation n'auroit pas d'autres moyens pour la replacer ailleurs que dans les vaiſſeaux de la proximité où elle doit ſe remettre: mais non, Monſieur, le métaſtaſe ou tranſport de l'humeur de la Goute a une action plus vive par la promptitude avec laquelle il délivre la partie affectée, en ſoulageant en même temps les ſouffrances de la partie malade; ce qui n'empêche pas que le malade ne ſe plaigne & ne crie pour ainſi dire dans le même inſtant, & qu'il n'ait des craintes plus menaçantes par les douleurs qu'il reſſent, ſoit à la gorge, ſoit à un des côtés, ſoit à toute la poitrine, ſoit enfin ailleurs où le caprice porte cet ennemi domeſtique.

Si cette réſorbition étoit faite de la

part des vaiſſeaux, l'intervalle du bien au mal en ſeroit bien plus long; mais, Monſieur, ce coup part avec autant d'action & de promptitude qu'une fumée excitée par une grande flamme eſt enlevée par un vent impétueux: ce changement ſi prompt ne peut avoir pour objet que le tiſſu cellulaire dont nous avons tant parlé; l'humeur y entre, & d'une cellule à l'autre & de proche en proche, chemine avec une action preſqu'incompréhenſible, eſt portée loin ou près, toujours conduite par l'air qui eſt ſon agent favori, & qui avec des pas redoublés va enfin la fixer pour tromper & pour en faire encore plus ſouffrir avec les menaces d'un danger futur, ſi un prompt ſecours ne déloge promptement cette humeur en lui faiſant reprendre ſa premiere demeure par des topiques irritans appliqués ſur le pied; alors l'air dilate de nouveau les cellules & détermine l'humeur à y rentrer en retournant ſur ſes pas.

Toutes les parties de notre corps ont des uſages relatives pour le bien de l'une à l'autre; or le tiſſu cellulaire qui devient obſtacle preſqu'à toutes, ſert à ac-

cabler les plus ſaines & les plus importantes comme nous l'avons vû ; mais cependant ce tiſſu eſt important & ſe rend néceſſaire dans des circonſtances, lors par exemple qu'une perſonne qui n'a jamais eu de Goutte eſt attaquée avec danger par de faux ſymptômes, ſoit par de vives douleurs de tête, ſoit par une fluxion de poitrine, ſoit par une eſquinancie ſi l'air détermine l'humeur dans les cellules qui vont promptement la charier au pied ; le péril tout à coup ſe diſſipe, & dans le même inſtant la partie menacée de faire perdre la vie s'en trouve délivrée. Ces faits, quoique communs aux uns, ſont rares à d'autres, & doivent faire réfléchir ſur leur importance. Les mêmes effets s'operent dans le rhumatiſme ; Nous voyons dans cette maladie les changemens de la douleur d'une place à une autre auſſi prompts que ceux de la Goutte qui ſe font tous à la faveur du tiſſu cellulaire ; ſa compoſition eſt ſi vaſte, qu'il eſt partout, même dans tous les viſceres.

Monſieur Rolin dit qu'il n'y a point de maladie où il arrive tant de métaſtaſes que dans les vapeurs du ſexe, elles

ſont ſi promptes & ſi ſurprenantes, qu'elles en impoſent aux ſens; l'on a beſoin de toutes les reſſources de l'eſprit pour ne pas les croire ſurnaturelles. Les métaſtaſes de cette eſpece ſe font par le genre nerveux, par le tiſſu cellulaire des autres parties & par les vaiſſeaux; il s'en fait ſouvent par le tiſſu cellulaire ſans le ſecours des vaiſſeaux: le même auteur ajoute qu'il y a des femmes dont les vapeurs montent de l'abdomen rapidement à la gorge, elles diſent que leur matrice y eſt montée & qu'elle les étrangle: j'en ai vû beaucoup dans le même cas. J'ajoute qu'il y a des hommes ſujets à ce genre de maladie, & c'eſt avec raiſon que les maladies capitales ont été nommées vaporeuſes.

Il arrive quelquefois que l'humeur de la Goute eſt en ſi grande quantité dans les vaiſſeaux, qu'elle va ſe dépoſer dans l'un ou l'autre des pieds, même aux genoux & aux mains ſans métaſtaſe. La fixation ſe fait dans les unes & les autres parties par les loix des vaiſſeaux & par la même méchanique que nous avons expliquée; toutes les

parties souffrent en même temps jusqu'à ce que l'engorgement & le gonflement paroissent par-tout; cet engorgement & ce gonflement ne disparoissent que lorsque l'air s'est procuré un issu conjointement avec l'humeur. Le métastase n'a point lieu que quant au changement de la maladie d'une partie à une autre, &c.

Il se rencontre aussi des complications par différentes causes avec celle de la Goutte, comme vérole & scorbut qui sont, Monsieur, des objets à devenir perfides aux malades par la sécurité dont on s'étourdi sur les hasards que l'on a courus; dans ce cas, les douleurs de la Goutte sont plus cruels & plus longs; l'on trouve, quand on veut, de salutaires & curatifs moyens pour se délivrer de ces deux maladies, & le régime préservera de la Goutte. A l'égard des causes de cette complication, il arrive au commencement des attaques de la Goutte une effervescence par leurs effets conjoints, les vaisseaux les déposent aux places destinées, alors les souffrances sont aiguës & plus longues; les engorgemens sont plus tardifs, l'air a moins d'action

& n'évapore que l'humeur de la Goutte par la tranſpiration : la complication des autres maux reſte aſſoupie, quoique ces maux ſe réveillent ſouvent & faſſent ſouffrir beaucoup par différents ſymptômes qui tracaſſent par différentes douleurs juſqu'à ce qu'ils ſoient vaincus par les curatifs qui leur ſont propres : quant aux métaſtaſes, ils ſont les mêmes ; mais pour le curatif de la Goutte le régime eſt le ſeul plus indiqué.

Nous avons, Monſieur, un grand nombre d'exemples rélatives à nos objets, pour nous convaincre des effets du métaſtaſe.

Commençons par les femmes nouvellement accouchées, les cellules du tiſſu cellulaire pompent une partie du lait, l'air le fait charier avec action pour le dépoſer à de certaines parties ; mais communément dans les intertiſes des muſcles, s'il s'y fixe, il produit des abcès & des dépôts conſidérables ; aux ouvertures qu'on y fait, l'air ſort avec le pus & le bruit d'un gargouillement ſemblable à l'air qui ſort d'une veſſie gonflée. Le métaſtaſe du lait (cette liqueur ſi douce lorſqu'elle eſt chariée,) de-

vient funeste, & afflige de paralysie lorsqu'elle est fixée à quelque partie nerveuse, & lorsque le métastase est porté aux parties charnues, il les fait longtemps souffrir par des rhumatismes & par des infirmités selon les parties. Mais en considérant bien attentivement tant de fâcheux accidens, on verra qu'ils ne sont produits que par le resserrement subit des pores, pour avoir donné lieu à une interception de la transpiration qui est l'issu le plus important pour ces femmes: il les sauve & les préserve de tout lorsqu'elles en font un bon usage.

Voici d'autre preuves, Monsieur, sur les effets du tissu cellulaire: J'ai vû des coups de feu dont les balles s'étoient cachées aux recherches les plus exactes; les plaies se sont guéries & se sont cicatrisées heureusement, & après un temps considérable, ces balles sont sorties de leurs niches, ont enfilés les routes du tissu cellulaire, & y ont fait un chemin considérable sans jamais incommoder; j'ai été néanmoins obligé d'en ôter une par une légere incision sur les tégumens qui couvroient le tendon d'achile & qui le faisoit souffrir par sa

rondeur & par ſa dureté ; cette bale étoit deſcendue par le tiſſu cellulaire depuis les fauſſes côtes des reins juſqu'à cette partie. Il y a bien d'autres faits ſur le métaſtaſe qui ſont plus ſurprenans dans les maladies qui ont un caractere & une impreſſion de malignité ; par exemple, la peſte, ce foudre qui cauſe la mort auſſi-tôt & auſſi promptement que le mal, s'annonce par un reſſerrement & concentration générale de toutes les parties, & par un défaut d'atomie : l'on voit cependant ce même métaſtaſe devenir quelquefois un objet de réſurrection : l'air qui ne meurt point & qui eſt toujours préſent par-tout, raſſemble le funeſte venin & le détermine à être porté aux glandes des aînes par le moyen facile du tiſſu cellulaire ; étant fixé dans les glandes des aînes, elles s'engorgent & ſe tumifient, alors on les oblige à ſuppurer, & ce moyen devient efficace de funeſte qu'il étoit, & préſerve par les reſſources de l'art, d'une mort qui paroiſſoit inévitable. Il en eſt de même dans le cas de ces fievres malignes longues, & cruelles par leur redoublement, le malade tombe dans l'é-

puiſement & ſans reſſource, par un fait inattendu; l'impreſſion maligne ſe raſſemble tout-à-coup, & par un métaſtaſe, le tiſſu cellulaire s'en charge, & va la dépoſer aux glandes parotides qu'elles groſſiſſent & durciſſent conſidérablement par l'engorgement qui vient de s'y faire; on les oblige à ſuppurer de même, & par la ſuppuration quand on y parvient, le malade eſt délivré du péril menaçant. Il n'en eſt pas de même dans ces fievres aigues qui ſont à peu-près du même caractere, mais toujours menaçantes de dangers qui ne s'éfectuent en effet ſouvent que trop exactement, parce que la cauſe de la maladie s'aſſemble pour être portée par le tiſſu cellulaire dans les dépendances de l'intérieur des parties de la tête pour y produire les léthargies & des frenéſies que le vulgaire nomme, ſans en connoître l'étimologie, tranſport au cerveau; c'en eſt un effectivement: mais ce tranſport au cerveau n'eſt qu'un véritable métaſtaſe: le tranſport qui produit la léthargie conduit à la même fin.

Allons plus loin, & portons nos réflexions

flexions ſur ces coups ſurprenans & imprévûs d'apoplexie qui arrivent à des perſonnes vigoureuſes & en apparence pleine de ſanté, qui, ſans ſouffrir, tombent tout-à-coup dans la mort. Il ne faut pas douter que les paſſions n'y ayent beaucoup de part, indépendamment du mal caché, aux uns le travail d'eſprit long & appliqué; d'autres, par l'ambition; d'autres, pour être trop actifs, coleres & emportés; d'autres, pour n'être pas aſſez actifs parce qu'ils s'endorment dans la molleſſe: d'autres enfin par des cauſes cachées qu'on peut ignorer. L'on ne doit pas s'arrêter au langage vulgaire ſur ces évenemens, qu'on ne fonde que ſur des perſonnes groſſes & graſſes, & qui ont le col court; c'eſt une erreur, quoique ceux de cette eſpece ne doivent pas en être exempts: j'en ai vû plus de maigres attaqués d'apoplexie & y mourir, ſans avoir pû, avec tout les ſecours de l'art, les rappeller à la vie; les Goutteux doivent plus craindre, ils en fourniſſent plus d'exemples.

Comment comprendre ? Ces morts auſſi ſubites qu'inattendues qui arrivent

aux uns en mangeant, à d'autres en s'abillant, d'autres ſont trouvés morts le matin dans leur lit, quoiqu'ils ſe ſoient couchés en parfaite ſanté; ces morts n'ayant été annoncées par aucunes ſouffrances, encore moins par quelque ſymptôme, ſurprennent au point d'en impoſer aux ſens & à l'eſprit, & nous forcent en réfléchiſſant ſur ces déplorables phénomenes, à conclure que tout l'intérieur de nos corps eſt un cloaque d'humeurs qui, quoiqu'indolents, ſe raſſemblent ſans que nous le ſentions & ſans que nous nous en appercevions; deſorte que le tiſſu cellulaire ſe charge de cet aſſemblage d'humeurs pour le charier par le genre nerveux dans l'intérieur de la tête, il en étouffe tous les eſprits, & par une même marche & dans le même inſtant ferme pour toujours les portes du cœur pour ne plus donner aucun ſigne de vie. Quelqu'accablants que ſoient ces évenemens fâcheux, ils ſeroient moins ſurprenans s'ils n'arrivoient qu'aux viellards ou à ceux qui ont ſupportés de longues maladies avec des rechûtes: mais ces malheurs arrivent aux uns comme aux au-autres.

Ces faits ne peuvent pas être regardés ni comme idéals, ni comme pures chimere; considérons avec attention ces personnes suffoqués par des apoplexies dont la nature a répondue aux secours que l'art de guérir a trouvés indiqué, qui sont revenues de la mort à la vie; le métastase qui avoit porté le coup fatal au genre nerveux n'a pû tout embrasser, & une partie des nerfs en a été garantie, l'autre a été suffoquée pour n'y plus laisser reluire d'esprits, & par cette destitution, aux uns, une partie reste pour toujours impotente de paralysie; aux autres, tout le corps: les mouvemens convulsifs sont relatives au métastase.

J'ai, Monsieur, rapporté ces faits sans entrer dans aucun détail, n'ayant pour objet que le fait & la possibilité du métastase. Je finirai si vous voulez me le permettre, par une digression relative au métastase. J'ai vû des pays où les viperes sont communes, les peuples y sont fréquemment surpris de leurs morsures qu'ils appellent vulgairement piqûre; au moment de leur accident, ils se font ou se font faire une forte li-

gature au-dessus de la piqûre; si l'on peut tuer la bête, ils en appliquent la tête sur la piqûre, l'y écrase; à ce défaut ils font des excarifications en forme d'étoile, & mettent dessus du sel, du vinaigre, du poivre, & par cet expédient, ils sont délivrés d'une mort qui seroit prompte & inévitable: l'on voit que le venin est arrêté par cette ligature, que ne pouvant remonter, il ne peut faire aucun progrès. Ce fait prouve que ces peuples sont fondés sur la raison phigiologique en se servant de ce remede; car par la ligature les cellules du tissu cellulaire se trouvent tellement affaissées par la compression, que non seulement elles empêchent le venin de monter, mais qu'elles le contraignent encore de rester, de se borner au lieu de la piqûre, & de se voir détruit par la simple méthode de ces peuples. A l'égard des autres accidens de cette espece, si les précautions n'ont pas été prises à temps, le venin se communique dans le tissu cellulaire, gonfle en montant rapidement; les personnes deviennent grosses & enflées, & si elles échappent à ces accidens, elles sont long-temps

valétudinaires. Les réflexions phigiologiques m'ont conduite à cette dissertation sur le port & le rapport de nos humeurs morbifiques & des différens métastases. J'espere qu'il se trouvera des personnes plus éclairées qui voudront bien donner plus de jour à cette matiere si vaste & si importante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, ce 30 Juillet 1759.

PREFACE.

UN Seigneur, profond & éclairé en tout genre, avec lequel j'ai eu l'honneur d'avoir ſouvent des converſations, & particulierement ſur la maladie de la Goutte, a déſiré que je lui fiſſe part de mes idées ſur les effets & les cauſes de cette maladie, à quoi j'ai ſouſcrit, par reſpect & par reconnoiſſance pour lui.

La forme où va paroître cet ouvrage, pourra ſurprendre. Je prevois d'avance qu'il ne ſera pas du gout de tout le monde.

Mais on doit convenir que rien n'éclaire plus la ſociété que les converſations ſolides & le commerce littéraire. Par là l'on perfectionne l'eſprit, le cœur

s'y forme pour le bien de l'humanité. Auſſi je n'ai écrit que dans cet eſprit, non pour les Savans, mais pour ceux qui ſouffrent les douleurs de la Goutte; ceux-ci y trouveront des reſſources à leurs maux.

Mes intentions doivent me mettre à l'abri de toute critique, je n'expoſe ici que mes ſeules connoiſſances ſoutenues de l'expérience.





LETTRE PREMIERE

A. M. L. C. D. L.



ONSIEUR,

VOUS me demandez des choſes qui ne ſont pas d'une petite conſequence : je ſerai extrêmement flatté de pouvoir vous ſatisfaire.

Vous exigez de moi que je vous explique les cauſes & les effets de la Goutte ; il eſt difficile que je puiſſe remplir votre attente : tant d'Auteurs ont écrit ſur cette matiere auſſi biſarre que commune, tous ont eu des opinions ſi variées ſur ſes effets, & ſur les moyens d'y appliquer les remedes,

que ce n'eſt qu'avec une peine extrême qu'on peut aſſeoir quelque idée ſatiſfaiſante ſur les lumieres qu'on y cherche. Je vous dirai donc, Monſieur, tout ſimplement ce que je penſe. Je paſſerai ſous ſilence, autant que je le pourrai, tous les noms extraordinaires conſacrés au langage des gens de l'art, dans les détails où j'entrerai, des ravages que fait cette maladie dans les différentes parties du corps humain. Ils ſont d'ailleurs ſynonymes, & tous ſe réduiſent au ſeul nom de Goutte.

Un Phyſicien curieux tel que vous, Monſieur, eſt plus ſatisfait de la ſimplicité de la nature, que des noms recherchés de l'art & du miſtere. C'eſt pour cette raiſon que je réduis la Goutte à deux eſpéces. La premiere que je nomme d'après pluſieurs Auteurs, goutte réguliere, la ſeconde Goutte vague ou irréguliere. La premiere quand elle attaque les pieds ou les mains ou quelque autre partie, d'une maniere conſtante. Mais l'humeur qui la cauſe peut ſe diſſiper, & la maladie s'efface, il ne reſte alors au malade qu'une foibleſſe

aux parties qui ont ſouffert, elles reprennent leur premiere force & le mouvement, & le malade eſt tranquile juſqu'à une nouvelle attaque, qui ſouvent n'eſt éloignée que ſelon la conduite qu'il obſerve.

La deuxiéme eſt plus mauvaiſe, plus inquiéte & plus dangereuſe : non contente d'avoir fait ſouffrir au pied, à la main, quelquefois à tous les deux, les douleurs les plus cruelles, elle devient ambulante, & va perfidement attaquer & ſe fixer dans quelqu'une des parties nobles ; là elle met tout en péril ; & ſouvent emporte le malade.

Nous allons parcourir, Monſieur, ſi vous voulez me ſuivre, les differentes parties où la Goutte exerce ſes ravages ; je commence par la tête.

Il arrive toujours que lorſque cette humeur s'y porte, le malade eſt ménacé, ou accablé d'une apoplexie ; s'il y reſiſte, elle dégénere en paralyſie, on a recours aux remédes & on les applique ſelon les ſymptômes qui ſe démontrent, ſans avoir égard à la cauſe : qu'arrive-t-il ? Cette maladie qui eſt combattue ſous un autre genre fait ſes

derniers efforts, & le malade ſuccombe par les malheureux effets de la véritable cauſe de la Goutte.

D'autres fois l'humeur goutteuſe ſe porte aux ſutures, elle les parcourt de l'une à l'autre, elle produit alors des douleurs vives & aigües; les ſymptômes ſont des éblouiſſemens, des étourdiſſemens, des vertiges; on ſera ſoulagé en mettant pendant long-tems les pieds & les jambes dans de l'eau chaude.

Il n'en eſt pas de même de la migraine, qui, quand elle eſt longue & opiniâtre, eſt preſque toujours cauſée par une humeur goutteuſe qui entretient les douleurs & les rend accablantes: le malade alors n'eſt preſque jamais ſecouru ou l'eſt inutilement, parce qu'on eſt dans l'erreur ſur la véritable cauſe du mal.

Quand la Goutte ſe porte aux yeux, une ophtalmie rebelle & opiniâtre, ou autre maladie ſe démontre. La maladie eſt combattue ſelon ſes ſymptômes, mais toujours inutilement. Les douleurs n'en ſont que plus vives: j'ai vu des malades qui y ont perdu les

yeux, j'en ai vu d'autres totalement gueris dans cette partie, non par l'effet des remédes appliqués, mais par un caprice de cette humeur qui a pris un autre cours en se portant aux pieds.

Quand la Goutte se porte aux dents, l'une d'elles se trouve affectée, soit de de l'une ou de l'autre mâchoire, la douleur se calme & se réveille avec vivacité, elle prive du sommeil, & les deux mâchoires de l'une à l'autre, ressentent des douleurs constantes & vives qui font recourir aux Dentistes, dont les remédes aussi inutiles que cruels n'aboutissent qu'à arracher inhumainement des dents autant qu'ils en trouvent; aussi ne procurent-ils aucun soulagement, & les souffrances qui existent toujours ne cessent que dans le cas où l'humeur se porte ailleurs : le malade delivré pour lors, l'est aussi des soupçons de scorbut, soupçons, que très souvent on a de la maladie qu'il a souffert.

Puisque nous sommes en train, Monsieur, parcourons tout de partie en partie, & réflechissons sur ce masque cruel qui nous trompe & qui a

toujours trompé les yeux les plus clairs-voyans.

Si l'humeur de la Goutte remonte ou se porte à la mâchoire inférieure, le malade souffre à l'un de ses angles ou à tous les deux, des douleurs vives & cruelles, les muscles sont en contraction, les commissures des lévres se retirent & défigurent le malade; les secours combattent la maladie par les symptômes d'une paralysie; on épuise le sang; malgré tout cela l'effet de la cause de la Goutte existe & ne cesse de faire souffrir qu'au moment où elle s'est jettée sur quelqu'autre partie.

Souvent aussi elle s'empare de la langue. Croyez-vous, Monsieur, que cet organe qui est presque toujours en mouvement reçoit à sa baze cette humeur, & est sujet à son reflux, soit qu'elle s'y porte tout d'un coup, soit qu'elle vienne de la mâchoire inférieure, où elle étoit. On ne manque pas alors de décider l'accident paralysie, on l'attaque en conséquence, mais infructueusement, vous en verrez la preuve par un exemple que je vais rapporter.

Un particulier Marchand forain, fut attaqué d'une vive douleur à l'angle de la mâchoire inférieure; la douleur se porta à la langue, au point de lui interdire les facultés de l'articulation. Cet homme chercha des secours de tous les côtés : il en éprouva de differens, tous furent inutiles. Réduit enfin à un état pitoyable, il eut par commisération l'entrée à l'Hôpital militaire de Sarrelouis : M. R. Medecin de cet Hôpital, homme très-éclairé & bon Praticien, l'avoit aussi traité, mes sans succès : les autres secours qu'il y reçut n'en eurent pas d'avantage, enfin il y mourut d'une hydropysie. Je me portai à cet Hôpital, je dissequai ce cadavre, M. R. étoit avec moi; mon attention fut la petite miologie, par rapport à la premiere cause de sa mort, c'est-à-dire par rapport à ses premieres souffrances; je trouvai sur les muscles de la langue, une petite pierre de la grosseur d'une petite noix un peu longue, elle s'étendoit jusqu'à une des cornes de l'os yoïde; l'humeur de Goutte qui n'avoit pu déloger par aucun moyen, s'étoit insensiblement candie

& pétrifiée, de maniere que cette pierre étoit devenue dure & compacte. Voilà ce que produit un secours mal administré, ou pour mieux dire appliqué, contre la véritable indication du mal.

Quand l'humeur de la Goutte remonte, ou que tout à coup elle se fixe à la gorge, on est surpris d'une maladie appellée angine, ou esquinancie; alors elle affecte glotte & épiglotte, laryns pharins, la langue & toutes les parties dépendantes; la trachée artere est resserrée au point que l'air est intercepté, l'œsophage froncé & affaissé à ne permettre aucun passage aux alimens, de maniere que le malade est tout à la fois suffoqué & étranglé; les secours combattent les faux symptômes, les vaisseaux sont vuidés par les saignées outrées à toutes les extrêmités, sans avoir pu vaincre l'obstruction & l'embarras de toutes ces parties. Moyen sûr de faire perdre la vie au malade, puisqu'on n'a pas connu la cause de son mal. Voici, Monsieur, sur un cas de cette nature, une observation qui satisfera peut-être votre curiosité.

Ayant été appellé pour voir une malade de l'âge d'environ 45 ans, dans les accidens que je viens de vous détailler, je vis plutôt un cadavre qu'un corps encore vivant; après une courte réflexion, m'étant apperçu que l'air & les alimens étoient interceptés, je proposai deux moyens qui furent reçus, & exécutés sur le champ. Le premier fut de faire appliquer deux emplâtres de vessicatoires aux deux pieds, l'autre de faire sans perdre de tems, l'opération de la bronchotomie; afin de communiquer un nouvel air aux poumons; je fis cette opération promptement & tout simplement par ma méthode, la malade respira, les emplâtres, par l'irritation, firent déloger l'humeur & la déterminerent à descendre aux pieds. Quoique guérie la Malade fut long-tems languissante, par les vaisseaux épuisés, mais avec le tems les fluides & les solides reprirent leurs regles, & leur ordre naturel, sa santé se rétablit.

La maladie de la gorge produite ainsi par une Goutte remontée, seroit toujours de peu de durée, si l'on appli-

quoit promptement les vessicatoires aux pieds, sans cela elle devient terrible, & ses symptômes sont tous mortels, les extrémités se refroidissent, l'air & les alimens, le cours du sang sont interceptés, les jugulaires, les carrotites se resserrent au point que le sang cesse d'être porté & reporté. L'oreille, quand la Goutte remonte dans cette organe, n'en éprouve pas moins les douleurs les plus vives & les plus cruelles. Voici, Monsieur, une autre observation bien importante je fus appellé à la campagne chez un Gentilhomme attaqué de cette maladie, je le vis périr en peu de tems, par l'effet de l'émétique & de la saignée du pied que l'on préfera aux vessicatoires que je proposois.

Voilà, Monsieur, quelles sont les parties de la tête où la Goutte fait ses ravages. Je bornerai cette lettre à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Dans la premiere nous la suivrons dans la poitrine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

Je ſuis trop flatté de l'attention que vous avez donné à ma premiere lettre, ſur les effets terribles de la Goutte, pour ne pas continuer aujourd'hui avec le plus grand plaiſir, les détails que vous attendez. Vous avez vû tous les déſordres qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, nous allons la ſuivre dans les autres endroits qu'elle déſole.

Quand la Goutte remonte & ſe fixe à la poitrine & ſes dépendances, cette hidre fatale ne manque jamais de caracteriſer des ſymptômes, que l'on prend pour être de pleureſie ou de fluxion de poitrine. Prenez garde, Monſieur, à ce qui arrive dans ces ſymptômes, étant preſſans, & les allarmes vives, on ſe livre, ſans réflechir ſur les déſordres que l'on croit connoître, aux remédes ordinaires : on ouvre la vei-

ne de toute part, ſans épargner le ſang du malade, qui ſans être ſoulagé, perd entierement ſes forces: ſouvent il ſuccombe ſous l'irritation d'un mal inconnu & fauſſement combattu, ou s'il reſiſte, tout ce déſordre le conduit inévitablement à des convaleſcences de pthiſie, ou maraſme, &c.

Tel eſt ce ravage, Monſieur, que toutes les dépendances du thorax ou poitrine, tant intérieur qu'extérieur, en ſont très-vivement altérés; les extérieures ſont les parties tendineuſes des attaches des muſcles, ainſi que les ligamens des articulations de toutes les côtes.

De même dans la capacité des parties internes, la pleure ou en partie ou en totalité, s'enflâme & ſe criſpe plus particulierement par l'effet des remédes contre indiqués; le diaphragme en reſſent de vives atteintes, le mediaſtin, les poumons, tout eſt en ſouffrance, avec des douleurs ſi cruelles que l'on déſeſpere de la vie du malade; les véſicatoires, alors, ou la tranſpiration, ſont ce qui eſt le plus capable de la lui conſerver, mais ſi la maladie

maladie traîne en longueur, l'humeur gouteuſe ſe candit dans les bronches & bronchies du poumon, & y devient matiere calculeuſe; l'air extérieur dilate les poumons, les force par une toux vive & inquiétante à jetter par l'expectoration, des crachats qui reſſemblent à des morceaux d'un plâtre encore liquide, & par la régénération qui s'en fait, cette incommodité dure autant que la vie; on voit encore dans le nombre des accidens produits par cette ſeule cauſe de maladie, celle que l'on nomme hémopthiſie; c'eſt un crachement de ſang, maladie fatale, dont toujours le danger conduit au tombeau.

Je ne vous ai point encore tout dit, Monſieur, car la Goutte une fois remontée à la poitrine, eſt la ſource d'un nombre infini de maladies ou d'infirmités, qui ne finiſſent qu'avec ceux qui ont le malheur d'en être attaqués.

Les gens un peu ſurannés, par exemple, ſont plus dangereuſement expoſés aux ſuites funeſtes qui en reſultent. Le reſſerrement des pores, qui

eſt une conſéquence de la denſité de leur peau, gêne la tranſpiration; la matiere qui la formoit, ſe détermine alors à être portée ſur la partie malade, auſſi les poumons font-ils l'office d'une éponge. Ils pompent & retiennent cet excrément, ou recrément qui incommode & ſurcharge cette capacité. Qu'arrive-t-il de là? ou un aſthme ſec, ou un aſthme humide; tous les deux alterent la reſpiration; l'aſthme ſec oppreſſe infiniment & fournit avec les crachats une eſpéce de craye; l'humide fournit une expectoration plus abondante, & les crachats ſont purulens. Il y a plus: Monſieur, l'humidité de la tranſpiration ayant ſa pente déterminée dans ce viſcere qui ne peut plus la contenir, elle filtre aux travers, s'épanche & forme une hydropiſie de poitrine, qui, jointe à l'oppreſſion dont le malade eſt déja attaqué, redouble les palpitations, & le ſuffoque inceſſamment. Quelquefois, cependant il arrive des intermiſſions de ſouffrances; le malade dans la ſuſpenſion de ſon mal, qui n'eſt cauſée que par le mouvement du mal même, croit avoir

reçu quelque ſoulagement des ſecours qu'on lui a donné ; mais le moment perfide n'eſt pas éloigné, & le malade ſurpris plus vivement qu'il ne l'avoit été, meurt ſubitement & avant même que l'on aye pénétré la véritable cauſe de la maladie.

Nous en ſommes à l'eſtomac, qu'autrement on appelle ventricule. Il faut, Monſieur, vous donner une idée de ce viſcere. Il eſt partie membraneux, cave & preſque figuré comme une cornemuſe, & eſt deſtiné à recevoir les alimens & à les digérer ; ſa ſituation eſt oblique, ſous le diaphragme, entre le foye & la ratte ; il a deux orifices & un fond. Le fond eſt la partie inférieure qui eſt la plus grande, l'orifice gauche ſe trouve plus élevé que le droit, il eſt continu à l'œſophage qui eſt accompagné de beaucoup de nerfs ; l'orifice droit eſt nommé pylore, il eſt joint aux inteſtins, par où il ſe décharge. La grandeur du ventricule varie : il eſt plus grand à ceux qui mangent beaucoup ; les hommes pour l'ordinaire l'ont plus grand que les femmes. Les vaiſſeaux lui ſont fournis.

des arteres gaſtriques qui partent de la céliaque, & les veines gaſtriques vont à la veine porte; il y a d'autres vaiſſeaux qui vont au rameau ſplénique; la veine coronaire environne l'eſtomac, les nerfs entrent autour de l'orifice gauche, ils viennent de la partie vague qui eſt fort conſidérable. Sa ſubſtance eſt compoſée de quatre tuniques; la premiere eſt membraneuſe, la deuxiéme eſt muſculeuſe; elle eſt compoſée de pluſieurs plans de fibres, les uns ſont en partie circulaires, tous ſe portent aux deux orifices, & d'autres les environnent. La tunique celullaire fait les rides, elle eſt accompagnée de beaucoup de vaiſſeaux, & à une infinité de glandes qui filtrent une liqueur ſtomacale; la tunique veloutée eſt attachée à cette tunique celullaire.

Figurez vous, Monſieur, une veſſie gonflée d'air au point d'être tendue; tel eſt l'eſtomac quand il eſt farci de trop d'alimens; mais évacuez l'air, la veſſie s'affaiſſe, il en eſt de même de l'eſtomac après les digeſtions. Quand je reflèchis ſur ce viſcere, ſur l'impor-

tance & fur la multitude des opérations dont il eft chargé, je trouve toujours incomprehenfible comment il peut y refifter; avouons que fi les hommes fouffrent de fa part des maux fi cruels, ils le méritent bien. Ils abufent fans ceffe des facultés de ce précieux agent de leur vie & de leur fanté, & quand ils l'ont détruit, ils ont encore peine à fe prêter aux chofes qui pourroient diminuer le nombre & l'excès de leurs fouffrances. Car difons-le en paffant, quand une fois l'eftomac eft malade pour quelque caufe que ce foit, tout le refte s'en reffent.

Après vous avoir mis fous les yeux un tableau de l'eftomac, il faut vous parler des ravages qu'y fait la Goutte: elle s'y porte fouvent fans s'être manifeftée en d'autres parties: cette poche membraneufe dont j'ai parlé plus-haut, reffent alors des douleurs vives & aigues, & telles que fi elle recevoit des coups de poinçon: les vomiffemens, les mouvemens convulfifs, les fueurs froides font les fuites de ce mal, le corps fremit & tombe dans l'accablement; j'ai vû de pareils malades tour-

mentés par le vomiſſement, & rendre par cette voye ainſi que par des évacuations par bas, des matieres noires & fœtides; ces accidens, de même que tous les autres ſymptômes ne finiſſoient qu'avec la vie du malade, ſans qu'aucun reméde eût pu les ſoulager.

Que vous dirai-je de plus, Monſieur ? l'eſtomac qui n'eſt qu'un corps membraneux, eſt ſemblable au parchemin. L'humeur de la Goutte s'y étant fixée, elle s'y candit au point qu'elle dégénere non pas en plâtre, mais en calciels & en pierre dure & compacte; la maladie alors eſt longue & cruelle, & il eſt bien rare qu'elle ne faſſe pas périr le malade. Il y a encore d'autres ſymptômes qui dans les unes ou les autres s'annoncent differemment, mais tous ſont également funeſtes. Ces attaques ſurprennent ordinairement, depuis le commencement de l'automne juſqu'à la moitié de l'hyver, l'excès dans les grands repas, en eſt la cauſe par la ſurcharge d'alimens que l'on donne à l'eſtomac; un froid un peu vif que l'on a ſupporté, y contribue quelque-

fois, parce que les pores s'étant trouvés resserrés, la transpiration a été interceptée ; mais en général, est-il sûr que voilà la cause des désordres.

Tout ce que je viens de vous détailler, Monsieur ; est autant une suite des connoissances que j'ai prises dans l'état des autres, que dans ma propre expérience. J'ai eu trois différentes attaques de cette maladie ; la premiere se manifesta aux pieds, mais s'étant tout à coup porté à mon estomac avec tous les symptômes dont je vous ai parlé, elle m'y causa des douleurs si terribles & si cruelles que j'eusse trouvé la mort bien douce dans ce moment. Les deux autres non moins terribles me prirent à la sortie de deux grands repas ; elles se dénoterent par des indigestions qui furent bien-tôt suivies des mêmes efforts de vomissemens, &c. J'y apportai des secours, mais leur usage ne faisoit qu'effaroucher l'humeur & en augmenter les accidens. J'abandonnai tout, je me mis à réflechir sur mon état, je jugeai que les opiatifs calmans pourroient me soulager ; j'y eu recours ; & graces à la

providence j'y trouvai le ſecours que je déſirois. Du moins j'attribue à la thériaque, celui dont j'uſai le plus, le moment de relâche que j'éprouvai.

Il n'eſt pas difficile de croire que l'état d'où je ſortois, étoit pour moi une ſource d'allarmes & de craintes pour de nouvelles ſouffrances; ainſi que de beaucoup de réflexions. J'en fis en effet pendant long-tems; elles me déterminerent à fouiller tous les traités des Auteurs qui ont écrit ſur la Goutte; mais ils ne m'ont donné aucune ſatisfaction, aucune lumiere, ayant mis en pratique leur méthode ſans ſuccès.

Sidenham, Auteur célébre dit dans ſon Livre, qu'il a gardé la Goutte plus de trente ans. Il conſeille pour meilleur reméde à ceux qui en ſont attaqués, de monter ſouvent à cheval, *& ſi quelqu'un*, dit-il expreſſement, *trouve un reméde propre à la guériſon de la Goutte, je lui conſeille de le mettre dans ſa reſerve pour en faire ſon profit*. Il y a bien lieu de croire qu'il n'avoit jamais réfléchi bien ſolidement ſur cette maladie, qui l'a tant fait ſouffrir,

frir, puisque nous voyons dans le Dictionnaire de M. Jam, que cet homme célébre est tombé, en contradiction avec lui-même, à l'occasion des choses propres au soulagement de la néphrétique dont il étoit attaqué, & des pierres irrégulieres qui sortoient du bassinet de ses reins & qui en s'engageant dans les ureteres, y formoient des escoriations & des hémorrhagies considérables, qui le mettoient sans cesse en danger.

Aussi peu de lumiere dans des Auteurs fameux, me plongea dans de nouvelles réflexions, elles me conduisirent & me déterminerent dans des recherches d'un autre genre.

Verduc qui avoit lû Sidenham répéte tout le récit de ces Ouvrages.

Je fixai mes vûes sur deux regnes, celui des animaux & celui des végétaux. Dans l'un je découvris la véritable cause de cette fatale maladie, j'aurai occasion de vous en parler; dans l'autre, je trouvois les moyens de la terminer; aussi ai-je le bonheur depuis neuf ans d'être délivré de ce cruel ennemi; sans m'en tenir au conseil de

Sidenham, je prouve ma découverte en faiſant l'éloge des végétaux. Ainſi c'eſt un abus de dire qu'il n'y a point de reméde pour la guériſon de la Goutte; le plus ſûr cependant & le plus efficace, eſt le regime & la bonne conduite, c'eſt là le véritable reméde préſervatif. Les végétaux deviennent curatif, & préſervatif. Au moins telle eſt ma raiſon, fondée ſur mes expériences.

C'eſt aſſez vous en dire aujourd'hui, Monſieur, il faut vous donner du relâche pour vous encourager à continuer de me lire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 5 Février 1756.



III. LETTRE.

MONSIEUR,

CE n'eſt qu'un tableau anatomique, que je vous préſenterai aujourd'hui; il eſt abſolument néceſſaire de le mettre ſous vos yeux, pour que vous puiſſiez mieux connoître les effets terribles de la Goutte, ſur les viſceres qui font le ſujet de ma lettre. Nous parlerons du foye, de la ratte & des reins. Commençons par le foye.

Ce viſcere n'eſt pas moins aſſujetti au reflus de l'humeur de la Goutte; il eſt fort gros, rouge, ſitué dans l'ypochondre droit, & deſtiné à la ſeparation de la bile; ſa figure eſt irréguliere, ſa ſurface ſupérieure eſt convexe, polie, égale; l'inférieure eſt concave, inégale & contient la veſſicule du fiel. Il y a une éminence où la veine porte entre dans le foye; ſa connexion avec le diaphragme, ſe fait par des ligamens larges. Ce viſcere eſt attaché à l'ombe-

lic, avec le ligament rond qui avoit ſervi de veine au fœtus, il eſt auſſi attaché aux veines porte & cave; la membrane qui le couvre eſt une continuation du péritoine, de même que la capſule de gliſon, qui envelope les ramifications de la veine porte, avec les conduits biliaires dans le foye. Les autres qui fourniſſent les vaiſſeaux au foye, partent de la céliaque & même de la diaphragmatique, & ſouvent de la méſentérique ſupérieure; ſes veines partent de la veine porte, & cette veine fait la fonction de veine & d'artere; elle porte le ſang au foye, & ſert aux uſages des ſecretions. Les nerfs partent du pléxus hépatique & du nerf intercoſtal; les vaiſſeaux biliaires ſont le conduit cholidoque commun, qui s'ouvre obliquement dans le duodenum, le conduit cyſtique qui vient de la veſſicule du fiel, c'eſt là où s'engagent les pierres quand elles ont été formées dans la veſſicule du fiel; une colique hépatique fait alors ſouffrir les plus cruelles douleurs, & le malade y ſuccombe, ſi la nature par un effort, ne les chaſſe pour les conduire aux inteſtins, & les expulſer.

Il y a de plus triſtes effets encore de l'humeur de la Goutte, quand elle ſe tranſporte au foye ; ce ſont des maladies de differens caracteres, comme jauniſſe, obſtruction, ſquire, & hydropiſie par le grand obſtacle qu'elle porte à tout ce grand aſſemblage de vaiſſeaux & de glandes, qui entrent dans la compoſition de ce viſcere, & quand l'humeur goutteuſe y ſéjourne, elle y produit non ſeulement des pierres, mais y établit une carriere, il n'eſt des maux d'aucune eſpéce, que cet état ne faſſe ſouffrir, & le plus ſouvent, on périt ſans avoir reçu le moindre ſoulagement. J'ai vu des foyes ſi endurcis par les pierres dont ils étoient farcis, qu'à peine le tranchant de l'inſtrument pouvoit y mordre. Une deſcription plus étendue vous ennuyeroit, parce que je ne pourrois la faire ſans vous jetter tout-à-fait dans le détail le plus barbare de l'Anatomie ; je le ſupprime ici comme inutile. Venons à la ratte.

La deſcription de la ratte n'eſt pas moins curieuſe. Elle eſt ſituée dans l'hypocondre gauche, & elle eſt pen-

dante ſous le diaphragme, adhérente au rein gauche à l'épiploon, & un peu au ventricule, mais non pas toujours; par cette poſition elle eſt expoſée à la preſſion du diaphragme, & aux muſcles de l'abdomen. Elle eſt oblongue ou ovale, convexe d'un côté, & applatie de l'autre, la partie convexe regarde les côtes, & la face applatie, le ventricule, auquel elle eſt appliquée; deux membranes forment ſon envelope, l'une eſt la membrane propre qui entre avec les vaiſſeaux dans ſa ſubſtance, la membrane externe ſe continue avec l'épiploon, le miſocolon la partie du péritoine qui couvre le diaphragme; à l'égard de la membrane propre & de la ſubſtance cellulaire, elles forment une gaîne aux vaiſſeaux de la ratte, cette gaîne eſt très mince; l'artere & la veine entrent dans cette gaîne; l'artere vient de la cœliaque, ſe cole au pancréas, & aboutit à la ratte où elle entre avec ſa gaîne qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux; ceux-ci s'inſinuent dans ce viſcere avec les nerfs qui les accompagnent; elle eſt au reſte d'une nature ſpongieuſe &

compoſée d'une infinité de petites cellules.

Je ne vous en ai entretenu, Monſieur, que parce qu'elle eſt également ſujette au tranſport de l'humeur goutteuſe; le malade alors ſouffre des douleurs très-vives. Ce viſcere s'engorge & s'endurcit, ſi le malade a du relâche, il devient triſte, mélancolique; hypocondre, il languit long-tems, s'il n'eſt ſecouru par l'exercice ou par d'autres moyens; mais quand le mal a fait certain progrès, l'exercice eſt impratiquable par le propre effet du mal, & la péſanteur qu'il reſſent au côté gauche. Diſons un mot des reins, & de leur ſtructure.

Les reins ſont les égouts des ſécretions de notre corps, mais ils n'en ſont pas moins aſſujettis aux ravages de la Goutte, qui quand elle y remonte, cauſe des douleurs incroyables par les ſymptômes, & les accidens affreux qui en ſont la ſuite.

Les reins ſont rouges. Leur figure, à la groſſeur près, eſt celle des haricots; ils ſont au nombre de deux, ſitués aux lombes; il y en a un de chaque côté,

cependant j'ai vû des perſonnes n'en avoir qu'un ſeul, ſitué ſur le corps des lombes, avec un ſeul uretere; ce rein étoit plus gros, & le diametre de l'urétre plus conſiderable; il ſe portoit à la partie poſterieure de la veſſie & faiſoit l'office des deux.

Il faut obſerver, Monſieur, que la partie concave des reins, regarde en dedans, & la partie convexe en dehors. Leur ſituation eſt à côté des deux dernieres fauſſes côtes; ils ſe rencontrent ſouvent à la même hauteur, mais néanmoins ils varient, car l'on trouve l'un plus élevé que l'autre; leur connexion eſt avec les côtes inférieures, les lombes, les capſules atrabilaires, les vaiſſeaux reinaux & les arteres. Ils ſont environnés d'une ſubſtance celluleuſe qui eſt nommée adipeuſe à cauſe des graiſſes qu'elle contient. Leur longueur eſt d'environ ſix à ſept doigts, leur largeur de trois, & l'épaiſſeur d'un demi. Leur ſurface eſt liſſe & polie; les arteres viennent & partent de l'aorte, les veines de la veine cave. L'on a nommé ces vaiſſeaux reinaux ou émulgens, les nerfs viennent du plexus

urinal; leurs canaux excrétoires ſont les ureteres, leur ſubſtance eſt ferme & dure.

Sans entrer dans un détail qui ne feroit que vous fatiguer, ne cherchons ici, Monſieur, que les parties qui ſont relatives à la Goutte, qui eſt notre ſujet. L'on voit après avoir fendu le rein des arcades, à une certaine diſtance de la circonférence que les vaiſſeaux ſerpentent en grande quantité; les arteres dans cette diſtance d'entre ces deux arcades, vont aboutir aux organes ſécrétoires qui filtrent l'urine; des extrêmités capillaires de ces arteres, les veines vont regagner le ſinus qui eſt à l'entrée du rein, & vont former la veine émulgente. De ces organes ſécrétoires, ſortent des tuyaux blancs & longs, qui ſe raprochent en forme de rayons, s'anaſtomoſent & forment par leurs aſſemblages des eſpeces de cones terminés par les mammellons. C'eſt par ces mammellons percés par beaucoup de trous, que ſort l'urine qui eſt portée par ces tuyaux dont nous parlons. Il y a de plus un long tuyau implanté dans

le rein, il eſt large à ſon entrée, de la forme d'un entonnoir & qui ſe diviſe en différens tuyaux; les plus petits de ces tuyaux vont embraſſer ces mammellons pour recevoir l'urine qui en dégoute, & les concours de ces tuyaux qu'on nomme calices ou entonnoir, ſe nomment le baſſinet des reins, & le tuyau qui part du baſſinet pour aller à la veſſie, ſe nomme l'uretere.

Il étoit néceſſaire, Monſieur, de vous faire une legere deſcription Anatomique des reins, par rapport aux cauſes & aux effets de la Goutte, & par rapport aux ſécretions urinaires. Il faut auſſi ne pas perdre de vûe la circulation du ſang. Cette maſſe fluide qui ſe continue dans tous les vaiſſeaux du corps. C'eſt dans cette maſſe que reſide l'humeur goutteuſe; ſi cette humeur eſt en petite ou en grande quantité, & que la nature ſoit aſſez bienfaiſante pour s'en delivrer par les ſécretions, ſoit par celles de la tranſpiration, ſoit par celles des urines, toutes les parties ſont délivrées, mais ſi ces ſécretions manquent, les unes ou les autres parties du corps en ſont affectées.

J'ai eu l'honneur de vous dire, Monſieur, que quand l'humeur goutteuſe affecte les reins, les douleurs ſont vives & cruelles; en effet les urines filtrent avec lenteur, l'humeur goutteuſe, car elle eſt confondue avec les urines, partant avec les urines, de la maſſe générale des fluides, l'humeur s'arrête dans les reins & leurs dépendances, où elle fait des ravages. Les caracteres de maladie qu'elle produit, ſont des coliques néphrétiques que les bains, ſaignées & autres remédes ne peuvent calmer, & ſouvent le malade finit par les tourmens de ſon mal.

L'urine filtrant lentement dans le baſſinet des reins, l'humeur de la Goutte s'y fixe, s'y candit, y dégénere en ſable, le ſable en calcul, & le calcul en pierre; ces corps calculeux ne peuvent reſter ſi long-tems dans de ſi petites eſpaces, ſoit qu'il s'en forme de nouveaux, ſoit que l'urine les charie, elles prennent le chemin des ureteres, d'où elles ſont portées dans la veſſie, ces pierres ſont plus ou moins groſſes, les unes ſont angulaires, d'autres ont des aſpérités, mais toutes

s'engagent fort ſouvent dans le trajet du canal des ureteres, & font ſouffrir le martyre par leur irrégularité. Sont-elles parvenues à deſcendre dans la veſſie? d'autres les ſuccedent, nouveaux tourmens, ſouvent il s'enſuit eſcoriations, des piſſemens de ſang & des matieres purulentes occaſionnés par des inflammations, des abſcès ou ulceres dans les reins. J'ai trouvé dans des corps morts de pareilles maladies, des reins carcinomateux. Voilà, Monſieur, de terribles fruits de la Goutte, on peut très-ſouvent les prévenir par le regime & l'exercice, en détruiſant la cauſe, l'effet ceſſe. Il y a des remarques à faire de la part des urines, dans le commencement des attaques de Goutte, aux uns l'urine ſort en petite quantité, chargée d'un ſédiment rouge de couleur de brique, & quand elle ſort, irrite le trajet de l'urétre & le glan; à d'autres l'urine ſort abondamment, ſans conſiſtance comme de l'eau pure, comme dans la maladie qu'on nomme diabette; dans ce cas, il faut être en garde, ce ſymptôme annonce une Goutte irréguliere, qui ménace

de remonter, pour aller faire des ravages dans quelques parties des uns ou des autres viſceres.

Je ne quitterai pas l'article des pierres, ſans vous remarquer qu'il s'en forme dans preſque toutes les parties du corps. M. de Senac nous aſſure dans ſon traité du cœur, qu'on en a trouvé quelquefois dans le pericarde, qui eſt une membrane, qui en forme de poche renferme le cœur; mais revenons ſur nos pas.

Il faut vous faire connoître, la veſſie dont j'ai commencé de vous parler par le chemin qu'y font les pierres, & qui eſt une ſuite de la matiere que nous traitons.

La veſſie eſt un ſac membraneux & muſculeux. Cette partie eſt également ſujette à recevoir le tranſport de l'humeur goutteuſe, ainſi que toutes les ſouffrances qu'elle produit, la verge & le gland n'en ſont pas exemts, & toujours le tranſport ſe fait par-tout avec la même méchanique que nous avons déduit pour les reins.

Ce tranſport de la Goutte à la veſſie, & à ſes dépendances, peut ſe faire

ſans qu'elle ſe manifeſte à aucune des extrêmités. La maladie à cet égard paroît équivoque, mais ceux qui font une étude particuliere de la Goutte, ne s'y méprennent point, elle ſe preſente à leurs yeux, telle qu'elle eſt par ſon caractere.

On porte du ſecours à la maladie ſelon les ſymptômes ; elle eſt conſidérée en elle-même comme paralyſie de veſſie, mais les cauſes en ſont différentes ; les ſouffrances augmentent, & de nouveaux accidens ſuivent, tels que des rétentions d'urine, avec des douleurs vives à l'eſphinter & au col de la veſſie; l'urine ne ſort que goutte à goutte par des accès, où la veſſie ſe diſtend par la quantité d'urine qu'elle reçoit ſucceſſivement, l'urine n'ayant pas ſon iſſue à cauſe du trop grand reſſerrement de l'eſphinter & de ſon irritation.

La veſſie auſſi peut ſe racornir, l'eſphinter perdre ſon reſſort, & procurer une incontinence d'urine.

La verge & le gland ſouffrent également de cette humeur ; les douleurs ſe font ſentir à la tunique propre, de la verge qui eſt forte & tendineuſe,

dans les corps caverneux, à la cloiſon de ces deux corps, au ligament ſuſpenſoire de veſale juſques-au pubis où eſt ſon attache. Les muſcles érecteurs & accélérateurs, de même que les tranſverſes, & enfin l'uretre ſe reſſerent au point, que l'urine n'ayant pas ſon cours libre, la verge eſt en ſouffrance depuis l'os pubis juſqu'au rectum.

Il n'y a que trop d'exemples de voir la Goutte quitter les extrêmités pour venir ſe loger dans le ventre, & y affecter toutes les parties internes de l'abdomen & ſe loger dans cette colonne inteſtinale, qui commence depuis l'eſtomac ou ventricule & ſe termine à l'anus. En quelle partie qu'elle ſe jette, ce ſont des ravages terribles, & quand elle eſt dans les parties dépendantes de l'abdomen, il y a de quoi exciter la compaſſion. Ce ſont des accès de coliques vives & meurtrieres, des vomiſſemens, des envies inutiles d'aller à la ſelle, des ſueurs froides, quantité d'autres accidens contre leſquels tous les ſecours échouent. Les veilles ache-

vent d'anéantir toute cette belle économie animale, ſi la nature ou un ſecours porté à propos, par un effort des ſolides ſur les fluides, ne procure une ſueur, appellée criſe, ou une tranſpiration conſtante ; afin que par cette évacuation l'humeur ſe trouve expulſée du centre à la circonférence. Ce moyen, Monſieur, eſt le ſeul qui puiſſe ſauver le malade, tout autre le fera ſuccomber.

Enfin, Monſieur, cette humeur par ſon agacité s'attache par tout où elle arrive. Elle a de plus ce caractère dangereux de ſe candir & dégénérer en pierre ; & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il n'eſt aucun endroit où elle n'en forme. On en trouve dans les articulations des extrêmités, & ce qui eſt le plus ſurprenant, dans la colonne inteſtinale, qui par ces attaches au méſantere, fait différentes circonvolutions. C'eſt dans ſes plis que les pierres ayant pris conſiſtances y grandiſſent, on en a trouvé dans le rectum de très-conſiderables. De même qu'à d'autres replis dans l'intérieur des inteſtins.

Mais

Mais c'en eſt aſſez pour aujourd'hui, Monſieur, j'ai paſſé les bornes que je m'étois preſcrites, n'ayant pu me refuſer, de vous reveler tous les dangers que court un homme qui craint afin de prévenir par une attention extrême ſur lui-même, & par un régime ſage, des maux d'autant plus terribles que ſouvent on n'eſt plus à tems d'y apporter reméde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 9 Fevrier 1756.



IV. LETTRE.

MONSIEUR,

Les idées qu'on a vulgairement des causes de la Goutte, rendent chez les hommes qui en sont attaqués, les débuts bien différens. Les uns tirent vanité d'une premiere attaque, ils l'annoncent par-tout où ils se trouvent, ils boitent, prennent la cane & ouvrent le soulier; les autres la déguisent, se gênent, prétextent une antorse, une éréfipelle, d'autres accidens forcés; enfin par les souffrances ils quittent les préjugés, & recourent, mais trop tard, aux moyens qui peuvent les soulager.

On ne sçauroit badiner long-tems avec les douleurs de la Goutte; Arretée & Musgrave, disent que quand on se serreroit les pieds avec les plus grosses cordes; quand on les mettroit dans un étau bien serré, qu'on les frapperoit avec des barres de fer ardentes, toutes

ces douleurs ne ſeroient pas ſi vives. On éprouve quelquefois dans les commencemens de cette maladie, qu'un repos heureux ſuccede aux veilles que les tourmens ont occaſionnés, s'il eſt accompagné d'une tranſpiration un peu longue, le malade eſt ſoulagé, quelquefois delivré de ſon mal, mais s'il ſe reveille avec un friſſon, les inquiétudes & les douleurs augmentent, elles ſe fixent, & durent deux, trois, ſix mois, quelquefois plus. Le Malade ſe trouve cloué dans ſon lit ou dans un fauteuil, dit Sidenham, de maniere qu'on eſt obligé de lui apprendre à marcher, s'il en reprend les forces & les facultés. Souvent les Os ſe ſoudent, perdent l'action du mouvement des articulations par des ankiloſes.

Telles ſont, Monſieur, les premieres douleurs de la Goutte; examinons les effets qui en réſultent, quand cette humeur s'eſt fixée aux pieds, aux mains, ou à quelqu'autre articulation.

Les extrêmités ſont compoſées de parties tendineuſes tres-multipliées, d'aponevroſes, des graiſſes, des nerfs, les vaiſſeaux y ſont très-fins, parce que

leur diamétre décline toujours en descendant. Des glandes ſinoviales qu'on nomme mucilagineuſes qui ſont à l'entour des os de toutes les jointures, ces glandes ſéparent un muſilage qui humecte les extrêmités des os ; qui en facilite les mouvemens, & qui empêche qu'il ne s'y faſſe des ankiloſes : Ce qui arrive quand le ſuc des mêmes glandes s'épaiſſit ou qu'il n'y eſt plus fourni. L'obſtruction de ces glandes eſt alors objet de concours avec les ligamens pour ſouder les parties, le pied du malade perd ſon action, les ligamens qui n'ont plus de fonction lui ôtent ſes propres mouvemens : il faut néceſſairement le traîner, parce qu'il ne plie plus. Je ne ſçaurois vous parler, Monſieur, de cette belle méchanique ſans rendre en paſſant, l'hommage le plus profond à la main unique & toute puiſſante dont elle eſt l'ouvrage ; rien en effet n'eſt plus beau, mais ce n'eſt que par les travaux de l'anatomie qu'on peut le connoître ; j'ai pris plaiſir à porter mes découvertes le plus loin que je l'ai pû, & j'ai toujours été ſatisfait. J'ai vû, par exemple, (mais en m'y

prenant par la maceration) ces ligamens ſe croiſer en forme X de diſtance en diſtance autour des articulations, avec une ſolidité d'autant plus admirable qu'il ſemble que rien ne devoit, l'alterer, mais l'humeur de la Goutte ne reſpecte en rien cette belle harmonie; elle en efface par ſa furie, juſqu'aux moindres petites traces en rendant ces parties impuiſſantes de leur action après d'énormes ſouffrances.

Quand cette maladie prend aux pieds elle s'anonce par une vive douleur à l'orteil, ou au tendon d'Achille, à l'os du talon qu'on nomme *Calcaneum*, & attaque toutes les parties de l'une à l'autre, comme du pied au genouil, à l'articulation de la hanche (c'eſt ce qu'on nomme Goutte ſciatique); elle ſe porte au coccix, à l'os *Sacrum*, elle va de vertebres en vertebres juſqu'au col, ſans oublier les côtes; de la main elle va au coude, à l'articulation de l'omoplate & à la clavicule.

Pour ne rien omettre ici, je dois vous obſerver qu'il ſe rencontre ordinairement des eſpeces de tumeurs aux environs des articulations des coudes & des

genoux. La tumeur eſt à peu près de la groſſeur d'un petit œuf de poule, quelquefois plus conſiderable. Quand on la touche elle paroît molle & indolente, tantôt elle ſe réſoud & diſparoît, tantôt elle s'affaiſſe, ou ce qui la formoit, dégénere en épaiſſiſſement qui devient une eſpece de craie ou de plâtre, ou ſe diſſipe ſucceſſivement par écailles; mais ſi par quelques moyens on tente à l'effacer, l'humeur rentre & eſt portée dans la maſſe générale, d'où naiſſent des maladies ménaçantes & difficiles à vaincre. Je dirai à cet égard que j'ai traité un abſcès qu'une ſemblable tumeur avoit produit au genouil; en l'ouvrant je trouvai une réſiſtance au tranchant de mon inſtrument; après la premiere dilatation; je vis une pierre de la groſſeur d'une petite noix: le traitement fut long & difficile, il fut conduit par differentes conſultations, mais l'on ne put empêcher que la partie ne devînt fiſtuleuſe. J'ai vû la même perſonne pluſieurs années après, elle étoit en action & en parfaite ſanté: l'égout fiſtuleux l'avoit mis au-deſſus de toutes ſes infirmités. Cependant un revers de

fortune l'aſſujettiſſoit à vivre des bienfaits d'autrui.

Quoique j'aye eu l'honneur de vous dire, Monſieur, dans ma premiere lettre que nous traiterions de cette matiere ſous le nom générique de Goutte, il eſt cependant à propos, à l'exemple de pluſieurs Auteurs, de la diſtinguer entre *Goutte chaude & Goutte froide.* L'une eſt caracteriſée par la rougeur, & par les douleurs vives & cruelles; l'autre n'en a point. C'eſt cette variété d'accidens qui a donné lieu à la difference que j'obſerve ici.

La Goutte *chaude* eſt celle à qui il ſurvient une enflure après s'être manifeſté par une couleur de roſe, avec des douleurs vives; & inſenſiblement les douleurs diminuent, quand une tumeur ou œdeme, ou un gonflement ſe démontre. Pour lors tout ſe diſſipe pour l'ordinaire par une tranſpiration conſtante; & peu à peu, on voit des écailles farineuſes ſe détacher de deſſus la peau: ce qui eſt produit par l'humeur goutteuſe expulſée par les pores, & même tout le corps en général ſe dépouille de ſa peau.

Si par quelqu'impatience, ou autres choſes imprévûes, on a dérangé la tranſpiration, ou ſi les pores ſe ſont fermés: alors l'humeur de la Goutte ſe manifeſtera ailleurs, avec des élancemens, des battemens, des picottemens, avec des douleurs inſupportable; pour lors il y aura plétore: Sidenham recommande une ou pluſieurs ſaignées.

La Goutte *froide* & ſans chaleur n'eſt qu'une Œdeme, ſouvent Emphyſemateuſe: il n'y a qu'une douleur de tension, ſans pulſation & ſans élancemens: mais un engourdiſſenent. On tire les mêmes ſecours de la tranſpiration, dans cette eſpece de *Goutte.* Le vin ou tout autre ſtimulant pris avec modération n'y ſont pas contraires; la chaleur & le mouvement effacent le gonflement & chaſſent l'engourdiſſement.

Les hommes ſont plus ſujets à la Goutte que les femmes; mais ils la ſupportent auſſi mieux qu'elles. Si elles en ſont plus rarement attaquées, elles le ſont auſſi plus vivement, la raiſon en eſt dans la différente conformation. Pluſieurs femmes en ſont affligées

toute

toute leur vie, les plus belles n'en ſont pas exemptes ; j'ai vû, ce tableau m'afflige encore, j'ai vû la beauté même, les graces, l'agilité, n'avoir plus qu'un fauteuil pour aſyle, & grinçant les dents de douleurs, y faire la plus déplorable figure d'un ſquelette enduit de parchemin.

En général, Monſieur, c'eſt aux environs de trente ou trente-cinq ans, que la Goutte fait ſes premieres attaques aux hommes, ainſi qu'aux femmes. Elle annonce ſes paroxiſmes toujours les plus ordinaires, au mois de Janvier, Février, au Printemps & en Automne. Ils ſont précédés quelques jours auparavant, d'un engourdiſſement dans les cuiſſes, & d'eſpéces de flattulances qui deſcendent le long des parties charnues, & excitent des mouvemens convulſifs. Quelquefois la veille de l'accès, on eſt d'un appetit vorace & déſordonné, on ſe couche en parfaite ſanté, on dort d'un très-bon ſommeil juſqu'au matin que l'on eſt réveillé par une douleur très-forte, au gros doigt du pied, au talon, & quelquefois à toute la jambe. Cœliens,

Aurelianus dit, consolons-nous, pauvres goutteux; les Rois, les Princes, les Généraux d'armée, les Riches, les Philosophes, ne les ont-ils pas comme nous, leurs alternatives de plaisirs & de peines? C'est ainsi que cet Auteur console ses confreres goutteux.

Quand l'accès de la Goutte commence, les douleurs augmentent à mesure que la masse génale des fluides se dégage de l'humeur, & que celle-ci se porte aux articulations des unes ou des autres extrêmités; cette humeur enchaîne par irritation, toutes les dépendances de ces parties, comme aponévroses, gaînes & tendons, ligamens, glandes, nerfs & leurs membranes, & même le périoste; ce qui fait ressentir des douleurs aux os comme si on les écrasoit avec un marteau, comme dit Arretée.

L'attaque est moins longue, & les douleurs se calment, quand il peut survenir à la partie affectée, une abondante transpiration; après qu'elle est finit il s'éleve sur cette partie, des écailles, même la peau change differentes fois; ce qui termine cette maladie.

Puiſque la tranſpiration eſt ſi avantageuſe, il faut employer les moyens de ſe la procurer; on en viendra aiſément à bout, par des frictions faites avec des linges chauds, ou avec de la flanelle, ſi le malade peut les ſupporter; la denſité de la peau rend quelquefois ces ſecours inutiles : rien n'eſt plus fâcheux pour les malades qui ſont dans ce cas; l'humeur alors s'arrête & ſe candit : & comme je l'ai dit, elle dégénere en chaux, plâtre ou pierre; ſaillit & s'éleve ſur les parties où elle ſe forme, & va produire d'autres humeurs. On a vû de pareilles pierres faire du fêu avec le briquet.

Quand l'humeur eſt trop abondante dans la maſſe générale, & qu'elle ne peut plus ſe contenir où elle avoit déterminé ſa pente, elle reflue par un métaſtaſe ou tranſport; ou bien, elle va de parties en parties juſqu'aux oreilles: les douleurs n'y ſont pas moindres

Le froid & le chaud font un effet conſidérable ſur la Goutte; les attaques qui prennent au Printemps & en Eté, ſont toujours moins longues; vous en ſentez la raiſon, Monſieur, les pores

ſont plus ouverts, & la tranſpiration plus facile ; les accès de l'Hyver ſont plus vifs & plus conſtans par la raiſon contraire : ceux-ci ſont ſouvent produits par une ſurpriſe du froid, pour avoir ou changé d'habit, ou pour être reſté trop long-tems à l'air. C'eſt un principe inconteſtable, tout homme ſujet à la Goutte, doit être en garde contre le froid ; il doit ſe tenir éloigné de tout endroit humide, ſe garantir du froid aux pieds & aux jambes, & ſe précautionner contre l'air de la nuit, en tenant, même dans les plus grandes chaleurs de la Canicule, & dans les climats les plus chauds, ſes fenêtres bien fermées.

Les vaiſſeaux des extrêmités, ou pour mieux dire, leur calibre va toujours en diminuant. J'en répéte ici l'obſervation, pour vous faire remarquer, Monſieur, que pour peu que le froid qu'ils reſſentent, les reſſerre, & que l'étant, les liqueurs s'y arrêtent, & contribuent à faire venir la Goutte. On ne ſçauroit avoir trop de ſoin de ſe garantir du froid dans les extrêmités, ſur-tout aux pieds &

aux jambes ; mais ceci nous conduit aux causes de la Goutte ; elles sont d'un détail trop vaste & trop long, pour faire partie de cette Lettre. Ce sera par-là, Monsieur, que je commencerai notre prochain entretien. Je finis celui-ci pour vous assurer que j'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles le 6 Février 1756.



V. LETTRE.

MONSIEUR,

Plusieurs Auteurs ont défini la Goutte & en ont expliqué les causes ; chacun a établi son sistême, & tous ont donné des moyens pour parvenir ou à soulager ou à terminer cette maladie. Mon dessein ici, n'est point d'examiner avec vous, quels sont ceux qui ont répandu le plus de lumieres dans leurs travaux, je ne cherche qu'à vous amuser utilement si je le peux, en vous faisant part des connoissances que l'expérience & les réflexions m'ont donné. Je ne vous entretiendrai donc que de mes simples idées.

A quoi bon vous parler, Monsieur, & de M. Jamm, qui dans son traité de la Goutte, rapporte la découverte des Médecins étrangers, sans prescrire autre chose que des remedes ordinaires, & l'espérance de l'union de trois remedes pour n'en former qu'un?

ſemblable à celui de Riviere, que perſonne n'a pû imiter, & de Boherraave, qui après n'avoir parlé que par énigmes, ainſi qu'Hoffman, emporte toutes ſes réſerves, & d'Aignan, qui dans ſon livre, dit avoir réuni les trois remedes qu'il nomme la Trinité; & de tant de Modernes, qui ayent traité de cette maladie avec beaucoup d'érudition, & après en avoir détaillé les cauſes, nous ont indiqué pour la guérir des médicamens ſavoneux; je vous jetterois dans un labyrinthe, ſans avoir peut-être un fil à vous donner, pour en ſortir.

Je vous produirai, Monſieur, les cauſes de la Goutte, ſelon mon ſentiment. J'ai eu l'honneur de vous marquer que le péril, où j'avois été de perdre la vie par cette maladie perfide, m'avoit engagé à chercher dans la doctrine des Auteurs, des avantages contre mon ennemi, & que toutes mes réflexions & mes vues s'étoient enfin portées ſur le regne des animaux & celui des végétaux. J'ai en effet éprouvé que dans le regne ſeul des animaux, étoit la cauſe de ma Goutte, & que

dans celui des végétaux, étoit le remede qui m'en a délivré.

L'usage des animaux de toute espéce, pour alimens, fait l'objet de la cause de la Goutte, parce que cette nourriture pleine de sucs, dégénere, & rend nos humeurs indolentes & acrimonieuses.

Cet usage, Monsieur, est-il en lui-même nuisible à la vie ou à la santé de l'homme? Je me garderai bien de rien dire à cet égard; mais au moins faut-il convenir qu'il est rempli d'abus, & que c'est la société qui les a tous produits.

Sans qu'il soit besoin de faire ici differentes classes de sociétés parmi les hommes, à cause du different genre de vie qu'ils suivent, vous sentez, Monsieur, qu'ils y trouvent tous, le principe de la bonne ou mauvaise santé, avec laquelle ils vivent.

L'homme ne doit faire usage des alimens, simplement que pour sa propre nourriture; dans ce principe, il jouira d'une parfaite santé, & sera à l'abri d'une infinité d'infirmités, qui souvent le font languir jusqu'à

ſon dernier terme : mais où eſt cet homme ? Je n'en connois point. L'homme du monde, l'homme aiſé ſur-tout, veut abſolument vivre pour manger, & ce n'eſt pas aſſez pour lui que le morceau qu'on lui prépare, ſoit bon; il le faut excellent, délicat, fin. Ce n'eſt pas encore aſſez : il faut qu'il pique, qu'il donne même un appetit que la nature refuſe; de-là, il faut manger au-delà de ſes beſoins: bien plus, au delà de ſes forces. Vous le voyez, Monſieur, je le vois tous les jours. C'eſt ainſi qu'on vit ordinairement, dans le monde.

C'eſt par injuſtice, Monſieur, que l'on a dégradé le vin, & qu'on a oſé le charger de tous les crimes & de tous les déſordres de la Goutte. Il eſt tems de révoquer un arrêt auſſi injuſte. Le vin outre le ſervice qu'il rend à l'homme de l'alimenter, eſt prêt encore à le médicamenter dans le tems où on le juge le plus cruellement, & où on le proſcrit. Je demande ſeulement qu'on n'en abuſe pas. Sa qualité en tout eſt abmirable ; mais diſons quand aux cauſes de la Goutte, qu'elles ſont

dans l'uſage des alimens du regne animal, & développons cette vérité.

Perſonne ne veut manger des viandes nouvellement tuées, elles ſont dures & déſagréables : il faut les attendre. Voilà déja un motif pour que la viande ait dégénerée, & qu'elle ait fait un chemin à la putréfaction. Pour n'être pas ſenſible au goût, elle n'eſt pas moins certaine. Sans cela la viande ne ſe trouveroit pas attendrie. Il y a d'autres viandes qui n'ont aucun gout agréable. Si elles ne ſont *à point*; les jours ſont comptés, le nez tous les jours ſe fait rendre compte du point de venaiſon, on les mange enfin, putrefiées. D'autres viandes ont été négligées, on ne veut pas les perdre : un Cuiſinier habile a cent reſſources pour les faire manger, ſans que l'on ſe doute du vice de putréfaction. En un mot, c'eſt par un uſage, cher à tous les hommes & pour lequel ils ſacrifient ſi ſouvent leurs plus précieux intérêts, qu'un poiſon parvient lentement dans leurs corps, & y dépoſe ſa furie, qui tôt ou tard les rends victimes de leur intempérance.

Mais ſi les ſens ſont ſatisfaits d'un uſage auſſi agréable pour eux, & répété ſi ſouvent, il n'en eſt pas de même de l'eſtomac. Trop lourdement chargé & trop ſouvent, il s'eſt fatigué; il ne fait que de mauvaiſes digeſtions, & de ces fauſſes coctions, dont le chyle ne peut être qu'imparfait.

Les ſubſtances animales agiſſent dans nos humeurs; ces ſubſtances ont un aſſemblage réciproque de ſels alcalins, d'air, d'huile & de terre, combinées enſemble; elles ſont propres à s'unir, elles infectent la maſſe de nos humeurs, qui par des mouvemens d'oſciliation redoublés, forment des concretions & ſe portent dans les unes ou les autres des parties de notre corps; quand elles s'y arrêtent, elles produiſent les douleurs de la Goutte, & forment le calcul & des pierres.

L'uſage des végétaux, Monſieur, fait un effet contraire. Ils ſont dépourvûs de ces matieres alcalines. Ils en ont qui détruiſent celles que les ſubſtances animales produiſent dans les corps, en ouvrant les vaiſſeaux, ou en leur donnant du jeu & du reſ-

ſort. Ils tendent par ce moyen à débarraſſer nos humeurs de leurs parties ſalines & excrémenteuſes, que les ſubſtances animales ont produit; ce ſont ces mêmes humeurs qu'elles ont fait parvenir à un dégré nuiſible par les ſels volatils huileux, qui étant travaillés par l'action des vaiſſeaux, en deviennent mordans & irritans, & n'étant pas expulſés, donnent une autre pointe d'acrimonie, effet du croupiſſement où ils ſont reſtés. Car n'eſt-il pas ſenſible, que ſi les ſels ne peuvent ſe débarraſſer, les ſucs qui doivent ſervir d'enduit aux parties, n'ont point aſſez de douceur pour les garantir de toute acrimonie? ils portent au contraire eux-mêmes, une ſaumure qui infecte les parties membraneuſes & nerveuſes des jointures, ſi ces ſucs excrémenteux chargés de ſels alcalins & qui doivent être expulſés, manquent les routes convenables à cet effet, comme la voie des urines ou celles de la tranſpiration, par la raiſon que l'excrétoire ſeroit dérangé, ou autre cauſe, ces ſucs en ce cas, reſtent dans la maſſe des flui-

des, & il faut une action redoublée de la part des oſciliations, pour que les vaiſſeaux s'en débarraſſent, ſans quoi ces ſels ſe développent de plus en plus, & y entretiennent cette ſaumure, dont la combinaiſon eſt le produit des ſubſtances animales. Delà viennent tant d'accidens, comme je l'ai remarqué précédemment, & ſur-tout, ceux de la Goutte. Le moyen le plus ſûr pour y parer, eſt la tranſpiration, quand aux ſecours d'accidens; mais quand aux ſecours de durée, c'eſt l'uſage des végétaux, il empêchera la régénération.

Je ſerai d'autant plus flatté, Monſieur, de m'être rendu ſenſible ſur ce contraſte, dans l'effet de deux regnes, que j'ai extrêmement à cœur de vous convaincre que les cauſes de la Goutte réſident uniquement dans le regne animal, quel qu'il ſoit, Quadrupede, Poiſſon, Oiſeaux &c. par la raiſon que tous ont ſang & circulation, & que là, ſont les germes des ſémences goutteuſes qui s'introduiſent dans nos corps, qui comme vous le ſçavez, Monſieur, ſont un composé de ſix



parties, l'air, le ſel, l'huile, la terre, l'eau, l'eſprit ou l'éter.

Obſervons en paſſant, que ce n'eſt ni dans le vin ni dans aucune liqueur fermentée, que ſe trouvent les cauſes de la Goutte. On voit en effet dans tous les pays, des Yvrognes, des Buveurs en titre, paſſer du vin à d'autres liqueurs, & en boire toute leur vie, ſans ſe reſſentir de cette maladie où aucun d'eux n'en meurt. Je reprends mes preuves, elles viennent au-devant de nous, & jettent le jour le plus clair ſur l'aſſertion que je vous ai établie. Ce ſont des comparaiſons, elles enrichiſſent ordinairement les objets en les développans, & comme dit Pope, ſervent de microſcope à l'eſprit.

Je ſaiſis celles qui fourniſſent les convictions les plus à portée de nous. C'eſt le chien & le cheval; deux animaux également précieux à l'homme par l'utilité des ſervices qu'ils lui rendent: tous les deux ſes domeſtiques, ſes amis, ſes défenſeurs, & quand il le faut ſes compagnons d'infortune. L'un eſt le chien; il nous

apprendra que les cauſes de la Goutte ſont dans l'uſage du regne animal, que celui de l'eau ſeule pour boiſſon, n'a rien en faveur du ſyſtême oppoſé, & que le défaut de tranſpiration contribue infiniment au déſordre qui réſulte de ces cauſes.

Le chien ne boit jamais de vin, il boit encore moins d'autres liqueurs; l'eau ſeule éteint ſa ſoif; mais il eſt gros mangeur, vorace, carnacier, ſon naturel ſur cet article, le rend féroce, il diſputeroit la charogne même au loup; auſſi, Monſieur, voyons nous ſouvent des chiens perclus de Goutte, avec des nodus remplis d'une eſpéce de craie & des pierres dans les articulations, cet état eſt le produit des viandes qu'ils mangent.

Un ſort fatal abrege la vie du chien, preſque toujours victime des ſervices qu'ils rendent aux hommes, ils ne s'y livrent qu'avec plus d'obéiſſance. Les uns s'excedent pour les plaiſirs de leurs maîtres & périſſent par les accidens qui en réſultent; d'autres toujours à l'attache, croupiſſent ſur un lit de

paille ou ſur la plume, & gagnent à partager avec leurs maîtres, les morceaux fins & délicats, de leur table, ou en manger les reſtes. Cette maladie cruelle qui ne leur laiſſe que la faculté d'être couchés ſans ceſſe, & de nous affliger du ſpectacle de leurs maux, qui ſouvent ſe terminent par la mort.

Enfin, Monſieur, les chiens ne tranſpirent point; auſſi leur façon de vivre jointe à ce défaut de tranſpiration, les aſſujettit-elle plus ſouvent à la Goutte. Il y a des chiens dont les membres très-gros, & entierement contrefaits, leurs articulations ſe farcit de tuf ou de pierre; pour lors les nerfs ainſi que les autres parties ſont opprimées, & l'action des muſcles ceſſe par la ceſſation du mouvement des tendons. Quelle métamorphoſe ſubite! ce chien ſi vif, ſi fort, ſi léger, n'eſt plus qu'une lourde & inutile maſſe; il perd le mérite de toute les qualités utiles & agréables qu'il avoit, il reçoit ſon arrêt, ſans ſouvent emporter les regrets du maître qui l'a tant chéri.

En

En voilà aſſez ſur le chien. Le cheval viendra à mon ſecours pour m'aider à finir les preuves que je vous ai promiſes. Ce ſera la matiere de ma ſixiéme lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le premier Mars 1756.



VI. LETTRE.

MONSIEUR,

Je n'ai point oublié, que l'engagement que j'ai avec vous, exige que je vous prouve que les causes de la maladie de la Goutte sont dans l'usage du regne animal. Je crois dans l'examen que nous avons fait de la vie du chien, avoit bien avancé ma preuve. Si nous portons nos réflexions sur la nature du cheval, comme je me le suis proposé, je me flatte qu'il ne vous restera plus de doute sur la vérité de mon assertion; & delà nous tirerons nos conséquences sur la vérité de ma proposition, sur les avantages de la transpiration, & sur le regne des végétaux.

Solleysel, après nous avoir instruit comme un cheval doit être nourri, & avoir parcouru l'économie de cette animal, passe aux sécrétions. Examinons, Monsieur, ce qu'il en dit : ces

raiſonnemens ſont lumineux ; vous connoiſſez encore mieux que moi l'excellence de ſon Ouvrage.

Les excrémens de la troiſiéme coction, dit cet Ecuyer, ſont de deux ſortes, » les uns ſubtils qui s'exhalent » & s'en vont par l'inſenſible tranſpi- » ration ; les autres craſſes & plus » épais, qui s'attachent & s'arrêtent » ſur la peau du cheval ; « & comme ils ſont ſallés naturellement, ils acquierent une nouvelle acrimonie par le ſéjour qu'ils y font, ce qui rend le cheval triſte & inquiet, ſi l'on n'a le ſoin d'ôter tous les jours ſoigneuſement cette craſſe qu'on emporte avec l'étrille, & qu'on lui ôte de deſſus le cuir. Cet excrément de la troiſiéme coction, quoi, qu'inſenſible, abonde extrêmement dans certains animaux, & plus particulierement dans les chevaux. C'eſt ce qui a obligé les anciens qui n'avoient pas l'uſage du linge, de ſe ſervir tous les jours du bain, & même pour ſe décraſſer : » ils ſe ſer- » voient d'un inſtrument que les Ro- » mains appelloient Strigil, qui a » donné le nom à nos étrilles. En

» effet, si nous considerons combien
» il sort d'humeurs, par le cuir, nous
» en trouverions une prodigieuse
» abondance : la suputation en est
» facile.

» Pesez, dit Solleysel, foin, paille,
» eau, avoine, enfin tout aliment
» dont cet animal fait usage en vingt-
» quatre heures; pesez pareillement
» les excrémens du ventre & l'urine
» qui sortent dans le même-tems,
» vous trouverez qu'il sort insensible-
» ment plus de vingt-quatre livres par
» jour, dont une partie sort par la
» respiration, & l'autre par le cuir;
» le calcul est fort aisé, cependant
» peu de personnes y font réflexion,
» aussi la nature a été fort prévoyante
» en faisant les cuirs des chevaux plus
» ouverts que ceux des autres animaux
» à quatre pieds, afin de donner fa-
» cilité aux exhalaisons de transpirer
» & de sortir hors du corps; c'est
» pour cela que le cuir du cheval
» n'est d'aucun usage pour les har-
» nois, &c. «

Le même Auteur dit encore que lorsque la crasse séjourne trop long-

tems ſur le cuir, les vapeurs n'ayant plus de paſſage ouvert par les pores qui ſe trouvent bouchés, elles altérent & n'en corrompent le ſang, le cheval en devient maigre & mal ſein, ſouvent hors d'état de ſervir. Il indique à la vérité des ſecours & des régles pour y remédier, comme le crocus; mais tous tendent à rétablir la tranſpiration & les autres ſécrétions, & c'eſt par-là que l'animal reprend les forces, & l'action qui le rendent capable de ſervir.

Vous me demandez peut-être, Monſieur, pourquoi je ne porte pas également mes réflexions ſur d'autres animaux, dont les alimens ſont preſque les mêmes que ceux du cheval, & qui cependant ne tranſpirent point comme le bœuf ou autres de cette nature : je répondrai à cela que la nature de ces animaux eſt diſpoſée d'une maniere bien differente; ils ruminent, & leurs pores ſont reſſerrés. Parmi les animaux ruminans, il y en a qui ont pluſieurs eſtomacs, les alimens dont ils ſe nourriſſent, après avoir été broyés dans la bouche, ſont

portés à l'eſtomac, & de l'eſtomac ſont rapportés de nouveau dans la bouche, où ils ſont infiniment triturés par la rumination. Cette action redoublée ſans ceſſe, détermine toutes les glandes ſalivaires à s'ouvrir, & à fournir abondamment le ſuc ſalivaire, qui eſt l'agent propre aux digeſtions : ce même ſuc abondamment fourni, pouſſe les parties hétérogenes, il les entraîne & les détermine à ſortir par la voye des excrémens. Quand aux parties fines dont la ſéparation s'eſt faite dans le méſantere, elles paſſent facilement dans la maſſe générale des fluides, & n'ont point d'autre ſécrétion que celle des urines, par la raiſon que ces animaux ne ſçauroient tranſpirer.

Le cheval au contraire, tranſpire beaucoup & ne rumine point. Toujours vif, fort & agile dans ſes exercices comme dans ſes mouvemens, même quand il mange c'eſt avec action & vivacité, auſſi les parties hétérogenes de ſes alimens, ſortent par la tranſpiration ; & remarque-t-on par l'action de l'étrille, que ces parties

hétérogenes qui ne ſont autre choſe que des parties terreuſes, huileuſes, aqueuſes, & ſalines; étant venues du centre à la circonférence, & étant réunies au dehors, forment une poudre graſſe qu'on ſecoue de l'étrille, & qui s'attache ſouvent aux mains du Palfrenier.

Nous pouvons, Monſieur, appliquer cet exemple aux tranſpirations de l'homme, puiſque les parties hétérogenes ſont les mêmes, & que ce n'eſt que par leur ſortie, que la maſſe générale des fluides peut-être épurée, & par conſéquent que les attaques de la Goutte peuvent être diſſipées.

Nous avons vû par la nature & l'hiſtoire du chien comparé à l'homme quand à l'uſage du regne animal, & dans celle du cheval comparé à l'homme quand aux avantages de la tranſpiration. Tout ce que j'ai eû l'honneur de vous avancer ſur les cauſes & les ravages de la Goutte dans nos corps, je ne vous en ai cependant point encore aſſez dit ſur la tranſpiration; examinons s'il vous plaît, le corps de l'homme d'un peu plus près,

par rapport à cette même tranſpiration & à tous les avantages qu'il peut retirer pour la Goutte, qui toujours produite par le défaut de cette ſécrétion, & pour toute autre eſpéce de maladie. L'art de guérir les hommes pourra ſans doute trouver les mêmes proportions que Solleyeſel. Au moins eſt-il vrai que differens Auteurs ont travaillé dans ce deſſein, nous rapporterons pluſieurs de leurs expériences.

Sanetorius en Italie, & M. Dodard en France, ont fait une balance. Voici un de leurs calculs arithmetiques : peſés un homme à jeun, on ſuppoſe qu'il peſe cent livres, & qu'il prenne huit livres d'alimens dans un jour ; peſez tous les excrémens ſenſibles qu'il rendra dans les vingt-quatre heures, vous ne trouverez qu'ils n'en peſeront que trois livres ; peſez le lendemain le même homme à la même heure, vous verrez qu'il n'en peſe que cent : donc il s'eſt évaporé cinq livres par la tranſpitation. Cette évacuation eſt ſi abondante qu'elle ſurpaſſe tous les autres enſemble.

Mais entrons, Monſieur, dans les myſteres

myſteres de l'économie animale. Nous remarquerons dans toute l'étendue de la peau du corps de l'homme, qu'outre ſes ouvertures ſenſibles, elle eſt perſée comme un crible, d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores : ils ſont diviſés en trois différentes eſpéces ; les premiers ſont abſorbans, ils ſont faits en maniere d'entonoir, & reſſemblent à l'extrêmité d'une trompette ; c'eſt par eux que l'eau dans les bains, le mercure dans les frictions, s'inſinuent dans le corps, de même que les miaſmes & corpuſcules des infections dont l'air eſt chargé, ce qui procure des maladies de différentes eſpéces, ſelon que ces pores ſe trouvent diſpoſés.

Les ſeconds ſe nomment ſudoriferes ; ils ſont grands & ouverts, & donnent iſſue à la matiere de la ſueur, ils ne ſont point ſi nombreux que les abſorbans.

Ceux-ci ſont nommés de la troiſieme eſpece, perſpirales ou tranſpirables, parce qu'ils ſont très-petits, & d'une infinie multiplicité. La matiere inſenſible qu'ils évacuent, ſurpaſſe celle de

la ſueur : delà vient qu'un corps qui ſue, perd moins de ſon poids, que celui qui tranſpire ; M. Nogués l'explique dans ſa Préface, & Santorius le prouve par la balance.

Outre ces expériences ſur la réalité de la tranſpiration, vous ne ſerez pas fâchez que je vous faſſe part de quelques autres qui partent d'habiles mains. Verrheyen dit, un doigt quoique lavé & bien eſſuyé, qui touche une écuelle d'argent ou d'étain, neuve & bien nette, y laiſſe une tache : elle ne peut venir que de la matiere de l'inſenſible tranſpiration ; mais comme elle eſt volatile, la tache diſparoît par l'effet de l'air.

M. Nogués dit, qu'on mette un bras nud dans une longue & grande cantine de verre, qu'on attache une peau autour de l'ouverture de la cantine qui ſoit pareillement attachée au bras, de maniere que rien ne puiſſe exhaler, on verra bientôt le vaſe couvert d'un nuage, & peu à peu la matiere diſtiller goutte à goutte dans le fond.

M. Winſlow dit, qu'il a trouvé, il y a très-long-tems, la maniere de

rendre la tranſpiration ſenſible à la vûe, depuis la ſortie des pores, juſques à plus d'un pied de diſtance. » Ce » moyen, dit-il, dont je fis mention » dans une Théſe imprimée à Copenhague, eſt de regarder à l'ombre » de ſa tête, ou de celle d'un autre, » ſur une muraille blanche, dans un » beau tems & beau ſoleil, principalement en Eté; alors on voit très-» diſtinctement, l'ombre d'une fumée volante qui ſort de la tête, & » monte en haut, ſans que l'on s'apperçoive de la fumée même. «

Plus il ſe fait d'évacuation par les pores, moins il s'en fait par la bouche; c'eſt ce qui fait qu'en Eté, où les pores ſont tenus ouverts par la chaleur, la bouche fait une évacuation beaucoup moins ſenſible qu'en Hyver, où le froid les tient reſſerrés. Cette remarque eſt celle de tout le monde; on connoît l'effet de cette évacuation par la bouche, ſoit dans un carroſſe bien fermé, où on voit que les gouttes d'eau coulent ſur les glaces; ſoit dans ſon lit, ou dans un très-grand froid, on a ſouvent trouvé un glaçon à l'endroit

du draps où la bouche portoit cette vapeur. J'ajouterai à cette remarque, qu'elle tend à justifier pourquoi la Goutte fait ses attaques plutôt dans le tems froid, que dans des tems chauds.

Il y a des hommes dont les forces commencent à diminuer à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans; alors la transpiration devient moindre, & en général, diminue telle toujours à mesure que nous avançons dans notre carriere; Santorius en a suivi les dégrés & les régles, & quand tout ceci ne seroit pas prouvé par sa balance, la raison suffit pour nous en convaincre. Jettons les yeux les uns sur les autres, nous appercevrons sur notre peau des plis & des rides qui augmentent à mesure que nous avançons en âge, & qui sont plus ou moins considérables, selon que les passions ont plus ou moins dominé; nous observons que la peau des vieillards se durcit & se ride; cet accident n'a point lieu sans porter un grand changement à la disposition des tuyaux excrétoires, que la pravation des sucs prive de l'écoulement qui se faisoit auparavant

quelques-uns de ces tuyaux ſont comme enſevelis dans les foſſes des rides, le calibre des autres eſt extrêmement reſſerré. Ne cherchons point ailleurs, Monſieur, le principe des infirmités des vieillards, & ſur-tout de la Goutte, qui ſuivant un aphoriſme d'Hyocrate, eſt l'appanage de la vieilleſſe.

De ce principe, qui eſt inconteſtable, il en réſulte une conſéquence forcée, qui eſt qu'une tranſpiration ſupprimée ou diminuée dans quelque perſonne que ce ſoit, eſt toujours l'origine d'une maladie. Que les pores d'un homme qui fait un exercice immoderé, évacuent conſidérablement, au moment qu'il s'arrête, & que l'air ou la fraîcheur les lui reſſerre, il s'en ſuit bien vîte une fiévre, un rhume, d'autres maladies plus ſérieuſes, ſouvent la mort, ſi de prompts ſecours où la nature elle-même, n'ont rétabli la tranſpiration. Qu'un malade de la petite vérole ne ſoit point tenu en tranſpiration, il ſe trouve en péril. Qu'il paroiſſe, qu'il continu, les puſtules ſe déclarent, le danger diſparoît, le reſte de la maladie n'eſt plus qu'un jeu.

Une obſervation, Monſieur, conduit à une autre : elles ſont d'ailleurs toutes relatives à notre ſujet. Combien ai-je vû mourir de braves Militaires, à la ſuite des maladies occaſionnées par des tranſpirations ſupprimées, & preſque tous de la maladie de la pleure? les uns pour être trop légerement vêtus dans des tems froids, & ſouffrir les inclémences de l'air, pendant une garde de pluſieurs heures; les autres pour s'expoſer trop promptement au grand froid, en ſortant d'un corps de garde bien chaud, ou en quittant un exercice violent ; parce qu'alors rien ne pouvoit donner du jeu à la tranſration. Leur ſort a été d'en mourir dans des Hôpitaux.

Je ne peux me refuſer de vous faire part ici d'une obſervation. Dans le courant de l'Hyver de 1737. qui fut extrêmement rude, un Officier du Régiment du Maine Cavalerie, en garniſon à Sedan, où j'étois, fit une chute de ſa fenêtre ſur le pavé ; il avoit oublié en ſe couchant de prendre ſon pot de chambre pour les beſoins de la nuit : preſſé, il ſe leva à moitié

endormi, pour aller le chercher; mais ſon corps ayant perdu l'équilibre, il tomba & reſta ſans mouvement. Un tems aſſez long ſe paſſa ; à la fin, un Caporal averti par le Sentinelle d'un corps de garde voiſin, vint au bruit d'une voix gémiſſante, & preſque éteinte, ce Caporal avertit l'Officier de garde, qui après avoir fait éveiller l'Hôte du mourant, fit tranſporter ce dernier dans ſon lit, au même état où on l'avoit pris dans la rue, c'eſt-à-dire, nud en chemiſe. Ayant été averti ſur le matin, par M. Cabdan, Lieutenant-Colonel de ce Régiment, je me rendis chez le malade, je ne vis qu'un cadavre ; il étoit ſans mouvement & ſans chaleur. Je fis faire ſur le champ un grand feu, & fis chauffer tous les fers à repaſſer que l'on put avoir, puis l'ayant fait envelopper dans un drap, je pris différentes perſonnes pour paſſer & repaſſer avec ces fers, toutes les parties de ſon corps, afin de ranimer la chaleur naturelle. Ce moyen auquel je joignis un mêlange d'eſprits de vin & terebenthine, pour faire de tems en tems, des fomentations ſur toutes

les parties du tronc, & des extrêmités, me réussit si bien, qu'insensiblement le corps se ranima, & que le malade, à qui j'avois fait prendre dans du thé quelques gouttes de ce mélange d'esprits, reprit une parfaite connoissance; il fallut après songer aux contusions qu'il s'étoit fait sur le grand dorsal & sur les lombes; j'y pourvû par les secours convenables, & j'ai eû non seulement la satisfaction de le voir radicalement guéri, aux Campagnes de la Guerre derniere, mais encore celle d'entendre dire à M. Cabdan en 1753. qu'il jouissoit toujours d'une parfaite santé.

Quoique cette observation, Monsieur, n'ait aucun trait à la Goutte, ne croyez pas qu'elle soit déplacée ici; vous pouvez y remarquer de quel avantage sont les frictions sur les pores: car par une chaleur empruntée à propos, on parvient à leur rendre l'action qu'ils avoient perdue. Dans le cas que je viens de citer, les pores absorbans ont pompé les esprits des liqueurs, & ont ranimé la masse des fluides qui étoit concentrées, & par la même

action la transpiration est venue d'ailleurs. Cette observation indique un moyen pour exciter à transpirer, dans des cas pressés & difficiles ; moyen que je ne connoissois point encore, & que je n'employai que d'après une idée que la Providence voulut bien me suggérer dans le moment.

Combien de cas, dans d'autres genres que j'ai vû ? comme à ceux qui avoient supporté différentes attaques de Goutte, avoir fait de chutes, soit aux pieds, aux genoux, aux clavicules, & aux bras, avoir cru, avoir subit des luxations, & des antorses ; ont supporté des douleurs inexprimables, pendant trois & six mois sur ces parties, qui étoient produites plutôt par un effet de Goutte, que par celui de la chute, dont ces personnes se sont cru pour un tems, être estropiées ; mais une transpiration étant survenue, avoir été guéries, par ce moyen de leur Goutte, qu'elles attribuoient faussement à de prétendues luxations. J'aurois ici d'autres observations de toute espéce, à vous rapporter, Monsieur, si je ne craignois de vous ennuyer.

Je finirai cette Lettre, Monſieur, par trois exemples arrivés ſous vos yeux, à des perſonnes entierement percluſes de Goutte, l'une depuis plus d'une année, l'autre depuis ſix ſemaines; la troiſiéme avoit une Goutte remontée à la poitrine. Quels ſont les remedes que j'ai employés? ceux qui operent la tranſpiration, & ceux qui, graces à Dieu, les ont totalement guéris. Ce qu'il y a eu à remarquer, c'eſt que tous les trois ont eu ſur la peau une couche de matiere ſemblable à de la craie, non ſeulement aux mains & aux articulations, mais même à toute l'étendue de la peau & ſur le viſage, & qu'inſenſiblement la continuation de la tranſpiration a entierement diſſipé.

Tels ſont les avantages, Monſieur, que l'homme retire de la tranſpiration; elle triomphe ſur toutes les autres ſécrétions en général, pour la guériſon des maladies, & particulierement pour celle de la Goutte.

Il eſt toujours utile d'être inſtruit des faits bizarres qui ſe font de la part de la nature: deux obſervations finiront cette Lettre; je rapporte celle-ci,

parce qu'elle eſt auſſi rare que ſurprenante. Un Infirmier de l'Hôpital militaire de Landau, trainoit ſa cuiſſe droite, ſur laquelle il ne pouvoit ſe ſupporter, par l'effet d'une Goutte ſciatique. Il avoit un goût décidé pour l'uſage de la viande, auſſi rien ne ſe perdoit de ſa part, des reſtes des malades; malgré ſon infirmité, il étoit fort officieux par intérêt; il portoit les cadavres ſur les tables, pour mes diſſections. Enfin il tomba malade, & mourut. Je le diſſéquai à ſon tour. En examinant l'état de ſa cuiſſe, je trouvai trois pierres blanches, une ſous chacun des muſcles feſſiers; la premiere ſous le grand feſſier, de la groſſeur d'un œuf de poule applati, ſous le moyen feſſier une ſeconde, & ſous le petit feſſier une troiſiéme de la même figure, mais à proportion plus petite. Après ce témoignage je ne fus pas ſurpris s'il ne pouvoit ni marcher ni s'aſſeoir ſur ce côté. Cette obſervation peut donner beaucoup de réflexions ſur les cauſes de la Goutte.

Ma derniere obſervation eſt d'une femme de l'âge de 45 ans, nouée par

des attaques de Goutte à toutes les extrêmités. Depuis environ un an, elle souffroit beaucoup, sur-tout de la tête, sans connoître le sommeil. Après avoir examiné toute l'étendue de sa tête, je découvris des exostoses vénériennes sur toutes les sutures. Après cette découverte de complication, je dis à cette malade son état : ne la pouvant secourir, par rapport à mon tems, & à cause du peu de séjour que je devois faire dans son pays, elle me pria de lui procurer quelque soulagement ; je lui prescrivis qnelques remédes. Le soulagement qu'elle en ressentit la détermina à m'écrire & à venir en France, où je fus assez heureux, par un long traitement, de la guérir radicalement : les transpirations y eurent une grande part.

Cette matiere est trop vaste, pour vous laisser à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans cette Lettre ; il est juste de satisfaire votre curiosité, & de vous faire part des remarques les plus utiles qu'ont produit nos meilleurs Auteurs ; ce sera pour notre premiere conversation. J'ai l'honneur d'être, &c.

VII. LETTRE.

MONSIEUR,

Ne vous ennuyez point de mes détails ſur la tranſpiration ; elle eſt d'un trop précieux avantage à l'homme malade ou en ſanté, pour n'avoir pas fait le ſujet de l'étude de pluſieurs célébres Phyſiciens, deſtinés par état & par talent, à ſoutenir la machine humaine contre les infirmités auxquelles elle eſt aſſujettie, & par conſéquent pour ne pas vous amuſer de quelques unes de leurs obſervations. Quoiqu'il ne ſoit pas toujours queſtion de la Goutte dans ce que j'ai à vous dire, je ne ſors pas pour cela de mon ſujet, par cette raiſon, qu'il y a beaucoup de rapport dans les différentes maladies qui ont beſoin de la tranſpiration.

Ce n'eſt pas ſur des ſyſtèmes hazardés que je porte mes réflexions, mais ſur des faits naturels & ſenſibles. J'ai fait dans un Traité de plaies d'armes

à feu, un parallèle des bleſſés avec des femmes nouvellement accouchées; la tranſpiration en eſt le motif.

Les bleſſés ont toujours la fiévre de ſuppuration, les femmes la fiévre de lait; on voit aux bleſſés un racorniſſement ou criſpation à la circonférence de la plaie, les vaiſſeaux diviſés ſont repliés en eux-mêmes, la fiévre augmente; mais une tranſpiration ſalutaire vient au ſecours; les vaiſſeaux diviſés ſe déployent & s'allongent, les vaiſſeaux voiſins entiers leur fourniſſent une liqueur qui devient pus & matiere de ſuppuration; pour lors la tranſpiration porte un calme, la fiévre s'évanouit, & les accidens ſe diſſipent. Cette tranquillité eſt-elle ſecondée par le ſommeil? Il faut alors en laiſſer jouir la nature, il faut même ſuſpendre les panſemens, pour ne pas interrompre la tranſpiration, car ſi elle eſt interceptée, la fiévre ſe rallume, la ſuppuration tarit, & le bleſſé meurt.

La nouvelle accouchée tire les mêmes avantages de la tranſpiration, mais auſſi elle ſuccombe, ſi elle n'en profite pas. Il s'en trouve qui à cauſe

d'un bien-être apparent, ne veulent ſuivre ni conſeil ni expérience, elles en ſont les victimes. Il eſt de régle que toute nouvelle accouchée a la fiévre de lait; cette fiévre augmente d'abord, mais elle ceſſe ou diminue par l'effet d'une tranſpiration ſalutaire, qui lui dégorge le ſein, & qui donne iſſue au lait. Les lochies ou vuidanges ont leur ordre, tout accident ſe paſſe; vient un doux ſommeil, dont le calme & la durée procurent à l'accouchée un retour décidé à la parfaite ſanté. Mais ſi par une mauvaiſe conduite de ſa part, ou par quelque autre cauſe, la tranſpiration eſt ſupprimée, les veilles, les douleurs, la ſuppreſſion des lochies, la fiévre, le délire, d'autres accidens ſurviennent, & font un deſordre rapide & violent; & ſi elle n'en meurt, elle devient valétudinaire ou infirme par des douleurs fixes dans quelque partie du corps, ſouvent même par des ſquirres dans la matrice.

De ces expériences, qui malheureuſement ne ſont que trop communes, paſſous, Monſieur, à des ſpécula-

tions plus particulieres.

On prouve qu'après le repas, la transpiration languit pendant quatre heures, pendant lesquelles elle ne coule qu'à la quantité de près d'une livre; mais depuis la quatriéme heure du repas, jusqu'à la neuviéme, elle coule à la quantité de deux livres. Si dans cet intervalle, vous faites un repas, vous suspendez de nouveau la transpiration; les repas trop rapprochés & trop multipliés les uns sur les autres, deviennent par là très-nuisibles; ils rendent oisifs les tuyaux excrétoires, qui se collent, se boucheut & s'obstruent.

Santorius, qui m'a fourni tout l'article que je viens d'écrire, a trouvé par sa balance, que depuis l'équinoxe de l'automne, jusqu'au solstice de l'hiver, la transpiration diminue chaque jour d'une livre; & qu'à l'équinoxe du printems, on commence à transpirer avec plus de facilité. C'est dans cet amas de matieres de la transpiration, retenues pendant l'hiver, qu'on doit imputer les maladies qui nous affligent sur la fin de cette saison, même

même au commencement du printems, & particulierement la Goutte.

Nous appuyerons toutes nos régles, Monsieur, sur l'autorité & sur les expériences des Auteurs les plus graves. Nous voyons par celles de Santorius, que le froid pendant l'hiver est le sujet d'une augmentation d'humeurs dans nos corps, par le resserrement de nos pores, occasionné par l'air froid, & augmenté tous les jours par le séjour de la table, & par le défaut d'exercice : la conséquence de là, est sensible : il faut que cette augmentation d'humeurs fasse du désordre.

Que les parties d'air, d'esprit, d'eau, d'huile & de terre qui sont dans nos corps, y agissent toujours dans un ordre égal, que leur cours en soit libre, l'harmonie naturelle n'est point dérangée ; mais que des alimens contraires, soit par quantité trop considérable, soit par qualité, comme des viandes, qui sont infiniment plus terreux & plus huileux que les vegétaux, viennent augmenter cette masse de parties, les desunir, & s'assimilient avec elles ; ils forment bien vite des

ſemences de goutte & de pierre, par l'union intime qu'elles prennent entr'elles; cette union les empêche de circuler; elles contractent un vice acrimonieux, & parviennent au dégré d'épaiſſiſſement, d'où réſultent ces pierres dures & compactes, dont nous avons parlé.

Je ne crois pas indifférent de vous remarquer que la partie terreuſe eſt celle qui abonde le plus en nous; la preuve en eſt facile. Qu'un homme faſſe un travail violent, toutes les parties de ſon corps feront en action, par elles les ſolides feront effort ſur les fluides, tous les pores feront ouverts, il ſe trouvera par-tout en ſueur, & ſur-tout au viſage; qu'il prenne pour ſe l'eſſuyer un linge blanc, il y verra, outre le liquide, la partie terreuſe. Faites-en l'expérience vous-même, Monſieur, l'été vous en donnera plus d'une occaſion; vous verrez chaque fois que vous vous eſſuyerez, une partie terreuſe qui reſtera empreinte ſur le mouchoir que vous mettrez à cet uſage. Mais j'irai plus loin dans mes preuves: obſervez un homme de peine,

un homme qui marche beaucoup ; il ne s'occupe gueres de la propreté de ſon corps ; mais les matieres de la tranſpiration, que ſes pores ont évacué, dépoſent ſur ſa peau une croûte terreuſe, qui s'y eſt épaiſſie, & qui la lui a rendu toute noire. Qu'un homme qui ne tranſpire que naturellement, je veux dire ſans faire trop d'exercice, néglige de laver ſes pieds, ſes jambes, ſes bras, même d'autres parties de ſon corps, la même partie terreuſe s'y amaſſe inſenſiblement entre les doigts des pieds. Enfin qui eſt-ce qui n'a pas fait cette remarque, que dans quelque tems que ce ſoit, mais plus particulierement dans le tems favorable à la tranſpiration, quelqu'un qui aura été fort attentif à ne toucher rien de malpropre, ou qui lui noirciſſe les mains, ſe les lave dans un baſſin avec de l'eau bien claire, il s'appercevra qu'elle devient trouble, & s'il la laiſſe tranquille, il s'amaſſera dans le fond du baſſin, une quantité plus ou moins grande de cette partie terreuſe ? C'eſt elle encore qui, à la pointe de deux doigts lavés avec le plus grand ſoin,

noircira, en peu de tems, une petite boule de cire ou de la mie de pain, fût-elle de la blancheur de la neige. Toutes ces remarques, Monſieur, pour être communes, ne ſont pas moins des preuves de ce que je dis ſur l'utilité de la tranſpiration : les conſéquences que j'ai tiré ſont à la portée de tout le monde, mais malheureuſement on n'y réfléchit point, ou ce n'eſt qu'après que les accidens ſont arrivés, que l'on convient de ſon inconſéquence.

Je ne dis pas que la tranſpiration, dans le cours de la vie ordinaire, préſerve le corps humain de toute maladie, même de la Goutte, il faut de la conduite : je penſe avec un Auteur Anglois, dont j'aurai bientôt occaſion de vous parler, qu'il faut une vie ſobre & tranquille, & un exercice modéré ; tout en nous ſe trouve par ce moyen, dans un juſte équilibre, ſoit de la part des ſolides, ſoit de la part des fluides, & l'ordre ſe maintient parfaitement dans l'économie animale. La tranquillité de l'ame eſt eſſentiellement néceſſaire à ce genre de vie,

afin que les liqueurs coulent toujours sans obstacle, & avec liberté. Le secours de la transpiration n'est pas moins nécessaire ; on se la procure par un exercice modéré, qui doit moins tenir du travail, que de l'amusement : cet exercice doit être reglé, suivant les cas ou les circonstances où l'on se trouve. C'est par cette voie, qu'on arrive au poids & à la balance de Sanctorius ; les fluides contenus dans les vaisseaux, ayant un ordre déterminé dans l'action des oscillations.

Le régime, Monsieur, est le remede des remédes. Par le régime, toutes les proportions se trouvent dans l'ordre naturel, point d'accumulations d'humeurs ; & s'il s'en trouve par quelque cause extraordinaire, la transpiration vient à son secours, puisque la transpiration seule est le véritable épuratif du sang : le sang épuré par la transpiration, n'a point de gêne, & devient libre dans tous ses canaux, même jusqu'à la moindre filiere de ses tuyaux.

Des Goutteux ont quelquefois ressenti l'avantage d'une tréve de deux ou trois ans ; & voyant que les atta-

ques d'automne & de Février, tems plus constant pour le retour de ces maladies, ne se déclaroient point, ils ont vécu dans la sécurité & dans l'habitude de la bonne chere & de la vie molle & voluptueuse qu'ils avoient quittée: mais leur ennemi n'est revenu qu'avec plus de cruauté, en se vengeant, par la mort des malades, & des alimens, & du mépris de la transpiration.

Quel ménagement le Goutteux ne doit-il pas observer, puisque les accès de la Goutte ne sont ni périodiques ni réglés? Est-il un malade qui ne s'occupe de son état, & qui ne cherche ou ne doive chercher à s'en éclairer? Il ne doit donc pas ignorer que les tems froids sont un obstacle à sa traquillité; que la pesanteur de l'air fait froncer & resserrer la peau, de même que les pores, & que l'humeur abondante, qui varie, & qui enfin se détermine, va lui livrer des assauts cruels, & se faire sentir avec tous ces ravages. Les cris alors sont outrés & naturels, mais ils sont superflus, ainsi que les reproches que l'on se fait sur

ſon incontinence; il faut avoir recours au reméde, ſur-tout à cette chere tranſpiration, que l'on a négligée, à cet épuratif ſouverain, qui en prenant de toutes parts, eſt ſeul capable d'apporter du ſoulagement, & de jetter à la ſurface de la peau, l'excrétion, qui eſt le ſujet du mal.

Il me reſte, Monſieur, peu de choſe à vous dire ſur la tranſpiration, car enfin il ne faut pas abuſer de votre tems & de votre indulgence. C'eſt que tous les hommes en général, de quelque tempéramment qu'ils ſoient, quelque ſanté qu'ils aient, quelque état qu'ils rempliſſent, en quelque lieu qu'ils ſoient, ſont intéreſſés à tranſpirer & à ne point ôter la liberté à la tranſpiration. Nous avons obſervé par rapport à la partie terreuſe qu'elle évacue, combien elle abonde ſur les autres parties; ajoûtons à ce que nous en avons dit, une ou deux réflexions qui en augmenteront les preuves. C'eſt en effet, Monſieur, cette partie terreuſe qui ſalit le linge que nous portons, mais dont l'effet eſt moins ſenſible pour des perſonees qui en chan-

gent habituellement, que pour les gens de travail & de peine, ceux-ci n'en changeant qu'à l'extrêmité, & quand leur linge, leur chauffure fur-tout, eft noir comme la boue même, & épaiffi par une croûte compacte & puante qui s'y eft formée.

C'eft encore elle, jointe à la partie faline, qui corrode & qui ufe le linge bien plus que tous les blanchiffages. Si un homme qui porte fur fa chair une camifolle, néglige d'en changer, elle acquiert cette épaiffeur de craffe que produit la tranfpiration; s'il en agit de même pour tout le linge qui touche immédiatement fa peau, tout ce linge fera corrodé, fe déchirera au moindre effert, & pourra avec grande peine foutenir l'opération du blanchiffage. Nous pouvons porter notre remarque fur un fait encore plus fenfible: le voici. Il y a des hommes (je parle toujours en général) qui ne jouiffent d'une parfaite fanté, qu'autant qu'une abondante tranfpiration & une extrême décharge d'humeurs ne fonr point arrêtées; les pieds, les aînes, les aiffelles, font fur tout des

fontaines

fontaines intariſſables, avec cette terrible & fâcheuſe circonſtance, qu'ils exhalent une puanteur inſoutenable, & des vapeurs plus infectées que celles que renvoyent les matieres pourries & cadavereuſes. J'ajoûte à cela que leur approche ou leur toucher corrompt le vin, d'autres liqueurs, &c. Quel intérêt n'auront pas ces gens-là à éviter que tant de corruption ne reſte ou ne rentre dans leurs corps, & dans des diſpoſitions de goutte ou d'autres maladies? quel ravage ne feroient pas capables de cauſer des matieres auſſi empoiſonnées?

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 10 *Mars* 1751.



VIII. LETTRE.

MONSIEUR,

Avant d'entrer avec vous, dans le détail que je me ſuis engagé de vous donner ſur le régne des végétaux, qui n'entrent dans le ſujet que je traite, que comme reméde & régime, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas déplacé de vous entretenir de quelques remarques générales ſur les effets différens que produit la maladie de la Goutte, tant par rapport aux complications, ou aux accidens qui ſurviennent, que par rapport aux différens tempérammens & à l'âge des Goutteux.

Par exemple, Monſieur, la Goutte eſt bien terrible pour les vieillards, par la raiſon même du poids de leurs années, qui ne provient que de l'appauvriſſement de leur ſang, dont la miſere s'eſt communiquée aux différentes parties de la machine; ils n'ont plus la liberté des mouvemens & de

l'exercice, la tranſpiration leur eſt interdite, les ſécrétions ne ſe font plus, & changent la maſſe du ſang, qui s'en appauvrit : tous les accidens alors ſont dangereux. J'ai vû pluſieurs Goutteux d'un âge avancé, mourir d'une mort très-prompte ; ils s'étoient fait couper les ongles & des corps qu'ils avoient aux pieds : peu de tems après on y vit paroître une tache noire de la grandeur d'une lentille, s'enſuivit un ſpaſme, & bientôt après la gangrene. J'obſerverai dans ce cas là, que les remédes auxquels on a recours, n'ont jamais aucun ſuccès : il faut, quand la gangrene eſt produite par une cauſe interne, en venir à l'amputation de la partie affectée ; ſi c'eſt à la jambe, il faut amputer la cuiſſe, &c. mais ces ſecours ne réuſſiſſent pas toujours.

J'ai fait à un Goutteux l'amputation d'un bras, ſur lequel il avoit fait une chûte ; il fut mutilé ſi conſidérablement, que la gangrene fit dans l'inſtant un progrès rapide de la main, à l'avant-bras, juſqu'à la partie moyenne ſupérieure ; la main en fut deſſéchée.

Il n'y avoit en cet état, que l'amputation pour tout moyen : je la pratiquai dans l'inſtant, un peu au-deſſus de la gangrene : mais l'opération faite, ma ſurpriſe fut extrême de ne pas voir fournir à l'artere une ſeule goutte de ſang. Je penſai alors que les ſolides étoient infectés, & que le ſang étoit comme figé; je ne me trompai pas : je tournai mes ſoins du côté des remédes conſéquens à mes idées; & par des ſoins & des attentions redoublées de ma part, j'eus la ſatisfaction de le voir parfaitement guéri : ma ſurpriſe fut bien plus grande, quand l'ayant rencontré quelques années après, il m'apprit que le régime auquel, d'après mes conſeils, il avoit eu recours, l'avoit entierement délivré de la Goutte.

Soyez sûr, Monſieur, que les paſſions de l'ame ſont toujours funeſtes aux hommes, par la raiſon même qu'elles ſont toujours outrées. Je puis vous en fournir pluſieurs exemples arrivés ſous mes yeux; je n'en rapporterai cependant qu'un ici, pour n'être pas trop long. Une femme avoit eu une légere attaque de Goutte, dont

elle souffroit assez vivement ; sa passion étoit la colere. Un événement domestique contraire à ses ordres ou à ses desirs, l'irrita ; la violence l'emporta : la colere fut si vive, que la Goutte se porta à la tête. On employa inutilement différens remédes ; on en vint aux vésicatoires aux pieds & aux parties internes des cuisses ; tout fut sans succès, elle mourut dans ce déplorable état.

Je ne suis point le réformateur des hommes, & ce n'est point à moi à leur demander de modérer leurs passions ; mais je suis l'ami de l'humanité, & je voudrois en être le restaurateur, au moins en ce que je puis l'être dans la partie, où j'ai presque déja rempli toute ma carriere. Comme tel, je desire dans tous les hommes cette raison secourable, qui nous fait, quand nous le voulons bien, retrancher dans nos goûts, dans nos desirs, dans l'appétit de nos sens, tout ce qui peut être contre notre avantage. Rien en effet n'est plus nuisible à la santé, que l'excès dans tous les genres ; toutes les maladies en augmentent, quelquefois même elles en naissent. La

colere, par exemple, fait les ravages les plus cruels dans un malade; l'économie animale en eſt tout-à-coup opprimée, le ventricule du cœur ſe ferme pour ne plus s'ouvrir, les uns & les autres vaiſſeaux ſont étranglés, partout leurs ſources ſont arrêtées, ainſi que celles des eſprits animaux, on périt ainſi à la venue des ſecours. Si ce malade eſt un Goutteux, le danger eſt encore plus menaçant, & la mort plus prochaine. Le ſeul & plus sûr moyen à employer, eſt l'application prompte des véſicatoires ſur les pieds & à la partie interne des cuiſſes, parce que dans cet endroit les vaiſſeaux y ſont plus conſidérables, & que les cantarides y ſont pompées plus facilement & plus abondamment.

Vous retrouverez ici, Monſieur, la Goutte irréguliere, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma premiere Lettre. En effet, quand elle quitte le ſéjour qu'elle avoit pris aux pieds ou aux mains, pour ſe porter ou à la tête, ou dans quelques-uns des viſceres, & ce tranſport qui eſt preſque toujours l'effet des dérangemens, des écarts où

tombent les Goutteux, ou de quelque mouvement violent de l'ame, les met toujours en danger de perdre la vie. En ce cas, je le répéte, les véſicatoires ſont ce qu'il y a de plus efficace pour l'en garantir. Condamnons, s'il vous plaît, ſans miſéricorde, tous ces remédes que le vulgaire ne manque jamais de propoſer & d'employer en effet, ſur tout des topiques de toutes les eſpeces, de ces ſecrets immanquables, dont on fait, dit-on, les plus sûres épreuves : le ſoulagement qu'ils ont procuré n'a été qu'une ceſſation de ſouffrances, & pendant cette tréve l'humeur de la Goutte s'eſt portée ailleurs avec plus de furie & plus de danger.

Je ne condamne pas de même l'uſage des frictions & l'application des flanelles chaudes ſur les parties douloureuſes, malgré l'inflammation qui s'y trouve : ce moyen eſt excellent, il attire & détermine l'humeur à ſe porter plus abondamment ſur la partie, l'engorge davantage ; l'action du frottement, avec la chaleur de la flanelle appliquée inceſſamment, ouvrent les

pores, procurent une douce & salutaire transpiration, dont l'effet naturel est de donner issue à l'humeur, qui par là se dissipe.

Vous me demandez sans doute, Monsieur, ce que c'est que ces vésicatoires dont je vous vante ici les merveilles. C'est une poudre faite avec des petits insectes qu'on nomme Mouches Cantarides; ces insectes n'habitent que les frênes; on va secouer ces arbres avant le lever du soleil, ce moment est le plus favorable, parce qu'alors leurs aîles n'ont encore point d'action; elles tombent, on les ramasse, on les serre dans des bouteilles, où l'on met du vin ou du vinaigre pour les faire mourir, après quoi on les fait sécher, & on les met en poudre. On étend ensuite du levain sur un morceau de toile, on met une couche de cette poudre sur le levain, & on en fait l'application sur les parties indiquées. On en fait aussi des emplâtres qu'on nomme *Epipasticom*, c'est quand on y fait entrer la thérébentine : il ne cause jamais à la vessie aucune irritation de la part de l'urine; ou quand

cela arrive, on y remédie aiſément, en faiſant prendre du lait ou des émulſions.

Dans tous les cas de Goutte remontée, on applique les véſicatoires à la partie antérieure du pied, communément dit cou-de-pied ; mais il faut que cette application ſe faſſe avec la plus grande célerité, ſans quoi, elle devient ſouvent inutile.

A l'égard des cantarides, elles agiſſent par un ſel âcre, en corrodant la place : il y ſurvient des ampoules ou veſſies chargées d'une ſéroſité ; on attire & on entretient l'iſſue de cette ſéroſité, par une application de feuilles de bletes, ou de coux, frottées d'un peu de beurre frais. Ce n'eſt pas là le ſeul avantage qu'on en retire : ces mouches contiennent un ſel âcre & volatil qui étant introduit dans le ſang, en diviſe les parties globuleuſes, & même fibreuſes, procure des ſécrétions abondantes, ſoit par les urines, ſoit par les ſueurs ; il s'établit enſuite une tranſpiration ſalutaire, qui détermine l'humeur goutteuſe à ſe porter aux articulations des pieds. Ce remède eſt

encore très-ſalutaire dans bien d'autres cas ; mais ce n'eſt pas ici mon ſujet. En voilà aſſez ſur les véſicatoires ; parlons à préſent de la Goutte ſcorbutique, dont je ne vous ai pas encore dit un mot.

Cette maladie, Monſieur, eſt encore plus accablante par ſa complication ; ſa cauſe n'eſt pas ſeulement acrimonieuſe, elle eſt encore corroſive. J'ai vû cette humeur corroder & carier les os les plus durs & les plus compacts. Elle dérive, ainſi que la Goutte ordinaire, de l'uſage du régne animal : ce qu'elle a de plus mauvais provient des alimens des viandes ſalées & fumées, dont les parties ſavoneuſes n'exiſtent plus. Vous entendez, Monſieur, que ces malades ſont le partage de ceux qui habitent les contrées & pays aquatiques, des Marins ſur tout, qui étant obligés de faire de longs ſéjours ſur mer, ſont dans la néceſſité pour vivre, de faire proviſion de ces ſortes d'alimens, & de reſpirer ſans ceſſe un air lourd & peſant.

Quand cette maladie s'eſt manifeſtée, le ſang ſe diſſout & devient fluide,

les humeurs dégénerent en corrosion, & par-tout où elles se portent, elles produisent des douleurs cruelles ; si elles se jettent dans la bouche, outre les douleurs cruelles qu'elles y causent, elles l'infectent d'une puanteur horrible, la salive en découle abondamment, les gencives en sont corrodées, il se forme des ulceres ; dans la bouche, la mâchoire se carie, s'exfolie, elle tombe même. J'ai vû plusieurs de ces malades mourir promptement de leurs attaques de ses effets ; j'en ai vû d'autres, dont la mâchoire inférieure étoit totalement exfoliée, guérir parfaitement. Il est malheureux quand les attaques prennent sur mer, la mort est prompte & inévitable ; si on est assez heureux pour revenir sur terre, il faut se presser d'en quitter les bords, de changer d'alimens, de recourir aux soins & au traitement, peu à peu le nouvel air qu'on respire, le nouveau régime, donnent un caractere plus doux à la maladie, on en guérit.

L'air aquatique est toujours pesant, & chargé de parties salines, de miaf-

mes & d'atômes, propres, conjointement avec les alimens, à faire contracter cette fatale maladie. Quel est le lieu où l'homme en soit exempt? Elle se manifeste par-tout, peu ou beaucoup, dans le cachot comme dans le Palais, dans les hôpitaux comme dans les maisons les plus commodes: celui qui est soigneux de prendre un exercice modéré, de tenir son ame dans l'équilibre, de vivre avec sobriété & continence, est le seul qui puisse ou tenir cette maladie éloignée, ou la rendre moins cruelle & moins dangereuse.

Un point bien important dans l'art de guérir, est de la reconnoître dans les marques équivoques que souvent elle donne avant de se manifester; elle paroît quelquefois sous la forme d'une éréſipelle, qui produit des phlegmons & des dépôts menaçans; d'autres fois sous celle de panaris, qui font souffrir des douleurs insupportables: la mort souvent termine les souffrances de ces sortes de malades; & quand ce malheur ne leur arrive pas, c'est à eux particulierement à qui la gangrene

ſurvient, quand ſans ſe douter de leur état, ils s'aviſent de faire couper des corps, ou qu'il leur arrive quelqu'autre accident.

Ce que je viens de vous dire, Monſieur, n'a aucun rapport à différentes incommodités que le corps peut avoir, & qui ou préviennent la Goutte dans ceux qui ſans cela l'auroient, ou la rendent ſupportable : ces infirmités ſont galle, hémorrhoïdes, ulceres, dartres, ſueurs, tranſpirations, vomiſſemens, cours de ventre interceptés, ſupprimés, & autres ; elles ſont tout autant d'égoûts par où la nature ſe purge des humeurs ſuperflues, ce ſont des moyens de ſécrétions pour les épurer, ſur tout quand elles ſont périodiques ; & quoiqu'extérieurement deſagréables & importunes pour ſoi, comme pour les autres, il faut bien prendre garde de les ſupprimer, ſans quoi l'humeur eſt répercutée, il ſe fait une réſorbition dans la maſſe des fluides, ce qui en étoit ſorti y rentre, & la charge ; la Goutte paroît alors, les accès deviennent fréquens, vifs & redoublés ; il faut ſonger à rappeller les

ſécrétions taries, autrement on reſte dans un état de ſuppreſſion, & cet état eſt toujours à craindre.

Il eſt de la plus grande conſéquence de ne pas ſe faire guérir des maladies de ſécrétions, ſur tout de celles de la peau, comme gale, dartres, &c. Beaucoup de perſonnes cependant ont mieux aimé braver les ſuites funeſtes qui pourroient leur arriver, que de ſupporter plus long-tems ces infirmités; ils en ont toujours été les victimes, & je n'ai jamais vû perſonne dans ce cas, qui n'ait eu lieu de s'en repentir, car à moins que la guériſon ne ſoit partie d'une bonne méthode, d'une connoiſſance mûre & sûre, elle n'eſt que palliée, c'eſt une paix qui va enfanter des maladies inattendues, heureux encore ſi le Médecin & ſes remédes peuvent arriver à tems au ſecours du malade. Rapportons un exemple.

M. Bertier, Evêque de Blois, avoit à la jambe un petit ulcere, d'où découloit journellement une légere ſuppuration qui épuroit ſon ſang du poids des humeurs; & quoiqu'il fût d'une très-bonne ſanté, il chercha à ſe faire

guérir de cet ulcere. M'ayant demandé mon ſentiment, je lui dis qu'il ne pouvoit pas plus mal faire, que cet ulcere faiſoit les fonctions d'un cautere qui débarraſſoit les humeurs, & qu'il courroit de très-grands riſques en le faiſant deſſécher. Il m'écouta peu; il trouva un autre Chirurgien qui déféra à ce qu'il ſouhaitoit, il le guérit en effet de ſon ulcere. Le Prélat en fut ſi ſatisfait, qu'il me chercha pour m'en apprendre la nouvelle. Je lui dis naturellement que j'en étois fâché, & qu'il ne pouvoit réparer ſon imprudence, & mettre ſa vie en ſureté que par le moyen d'un cautere à la même jambe. Ma propoſition échoua, comme avoit fait la premiere. Mais ſa ſatisfaction ne fut pas de longue durée: il fut ſurpris d'un violent friſſon avec des cruels maux de reins; il mourut le quatriéme jour de ſa maladie. On l'ouvrit pour l'embaumer. Nous cherchâmes la cauſe de ſa mort; nous trouvâmes le rein droit, qui étoit le côté de la jambe, ulceré & purulent; l'humeur qui ſortoit par l'ulcere qu'il avoit fait deſſécher, s'étoit jettée ſur le rein.

Je ne dois pas vous taire, Monſieur, que les hémorrhoïdes qui fluent, quoique très-incommodes, ſont infiniment avantageuſes & ſalutaires; par cet égoût le volume de ſang & des humeurs ſe trouve diminué, & les accès de Goutte ſont moins fréquens, moins vifs & plus courts; la ſuppreſſion n'en arrive jamais, que des ſuites fâcheuſes ne ſurviennent; on devient triſte, mélancolique & valétudinaire; il ſurvient des maux de reins, des maux de tête, des étourdiſſemens, les accès de Goutte reviennent, & ſont plus ſuſpects; il faut alors avoir recours à l'application des ſangſues à l'anus, elles ont l'avantage ſur les ſaignées du pied.

Nous avons dit quelque part, que les femmes étoient moins ſujettes à la Goutte que les hommes, mais qu'elles n'en étoient pas exemptes, même à en être quelquefois nouées. Nous pouvons obſerver à cet égard, qu'en général les femmes ſont plus ſobres que les hommes, qu'elles chargent leur eſtomac de moins de nourriture, parce qu'il eſt plus petit, & que la nature

eſt chez elles différemment conformée : les ſoins pénibles, les grands travaux de l'eſprit & du corps, les inclémences de l'air, les longs voyages, les riſques & les accidens ſont pour les hommes ; les femmes ſont aux petits détails, le grand objet qui les occupe eſt leur toilette & leurs plaiſirs, la vie paiſible & amuſante s'offre à elles de tous les côtés & à chaque inſtant, le bonheur paroît être leur véritable partage. Mais, Monſieur, que ce point de vûe eſt trompeur ! elles ne ſont que plus à plaindre ; les paſſions agiſſent en elles avec plus de force & d'empire ; elles ſe livrent à des caprices ſur les goûts, rien ne les arrête ; elles ne font preſque d'autre exercice que celui qui mene au lit, ou d'un fauteuil à l'autre ; il n'eſt pas juſqu'à la façon dont leurs habillemens ſont faits, qui ne concoure à altérer leur tempéramment, & à être pour elles, des cauſes de maladie. Joignez à tout cela, Monſieur, des infirmités périodiques & conſtantes de la part de la nature, telles que les régles, les fleurs blanches, les hémorrhoïdes &c

Les fleurs blanches, diſons-le en paſſant, ſont pour elles l'incommodité la plus accablante; elles naiſſent preſque toujours de la vie molle & oiſive, qu'elles menent par goût & par habitude, & les remédes qu'on pourroit y faire, quoiqu'en diſe un Auteur moderne que je ne citerai pas, ſont pires que le mal même.

Le tableau des femmes de la campagne reſſemble-t-il à celui que je viens d'ébaucher? Non, ſans doute, Monſieur; auſſi le contraſte qu'il fait eſt une preuve que la vie ruſtique & laborieuſe conſerve à la nature, les avantages que la molleſſe, l'oiſiveté & l'intempérance lui enlevent. La femme de campagne ſe nourrit des productions du terrein qu'elle a en partie cultivé; ce n'eſt que rarement qu'elle mange de la viande, & c'eſt toujours frugalement; elle va à la moiſſon, au travail, à la grange, à la vigne, au jardin; elle ne connoît d'autre tapis verd que celui de la prairie, elle ignore preſque juſqu'aux noms de fauteuil & de carroſſe, elle allaite ſes enfans, elle eſt preſquetoujours en action, en

diſſipation & en tranſpiration ; ſon appétit eſt égal, ſon ſommeil eſt aſſidu ; enfin elle vaque toute l'année aux travaux que la terre demande à ceux qu'elle nourrit, elle les partage avec ſon mari & ſes enfans, & jouit d'une très-bonne ſanté. Il eſt rare qu'on trouve des femmes de la campagne incommodées des fleurs blanches ; on ne voit preſque point qu'aux années climatériques, c'eſt-à-dire, quand leurs régles ceſſent, elles reſtent en proie à des maladies cancereuſes aux mammelles, ou autres de différente eſpéce, mais fort rarement ou accidentellement ; il eſt encore plus qu'extraordinaire qu'elles ſoient attaquées de la Goutte ; elles ne ſçavent pas enfin ce que c'eſt que de ſe tourmenter pour goûter des plaiſirs qu'elles prennent, non dans le jeu, ni dans des veilles ou des feſtins, mais qu'elles trouvent de très-bonne foi dans l'exercice journalier de leurs travaux, ou à des danſes ſimples & toujours gaies, qui ne ſont jamais aux dépens du repos néceſſaire. Concluons de tout cela, Monſieur, en faveur de mes principes ſur

les causes de la Goutte, & sur les moyens de se conduire, quand on a eu le malheur d'en être attaqué.

Mais à propos de femmes, n'ai-je pas un préjugé à combattre? car l'opinion commune est que l'excès du coit, est une des causes qui produit la Goutte. Sans doute, Monsieur, que cet excès est nuisible à la santé, ils le sont tous; & si l'on prétend s'aider d'un passage de Santorius, où il dit que cet excès supprime la transpiration, on a tort d'en rien conclure pour la Goutte, parce qu'il en dit autant de tous les autres excès; c'est en acquerant des humeurs, qu'on se procure la Goutte, & non pas en dissipant. Or il est bien certain que l'excès, dont nous parlons ici, épuise l'humeur prolifique, qui est en elle-même, la plus pure partie de nous-mêmes, qu'elle affoiblit la nature, & qu'elle jette dans un anéantissement, qui demande la recrutation des esprits perdus, du tems & des ménagemens très-considérables. Il n'y auroit donc en faveur de l'opinion vulgaire, si elle est établie sur Santorius, que deux ou trois syllo-

giſmes ; mais ils ſeroient bientôt détruits par le raiſonnement plus conſéquent d'un homme de l'art, dont les principes émanent de l'étude, de l'expérience & des réflexions. Mais qu'aura-t-on à me répondre, quand je dirai que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte, ainſi que pluſieurs de ces hommes d'au-delà les Alpes, qu'une opération cruelle prive de bonne heure de leur ſexe, & qui ſans être d'aucun, ne peuvent plus porter de l'homme que l'habillement ? Mais n'allons pas chercher des preuves ſi loin ; jettons les yeux ſur nos Monaſteres d'hommes & de filles, nous y trouverons la Goutte toute auſſi commune & toute auſſi cruelle que dans le monde ; même dans les Couvents, où la régle de l'Ordre prohibe la nourriture des viandes graſſes, parce que ceux-là ſe nourriſſent de poiſſons, & que les viandes aquatiques ne renferment pas moins que celles des animaux qui vivent ſur la terre, les ſels alkalins qui produiſent la Goutte. Je n'ai pas craint de donner cette preuve contre le préjugé que je combats, parce que je n'ima-

gine pas que perſonne entreprenne de le ſoutenir.

Je viens de vous dire, Monſieur, que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte: rien n'eſt plus vrai, mais le fait eſt rare; car les Muſulmans & les Orientaux ne ſont pas ſujets à cette maladie: ils joignent à des exercices continuels, une vie ſobre, & l'uſage des bains, dont ils ſe font une régle étroite, & qu'ils ſuivent fort exactement. Si l'on m'allégue que ce qui les préſerve de cette maladie, eſt la privation du vin; je répondrai que cette raiſon eſt mauvaiſe, en ce que des buveurs d'eau de tous les tems ſont martyriſés de la Goutte; d'ailleurs cette raiſon ne peut regarder que les Orientaux, qui ſuivent la religion de Mahomet; mais l'Aſie produit des vins excellens, que l'on y boit, & qui ne donnent point la Goutte aux Peuples qui en font la conſommation. Voilà des faits notoires. A l'égard des bains, il eſt d'une doctrine conſtante que l'uſage en eſt infiniment ſalutaire, ſoit les bains domeſtiques, ſoit ceux des eaux miné-

rales ou de riviere : ceux qui ont la peau denſe & ridée, trouvent dans cet uſage un avantage eſſentiel ; l'eau rend la peau ſouple, & la fait obéir ; les pores s'ouvrent ; ceux qu'on appelle abſorbans peuvent alors pomper de cette eau, pour détendre les ſolides, & adoucir les fluides ; la tranſpiration par ce moyen a lieu, au moins pendant un tems, & les humeurs ſuperflues en trouvant ainſi une iſſue, dégagent la nature, & contribuent à maintenir la ſanté.

Parmi les Auteurs qui ont écrit ſur les bains, il s'en trouve qui, particulierement pour la Goutte, en ont interdit l'uſage. Mais ceux-là ſe ſont trompés, & il y a lieu de croire qu'ils n'ont jamais tenté de faire baigner des Goutteux ; l'expérience qu'ils euſſent acquiſe par là, les eût tiré d'erreur ; pluſieurs Auteurs modernes qui en ont fait l'éloge, M. de Soult ſur tout, & M. Lobb ſont ma caution.

Il y a eu d'autres Auteurs qui ont conſeillé l'uſage des bains, même ceux d'eau froide. J'ai fait l'expérience des uns & des autres, dans l'une de mes

attaques de Goutte : mes deux pieds avoient chacun une éréſipelle, & mes ſouffrances y étoient ſi vives, que je ne pouvois rien toucher avec mes pieds, pas même les draps de mon lit ; je me déterminai à les mettre dans l'eau froide, où j'en avois juſqu'aux genoux, je les y laiſſai juſqu'à ce que l'eau fût dégourdie : après m'être fait eſſuyer, je me remis au lit, où je m'endormis profondément; & m'étant réveillé dans une ſalutaire & abondante tranſpiration, qui dura plus de quinze heures, je me trouvai libre, & marchai le lendemain ſans reſſentir de douleurs.

De cette expérience perſonnelle, j'aurois dû m'aguérir, pour employer le même ſecours dans d'autres occaſions; mais je n'ai jamais oſé le faire. Mes craintes ont été fondées ſur une trop prompte réſorbition de l'humeur de la Goutte, pour ſe porter ailleurs, par la vive répercuſſion de l'eau froide; mais j'y ai ſubſtitué la pratique des bains d'eau chaude, & toujours avantageuſement, puiſqu'ils donnent du ſecours ſans la même promptitude.

Je

Je dis donc, Monſieur, & très-affirmativement, que tous les Goutteux doivent faire uſage des bains, & qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour mieux reſſentir les effets de cette piſcine ſalutaire, que tous les gens du monde euſſent des bains dans leurs maiſons, à l'exemple des Orientaux & des Peuples du Nord : ils ont tous chacun leur bain, dont ils ſe ſervent ſouvent ; avant d'y entrer, ils ſe font frotter rudement tout le corps, par des perſonnes qui ont aux mains des gants de laine ; ils retirent de là, l'avantage d'avoir les pores plus ouverts, ils en pompent une plus grande quantité d'eau, & leur tranſpiration en eſt plus abondante & plus aſſurée. Ne ſoyons donc pas étonnés, ſi ces Peuples qui, au moyen de cet uſage, préviennent tant d'infirmités, ſont plus vigoureux & plus forts que nous.

Je me propoſe, Monſieur, dans ma premiere lettre, de vous parler des maladies héréditaires, où la Goutte, ſuivant l'opinion de pluſieurs, trouve ſon origine L'intérêt de ſoi même, doit faire tout deſirer pour s'inſtruire. J'ai l'honneur, &c.

IX. LETTRE.

MONSIEUR,

Tous les préjugés échouent pour l'ordinaire, contre les lumieres d'un Phyſicien. S'il eſt queſtion de faits nouveaux pour lui, ſon jugement déja formé par des principes établis ſur la nature, par des expériences redoublées, diſtingue bientôt le vrai ou le faux des idées qu'on lui préſente : ſon eſprit en eſt le creuſet, & il ne prend jamais d'opinion que celle que la vérité lui indique. Ce n'eſt donc pas contre vous, que j'ai à combattre le préjugé que la Goutte eſt une maladie héréditaire : ou vous n'avez point encore d'opinion formée ſur cette matiere, ou ſi vous en prenez une, ce ſera en connoiſſance de cauſe ; mais c'eſt contre le vulgaire, ſon erreur à cet égard eſt ancienne, & elle eſt d'autant plus difficile à détruire, que les anciens Auteurs lui ont donné le jour,

& que presque tous les modernes la soutiennent.

Et qu'a de commun, Monsieur, la maladie de la Goutte dont je suis attaqué, car il faut trancher sur les divers raisonnemens que l'on fait sur ce point; qu'a de commun, dis-je, la Goutte que j'ai, avec celle qu'avoit mon pere? Est-il prouvé qu'en m'engendrant, il m'ait transmis les goûts, le penchant, la conduite, qui la lui ont procurée? Est-il révélé que la matiere séminale, qui a servi à me former, fût vitiée des humeurs qui produisent la goutte? Examinons, s'il vous plaît, la nature dans cette opération. Je ne me vante pas d'en connoître les secrets; mais je crois au moins pouvoir avancer des conjectures plus vraisemblables, que celles qui ont donné lieu à l'opinion que j'attaque.

Par l'effet d'une merveille inconcevable du Créateur, l'homme & sa femme, conjointement unis, se reproduisent, & forment leurs semblables; par le travail que fait alors la nature, l'homme fournit la partie la plus fine, la plus pure, & la plus déliée de lui-

même ; les vaiſſeaux deſtinés à la génération, portent le ſang aux teſticules ; là il ſe dépouille de ſa partie la plus ſubtile, & c'eſt elle qui après avoir paſſé par une infinité de détours & de circonvolutions de vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les teſticules, de là aux véſicules ſéminales, eſt lancée dans la matrice par l'action de l'érection. Cette ſemence, la plus pure & la plus parfaite de toute la nature, ſe trouve par ce moyen, dépouillée de toute impreſſion ; c'eſt même à ce titre, qu'elle porte le nom d'eſprit ſéminal, ou de liqueur prolifique.

Je n'entrerai point dans les diſcuſſions des Naturaliſtes, ſur le ſyſtême des œufs ; cette matiere qui, au moins pour moi, eſt encore dans des ſecrets impénétrables, eſt étrangere à mon ſujet.

Lorſque la conception eſt faite, par l'action de l'eſprit ſéminal de la part de l'homme, & de l'œuf ou ſemence de la part de la femme, il en réſulte un fœtus, qui n'eſt produit, comme je l'ai dit, que des parties les plus pures & les plus fines du ſang : ce fœtus

qui va produire un homme, eſt donc une matiere pure & parfaite. En effet, Monſieur, nous avons parcouru les teſticules & les vaiſſeaux dont ils ſont compoſés, ſans entrer cependant dans un détail particulier. Mais le général de ces vaiſſeaux, eſt un creuſet où la matiere ſe purifie; quand elle en ſort, elle n'eſt qu'un pur eſprit, qui eſt dégagé de toute partie hétérogene & groſſiere; elle ne peut donc rien produire que de pur comme elle. Pourquoi imputer ces maladies héréditaires au germe formé, pendant que nulle maladie n'en réſulte?

J'entends des voix s'élever contre moi, & me dire: un enfant produit par un pere ou une mere qui ont la vérole, apporte cette maladie en naiſſant; il ne la tient que d'eux: vos principes ſont faux. Cette objection eſt foible, & voici ma réponſe. Si un enfant engendré par un pere ou une mere qui ont la vérole, eſt attaqué de la même maladie, ce n'eſt pas parce que la ſemence qui l'a produit, s'eſt trouvée empreinte du vice vénérien, mais parce qu'il lui a été communiqué dans

le ventre de ſa mere, par la nourtiture des liqueurs infectées, qu'il y a reçue ; ce qui fait pour lui une maladie d'acquiſition, & non de ſucceſſion, comme on le prétend ; car elle eſt curable, ainſi que toutes les autres à qui on donne cette derniere qualification, quand elles ont été reconnues.

Je ſuppoſe un enfant conçu de pere & mere très-ſains ; je ſuppoſe en même tems, qu'après la formation du fœtus, ou pendant la groſſeſſe, la mere acquiere la vérole, &c. ſans doute ce fœtus ou enfant, qui auparavant étoit très-ſain, ceſſera de l'être, & contractera la maladie par la communication des liqueurs infectées : donc elle eſt pour lui maladie d'acquiſition, & non de ſucceſſion. Diſons-le, Monſieur, le virus eſt un venin très-ſubtil qui ſe porte dans toutes les parties du ſang, & qui ſe communique par les pores : ceux que l'on appelle abſorbans, le pompent. C'eſt ainſi que cette maladie circule, & paſſe d'un ſexe à l'autre, & qu'elle ſe perpétue dans l'eſpéce humaine.

Faiſons encore une ſuppoſition.

Qu'un enfant venu très-ſain au monde, tombe entre les mains d'une nourrice qui a la vérole, ſon nourriſſon ne manquera pas de la contracter. Qu'un enfant venu au monde, ayant la vérole, paſſe à une nourrice très-ſaine, elle prendra la maladie inévitablement: qu'en cet état elle devienne groſſe, elle accouchera d'un enfant qui en ſera infecté. Dira-t-on alors, qu'elles ne ſont pas pour eux réciproquement des maladies d'acquiſition?

Les Auteurs du préjugé que je cherche à détruire, avouent que le ſcorbut n'eſt pas une maladie héréditaire, ſans donner la raiſon de cette diſtinction. Elle eût en effet été difficile à rendre ſenſible: mais je voudrois qu'ils euſſent fait le même aveu ſur les autres maladies qu'ils prétendent auſſi être héréditaires. Sans en donner la moindre preuve à laquelle on puiſſe ſe rendre; j'ai au moins pour moi des exemples ſans nombre du contraire, pris dans tous les genres. Ces exemples ont été de tous les tems, & ces tems ne finiront qu'avec les hommes mêmes. Peres & meres bien portans, beaux

& bien faits, font des enfans mal sains, bamboches & contrefaits : ailleurs des enfans vigoureux, grands, bien faits & ſains, naiſſent de pere & mere foibles, petits & infirmes : l'aveugle produit-il un aveugle? le boſſu un boſſu ? Non ; ce ſont des jeux de la nature : malheur pour ceux ſur qui elle les a faits. J'ai vû des peres & meres infectés d'écrouelles, avoir des enfans qui ne s'en ſont jamais reſſentis. Il en eſt de même par rapport aux maladies de poitrine & autres qu'on prétend héréditaires ; des enfans en ſont morts, & étoient nés de parens qui ne les avoient point eues : dans d'autres cas, pere & mere qui en étoient accablés, ont fait des enfans qui n'en ont jamais été affectés.

Je porte la même négative ſur les goûts, les affections, les répugnances, les peurs, à raiſon deſquels j'entends vulgairement dire, il tient ça de ſon pere, il tient ça de ſa mere, c'eſt dans le ſang. Bien loin de convenir, je dis, ſi les enfans reſſemblent en cela à ceux qui leur ont donné le jour, c'eſt qu'ils l'ont acquis par l'éducation, comme

l'exemple, les diſcours, & les effets même de ces affections, dans des circonſtances qui les frappent, & qu'inſenſiblement prennent empire ſur eux. D'ailleurs, Monſieur, tous les enfans ne les contractent pas, & il faudroit qu'en général tous les enfans y fuſſent ſoumis, c'eſt-à-dire qu'il n'y eût point d'exception, ou du moins que très-peu, pour prouver l'hérédité.

A mon tour, je fais une queſtion. Diſconviendra-t-on avec moi, que les enfans qui, au moment de leur naiſſance; que dis-je? de leur formation, poſſédent déja des maladies ou des affections de leurs auteurs, guériſſent des unes & des autres, quand ayant été reconnues, on y a pourvu à tems? Je n'oſe le croire; le contraire eſt trop bien prouvé. En ce cas je dis: il n'y a donc point de maladies de ſucceſſion, car il eſt de la vérité la plus conſtante & la plus reconnue dans la Phyſique, comme dans le moral, que l'on ne ſçauroit ôter ce que la nature a donné; on corrige, on pallie, on adoucit, on tempere, mais on ne détruit pas. Revenons à la Goutte.

L'exemple que voici, n'eſt pas une preuve du raiſonnement que je viens d'établir : il eſt rapporté d'Hoffman ; vous en jugerez.

Un riche Allemand, grand, fort & robuſte, vivoit dans l'abondance de toutes les choſes qui flattoient ſes goûts, ſa ſenſualité & ſes inclinations ; une maiſon immenſe, un nombre infini de domeſtiques, une table fine & délicate, la molleſſe enfin & l'oiſiveté le partageoient. Il prit la Goutte, & ce fut ſi vivement, qu'il en fut noué. Les ſouffrances vinrent altérer les douceurs de cette vie voluptueuſe ; il ne pouvoit marcher ſans ſecours, crioit jour & nuit, & faiſoit des remédes d'autant plus inutiles, qu'il ne vouloit rien changer à ſes alimens. Mais un revers de fortune fut lui ſeul ſon Médecin. Pluſieurs banqueroutes ſe déclarerent, d'autres accidens ſurvinrent, en un mot, il paſſa preſque dans un inſtant, de la plus faſtueuſe opulence, à l'indigence la plus cruelle. Il fallut par force vivre avec ſobriété, & ſe donner quelque mouvement. Ce nouveau régime lui donna de l'action : il

quitta la ville, pour aller gagner sa vie à la campagne ; il vint insensiblement à s'accoutumer par nécessité au travail. Enfin, Monsieur, il guérit, non seulement de la Goutte, qui avoit altéré son tempéramment, mais encore il reprit la même agilité & la même santé dont il avoit joui, & a vécu long tems sans avoir aucun ressentiment de cette maladie. Dites-moi, Monsieur, si la Goutte de cet Allemand eût été héréditaire, un changement de vie, causé par un caprice de fortune, eût-il été capable de l'en délivrer ? Cette observation nous prouve ce qu'a dit Ambroise Paré, que le véritable reméde de la Goutte, est dans l'indigence & le travail, assure cet Auteur. De semblables remédes ne trouveroient pas vogue ; la vie délicieuse & le défaut d'exercice, font toute l'attention de l'homme aisé, pour faire l'acquisition de la maladie de la Goutte. Passons à d'autres exemples.

Un pere Goutteux engendra deux fils jumeaux, qui devinrent comme lui, grands & bien faits : ces deux freres se ressembloient, mais non d'in-

clination, & ils menerent une vie bien différente. L'un vécut avec ſon pere, il contracta ſes goûts ; il fut bientôt attaqué de la Goutte : l'autre obligé de vivre ſobrement, & de faire de l'exercice, en fut préſervé toute ſa vie. Il eſt conſtant, Monſieur, que ſi la Goutte qu'a eu l'un de ces jumeaux, lui eſt venue par droit de ſucceſſion, il eſt ſingulier que ſon frere, ne l'aye pas partagée avec lui. On me dira peut-être que le genre de vie de celui-ci, en a éteint & diſſipé le germe : je répondrai alors ſimplement par l'axiôme de Phyſique, qui dit que perſonne ne peut ôter ce que la nature a donné.

Entendons-nous cependant, Monſieur, ſur cette vérité que j'oppoſe de la part de la nature ; car l'art de guérir a des reſſources & des ſecrets admirables, & d'aſſez puiſſans pour réformer des caprices de la nature, & la rendre telle qu'elle auroit dû être. J'ai vû, par exemple, un enfant venir au monde avec ſix doigts à la main ; le ſixiéme doigt fut ôté, & la main devint réguliere & bien faite ; il n'y a jamais paru. Un autre enfant vint au

monde ſans anus ; il en reçut un des opérations de l'art, & ſes excrémens, qui n'avoient point d'iſſue, en eurent une. Une jeune fille avoit été oubliée de la nature, en ce qu'elle n'avoit de ce qui caractériſe ſon ſexe, que ce qu'il falloit préciſément au paſſage de l'urine : l'art y ſuppléa ; elle a été mariée, & a eu des enfans. Il y a enfin mille autres exemples de pareils prodiges de l'art de guérir. Mais faites-y attention, Monſieur ; l'eſſentiel, le principal de l'exiſtence de ces enfans étoit fait par la nature. L'art n'eût pas donné des doigts, s'ils en avoient manqué ; il n'eût pas établi, pour faire un anus, cette matiere, à qui il ne manquoit que d'être forée ; il n'eût pas donné à cette fille un vagin & toutes ſes dépendances. Qu'un enfant naiſſe avec un œil blanc & un œil noir, l'art n'y changera rien ; qu'il naiſſe avec une peau brune, il ne la changera pas. En un mot, ce qui eſt de l'eſſence de la conſtitution, de l'exiſtence primitive, il n'y fera rien : il réparera, comme je l'ai dit plus haut, des écarts, des caprices de la nature ; il employera avec

ſuccès ſes découvertes & ſes ſoins contre les maladies qu'il aura reconnues; mais c'eſt par la raiſon qu'elles ſont d'acquiſition, ſoit dans le ventre de la mere, ſoit autrement; ce qu'il ne ſçauroit faire ſi elles étoient produites par la liqueur prolifique, d'où part notre exiſtence, & c'eſt ce qui détruit entierement le ſyſtême des maladies de ſucceſſion, parce qu'il eſt conſtant que cette liqueur, en paſſant par le creuſet, s'y eſt purifié de tout ce que la matiere pouvoit avoir d'impur.

De cette vérité générale, paſſons à la vérité particuliere qui concerne notre ſujet, c'eſt-à-dire, la Goutte, & convenons qu'elle n'eſt point une maladie héréditaire. Je ne veux, pour le prouver, que la réunion des Auteurs, dans l'aveu qu'ils font (j'entens la déclaration ſous mes yeux) que la véritable & unique cauſe de la Goutte, eſt l'uſage qu'on a pû faire, des boiſſons & des alimens qui contiennent les germes de cette maladie. D'où je tire cet argument: Pierre a la Goutte, & me dit que Jean ſon pere, l'avoit; Pierre, en répondant à mes queſtions,

me dit qu'il a fait toute sa vie usage des alimens & des boissons où les Auteurs avouent que se trouvent les germes de la Goutte : donc j'ai raison de conclure que la Goutte de Pierre a pour cause véritable & unique, les alimens qui l'ont nourri jusques là, & non la succession ou l'hérédité de son pere.

Ce n'est pas assez, Monsieur, d'assurer aux enfans un droit successif aux infirmités de leur pere, & particulierement à la Goutte. Quelques Auteurs ont avancé que cette maladie passoit du grand-pere à son petit-fils, sans que le pere de celui-ci en fût attaqué, c'est-à-dire, Monsieur, que le petit-fils est en possession d'une Goutte qui le tourmente, non à titre d'acquisition, non par succession immédiate, mais en vertu d'une substitution en bonne forme, que toute la procédure des gens de l'art, ne sçauroit attaquer. Il faut avouer que de pareilles libéralités de la part des peres, sont bien à charge, & qu'il est fâcheux de n'avoir pas la liberté de les abandonner au pillage, en y renonçant.

Je ne vous aurois point parlé de cette ſeconde erreur, qui n'a été enfantée que par la premiere, ſi je ne voulois vous faire remarquer qu'elles ſont d'une très-grande conſéquence, en ce qu'elles ont quelquefois été cauſe que des Goutteux ont mieux aimé ſe livrer à la patience, aux tourmens & à la mort, que d'entreprendre des remédes en pure perte, parce qu'ils étoient perſuadés que la tenant de leur pere ou de leur grand-pere, il falloit qu'ils la portaſſent malgré eux au tombeau.

Nous ne ſommes pas plus héritiers des maladies de nos peres, que nous le ſommes de leurs vertus ou de leurs vices; nous les acquerons. A l'égard de la Goutte, ſi mon pere a été intempérant, voluptueux, il aura pû en être attaqué; ſi je le ſuis moi-même, elle me vient des mêmes vices. Mais ſi je ne l'ai pas, & que mon fils l'aye, il ſe trouve entre mon pere & lui un interregne des mêmes vices, rempli par la continence, la ſobriété & la conduite, qui m'ont mis à l'abri de cette maladie. C'eſt donc à cette opinion,

nion, Monſieur, qu'il faut s'en tenir; mon imagination n'a jamais pû ſouſcrire à un ſi fatal héritage. Des Auteurs ont écrit pour combattre ce préjugé: M. Louis, Auteur moderne, eſt extrêmement clair dans toutes ſes preuves. Je ceſſe de vous entretenir; car ſans reſſembler à Bellerophon, c'eſt combattre trop long-tems une chimere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles, ce 20
Mars 1756.



X. LETTRE.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas vraiſemblable que je vous entretienne ſi long-tems de la Goutte, & de tout ce qui y a rapport, ſans vous parler des boiſſons dont les hommes font le plus communément uſage, c'eſt-à-dire, du vin, de l'eau, & d'autres, &c. Je crois vous avoir déja annoncé le ton ſur lequel j'ai à vous parler du vin ; il eſt bien différent de l'opinion commune & de celles de beaucoup d'autres, ſur tout de ceux qui prétendent que le vin eſt une cauſe de Goutte. Bien loin de le proſcrire, j'en prendrai la défenſe dans cette Lettre ; mais avant que de le faire, j'ai quelques obſervations à vous préſenter ſur ce qui concerne l'eau pure pour boiſſon.

Je ſuis bien éloigné de croire que l'uſage de l'eau pure pour boiſſon, puiſſe, en aucun cas, préſerver ou guérir

de la Goutte. Les expériences contraires me le défendent ; & s'il y a quelques exemples à citer contre moi, ce sont des faits particuliers, qui, pour être bien reconnus, auroient eu besoin d'un examen sur le tempéramment & l'état de la maladie des hommes qui ont fait de l'eau une partie de leur régime: les exceptions particulieres ne font rien à la régle générale.

Il faut, Monsieur, pour entendre ce que j'ai l'honneur de vous dire à cet égard, que vous vous rappelliez ce que nous avons dit des choses qui forment la Goutte. Les substances animales agissent dans les humeurs, & y déposent des sels alkalins, & d'autres parties d'air, d'huile & de terre; elles font un assemblage réciproque avec celles qu'elles trouvent déja dans les corps, se combinent, & s'unissent; les dernieres en sont infectées, & portent ce caractere à la masse des humeurs, qui, par des mouvemens redoublés d'oscillations, jette dans les unes & les autres parties de nos corps, des amas, qui forment ou la Goutte, ou des pierres. Il est donc constant que

les alimens, où se trouvent les germes de la pierre, sont les mêmes que ceux où sont les germes de la Goutte, & que si l'eau a des propriétés qui intéressent la pierre, ces mêmes propriétés ne sont pas indifférentes à la Goutte. Le célébre M. Lobb, Docteur de la Faculté de Médecine de Londres, en a jugé ainsi, dans le recueil qu'il a fait de ses expériences sur les choses qui pouvoient être propres au soulagement & à la guérison des deux maladies. Il nous dit, par rapport à l'eau, qu'elle est pétrifiante, mais que toutes ne le sont pas également; il pense que celles qui le sont le plus, sont les eaux de puits ou de fontaine, & que celles qui le sont le moins, sont celles de riviere. L'exactitude de son travail, ne permet pas de se refuser à cette vérité.

Avant de vous rapporter ses expériences sur l'eau, il faut vous dire, Monsieur, que ce Médecin ayant été attaqué de la néphrétique, dont il attribua la cause à la propriété de l'eau, se livra entierement à la recherche des secours qui pouvoient l'en délivrer; il

porta ſes vûes ſur tous les alimens & boiſſons, tant naturelles que factives ou compoſées, & chercha par ce moyen à reconnoître ce qui pouvoit contribuer à diſſoudre les pierres humaines. Il dit, page 63.

» Le 13 Novembre 1738, j'ai mis » une pierre d'un grain & quart, dans » quatre onces d'eau de riviere, que » j'ai entretenue dans une digeſtion » d'eau chaude, pendant quatre heu- » res; le lendemain pendant ſept: le » 16, l'ayant examinée, je l'ai trou- » vée auſſi dure que le jour que je » l'avois miſe dans l'eau, & cela après » avoir infuſé trois jours, y compris » onze heures de digeſtion chaude. » Nota, qu'ainſi il paroît, par cette » expérience, que l'eau de riviere n'a » aucune vertu pour diſſoudre la pier- » re, quoique pouſſée à un degré de » chaleur égal à celui du ſang, trois » jours de digeſtion chaude, n'ayant » rien opéré.

On peut ſuivre ce Phyſicien dans ſes expériences 192, 193, 194 & 195. C'eſt toujours en vain qu'il a cherché une vertu diſſolvante à l'eau même,

à celle dans laquelle il avoit fait fondre du sel. Il en conclut que ni l'eau de riviere, ni l'eau de puits, ne sont bonnes à dissoudre la pierre. Il faut même, dit-il, faire attention, que l'eau qu'on boit, ne séjourne pas si long tems dans les corps, que les pierres de ses expériences ont séjourné dans l'eau, & que par conséquent, quoiqu'elle puisse laver, en passant, les vaisseaux urinaires, on ne peut s'attendre qu'elle diminue le volume de la pierre, soit dans les reins, soit dans la vessie, à moins qu'avant que de la boire, on n'y ait mêlé quelque chose, qui ait pû lui donner une vertu dissolvante.

L'accusation que M. Lobb a porté contre l'eau, à l'occasion de la néphrétique dont il fut attaqué, il la porte aussi à l'occasion de semblables maladies, dont un homme de qualité, qui ne vivoit depuis plusieurs années, que de végetaux, avoit été saisi. Il me semble, dit cet Auteur, qu'on peut conclure de là, ou qu'il y avoit dans l'eau qu'il a bû, ou dans quelqu'un des végétaux dont il faisoit sa nourriture,

une qualité pétrifiante, qui s'eſt communiquée à ſon urine. A propos de quoi je conſeille qu'on ne ſe ſerve point d'un coquemar à faire du thé, ſans l'avoir examiné avec ſoin, d'en ôter ſoigneuſement toutes les particules pierreuſes qui pourroient s'y être attachées en dedans; de chercher parmi les différentes eaux qu'on a à ſa portée, celle qui eſt la moins pétrifiante, & s'en ſervir préférablement à toute autre. A l'égard des végétaux, il ajoute qu'il ne peut pas aſſurer poſitivement qu'il y en aye qui renferme une vertu pétrifiante, mais qu'il y a peut-être des corps, dont la ſtructure & la configuration interne contribuent à la formation de la pierre, en facilitant l'union & l'aſſemblage des ſels alkalis & des huiles, dont eſt imbibée la chair des animaux.

Un cheval Anglois, & l'un des plus beaux des Ecuries de feu M. le Duc d'Orléans, étoit malade depuis long tems; les plus habiles Maréchaux de Paris y avoient échoué. M. Carron, ancien Ecuyer de ce Prince, de qui je tiens le fait, apprit qu'un Maréchal

presque ignoré, connoîtroit la maladie du cheval, & le guériroit. Il fut mandé en effet : il examina long-tems cet animal, & après bien des réflexions, dit que sa maladie étoit la pierre, & qu'il étoit sûr de le guérir par l'opération. Il tint parole ; il lui tira de la vessie une pierre énorme. Le cheval a été parfaitement guéri, a repris force & vigueur, & a servi long-tems. C'est par rapport à l'eau, que j'ai rapporté ce fait ; car c'est elle, sans doute, ou des végétaux, qui ont occasionné la formation de la pierre, qu'avoit ce cheval.

On me dira peut-être, que cet animal avoit déja cette pierre toute formée dans le corps, quand il est parti d'Angleterre ; en ce cas, tout ce que j'ai rapporté, prouve qu'il y a en Angleterre des eaux d'une nature pétrifiante. J'avoue tout ce qu'on veut sur cela : mais que gagnera-t-on de cet aveu ? Dira-t-on qu'il n'y a des eaux pétrifiantes qu'en Angleterre ? Les cabinets des Curieux le démentiroient ; ils sont remplis de racines, de plantes, de morceaux de bois, & d'autres

matieres

matieres pétrifiées par l'eau, & on en a trouvé dans toutes les contrées, en France, autant qu'ailleurs.

Combien d'exemples avons-nous à citer? Différens animaux, bœufs, moutons, & autres, ont leur foie, reins & poumons farcis de pierres, même la volaille, dindons, poules, poulets & pigeons; il n'y a personne de nous, qui n'en fasse journellement l'expérience, par le couteau & par les dents. Ces animaux sont sujets à la Goutte & à la pierre, ils n'ont jamais bû de vin, & ne boivent que de l'eau; preuve de plus, que le vin n'est point cause de la Goutte. Venons à d'autres exemples.

Oui, Monsieur, il y a des eaux qui pétrifient; il y en a même qui ont des propriétés, par rapport au corps humain, bien plus dangereuses. On trouve aux environs de Lyon, une source dont l'eau a la vertu de changer le fer en cuivre. Un de mes amis partant de Lyon, pour se rendre à Metz, où j'étois, y porta plusieurs bouteilles de cette eau, & m'en dit des choses si singulieres, que j'en dou-

tai d'abord ; mais comme il me preſſoit, j'eſſayai une expérience, qui me perſuada. Je pris de cette eau, qui étoit belle & claire, & j'y mis un morceau de fer, que j'y laiſſai vingt-quatre heures ; après ce tems, je le ſortis de l'eau : je fus très-ſurpris de voir toute ſa ſurface couleur de cuivre. Je pris la lime pour l'examiner en dedans, je le trouvai fer ; je le remis dans l'eau, où je le laiſſai ſéjourner un tems conſidérable ; mais à mon ſecond examen, il ſe trouva cuivre en dedans & en dehors, & par-tout où la lime mordoit. Des affaires m'obligerent à partir, & ne m'ont pas permis de porter plus loin mes découvertes ſur la qualité de cette eau, que je crois être très-dangereuſe pour ceux qui en voudroient faire uſage. Elle doit porter des craintes & des frayeurs mortelles par-tout où elle paſſe & coule.

A l'égard des végétaux, mon ſentiment n'eſt pas qu'il y en ait aucun de nature pétrifiante, puiſqu'en général ils ſont tous plus ou moins ſavonneux, & par conſéquent plus propres à diſſoudre : nous en parlerons à leur

tour. Mais le vin doit avoir le ſien avant eux ; il en eſt le roi, comme tel, ils doivent lui céder la prééminence.

Les premiers traits de ſon hiſtoire ne ſont pas à ſon avantage ; je le ſçai, Monſieur, & j'en ſuis fâché : mais eſt-il bien certain qu'on doive lui en imputer la faute ? Noé, qui s'oublia dans le plaiſir d'en boire, ne nous a rien tranſmis des effets du vin, que les ſuites fâcheuſes de ſon yvreſſe ; & il y a lieu de croire, que s'il étoit véritablement auteur des maladies qu'on lui impute, ce Patriarche, déja ſa victime, en eût ſupprimé la découverte, pour épargner à l'eſpéce humaine, qui ſe reproduiſoit par lui, les maux dont on l'accuſe. Qui ſçait d'ailleurs, ſi le premier vin, ainſi que le premier homme, ne renfermoit pas en lui ſeul, tous les eſprits, toutes les vertus, toutes les qualités enſemble des autres vins, qu'on a cueillis enſuite dans le reſte de l'univers ? Mais venons, Monſieur, à nos obſervations en ſa faveur.

C'eſt ſans aucun fondement, & contre toute raiſon, qu'on impute au

vin, ainſi qu'aux autres liqueurs fermentées, d'être cauſe de la Goutte ; le bon vin, pris moderément & avec circonſpection, devient un puiſſant cordial, & un reſtaurant, qui donne de la force aux ſolides, qui raréfie dans les vaiſſeaux, l'humeur fibreuſe de la Goutte, qui en accélere le mouvement, & qui, par des efforts redoublés, la pouſſe du centre à la circonférence, & parvient à en délivrer les parties affectées. C'eſt l'expérience que j'ai faite ſur moi-même, pendant que j'ai été tourmenté, & ſur pluſieurs autres Goutteux, toujours avec ſuccès ; le vin m'étoit peu connu pour lors, l'eau faiſoit ma boiſſon ordinaire.

C'eſt vainement, que d'anciens Auteurs aſſurent que la vigne renferme une plus grande quantité de ſel, de tertre, & d'acides, que toutes les autres plantes, & qu'ils y trouvent, en cela, les germes de la Goutte. Je reconnois, ſans doute, une abondance conſidérable d'eſprits, de ſels, & autres, dans le vin ; mais je leur attribue des effets bien différens : je dis, au contraire, qu'ils ſont capables de

garantir de la Goutte ; qu'ils ſont un reméde contre elle, quand elle eſt arrivée ; & généralement parlant, je dis que les avantages qu'on retire de la vigne, ſont ſi connus, que l'art de guérir a trouvé dans la racine, dans les feuilles, dans le fruit, & dans le réſidu de ce végétal, des rémédes efficaces dans beaucoup de maladies.

Il y a eu des Auteurs qui ont mis des reſtrictions en faveur du vin de Bourgogne & du vin de Champagne, comme étant remplis de plus de ſel, & comme moins mucilagineux. C'eſt quelque choſe d'abord que de rendre cette juſtice à ces deux eſpéces particulieres ; mais il y en a une infinité d'autres qui méritent la même diſtinction, diſons même, toutes en général, pourvû que les vins ſoient bien murs, cueillis bien à tems, & qu'ils ſoient vieux. Je conviens qu'il faut s'abſtenir des vins verds & nouveaux, comme propres à cauſer des coliques, des éréſipelles, & d'autres fàcheuſes maladies.

Ce n'eſt pas ſans fondement, & ſans preuve, que je vous ai dit, Mon-

ſieur, que le vin renfermoit une vertu propre à guérir de la Goutte. Ecoutons M. Lobb, il nous rendra compte de ſes expériences & de ſes découvertes : ſon chapitre 14 eſt rempli de preuves, qui nous apprennent que le vin eſt un diſſolvant. Il a par ſon moyen, fait fondre des pierres humaines de différentes groſſeurs; il y en a employé de différentes eſpéces, telles que les vins de Malaga, de Canarie, de Madere, de Porto, du Rhin, du jus de raiſins paſſés, & autres. Mais permettez-moi de vous copier ici, ce qu'il a dit plus particulierement, page 183, & ſuivantes. » Je me flatte, » dit-il, qu'on ne me ſçaura pas mau- » vais gré de placer ici quelques ob- » ſervations ſur l'uſage du vin, du » cidre, & autres liqueurs ſpiritueu- » ſes.

» Je commencerai par le vin, dont » je crois devoir dire, que c'eſt une » liqueur tout-à-fait acide, ou au moins » tirant ſur l'acide, qui par conſé- » quent, eſt d'une nature & d'une » qualité bien différente de celle du » ſang en maladie, dans lequel alors

» l'alkali domine ; & bien loin de » contribuer à la génération de la » Goutte & de la pierre, dans le corps, » il y a tout lieu de croire que, pris » moderément, il peut rallentir le pro- » grès de ces ſortes de maladies. Quant » aux qualités des vins, il eſt vrai » qu'il y en a quelques-unes de géné- » rales, qui leur ſont communes à » tous, mais cela n'empêche pas qu'ils » ne ſoient différens les uns des au- » tres ; ce qui vient de la différence » des raiſins. Les vins rouges ſont or- » dinairement plus aſtringens que les » blancs ; mais de la nature que ſont » ceux qu'on boit ordinairement, ils » ſont tous propres (quand ils vien- » nent à ſe mêler avec des humeurs » viſqueuſes) à les diviſer & les ſub- » tiliſer ; & pris moderément, ils dé- » tergent les membranes du palais, » de l'œſophage, du ventricule & des » inteſtins, donnent un peu de ten- » ſion aux fibres des muſcles, rendent » plus vives les vibrations des arteres » & le mouvement du cœur, facili- » tent la circulation des fluides, don- » nent du jeu aux eſprits animaux &

» aux fluides, qui coulent dans les
» nerfs, & de la gaieté à l'esprit : tout
» le monde sçait que le vin produit
» ces effets-là, quand on n'en boit
» pas trop. «

Il dit, page 186 : » Et ce qui me
» fait donner ces conseils, n'est pas
» que je sois amateur du vin, car j'ai
» été plusieurs années sans en boire ;
» parce qu'ayant de violentes attaques
» de Goutte, j'avois dans l'esprit que
» le vin aigriroit mon mal, jusqu'à
» ce qu'enfin, les expériences que j'ai
» faites, m'ont convaincu du con-
» traire.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous rapporter tout ce que cet homme célébre dit en faveur de l'usage moderé du vin. Qui ne sçait en effet que l'abus en est nuisible ? Est-il quelque excès, des choses même les plus saines, qui ne le soit, & qui ne produise des suites fâcheuses ? Mais pour cela, est-il raisonnable d'en condamner la qualité ? Montaigne, un de nos Sages, a chanté le vin ; il dit que le vin redonne la jeunesse aux vieillards. Je ne sçai où j'ai lû que les

Philoſophes les plus farouches n'en ont jamais dédaigné l'uſage ; ils ſe ſont contentés d'en condamner l'excès, & ont, pour ainſi dire, ſoumis leurs plus auſteres vertus aux charmes du vin. Caton l'ancien, ce ſévère cenſeur des mœurs ; & avant lui, Socrate, ce Sage ſi vanté, ont ſouvent rendu liant & flexible, dans le vin, ce caractere dur, qui les rendoit ſi redoutables. Que n'a pas dit Horace en faveur du vin ? Les trois livres de ſes Odes devroient le réconcilier avec tous ſes ennemis. Tant de ſuffrages lui feroient-ils donnés, ſans avoir reconnu ſes vertus ? Et peut-on croire qu'elles ont été imaginées, uniquement par le plaiſir d'en boire ? Le vin eſt bien plus ancien que la Goutte : ne pourroit-on pas encore en induire qu'il n'a aucune part à cette maladie, & que tous les crimes dont on l'a noirci à cet égard, ſont l'ouvrage des alimens, & des vices auxquels les hommes ſe ſont livrés.

Le vin ne donne pas la Goutte, rien n'eſt plus certain, Monſieur ; M. Lobb nous le prouve d'une façon

qui ne laiſſe rien à deſirer. Mais je vais plus loin que lui, & je dis que le vin, pris à l'excès, par un homme qui vivroit dans un régime oppoſé aux accès de la Goutte, ne la lui donneroit jamais. On n'a jamais vû, par exemple, un yvrogne mourir de la Goutte; d'autres accidens ont terminé ſes jours, ce ſont des hydropiſies, des maladies de poitrine, ou un deſſéchement.

J'ai connu un homme, grand, fort & vigoureux, il avoit alors ſoixante & dix-huit ans, qui commençoit ſa journée par boire une bouteille d'eau-de-vie, & qui, à chacun de ſes repas, buvoit pluſieurs bouteilles de vin; il mangeoit à proportion, & n'étoit jamais ni yvre ni malade. Etant un jour avec cet homme à une table nombreuſe, il but lui ſeul autant que tous les convives: partie étoient yvres, les autres dans la chaleur du vin, lui ſeul étoit frais; c'étoit le régime qu'il avoit mené toute ſa vie. Il faut l'avouer, cet homme faiſoit beaucoup de mouvement, il étoit matineux, & cherchoit ſans ceſſe dans l'action & le

travail, un exercice ſalutaire. Mais il faut dire, en même tems, que ſi le vin & les liqueurs fermentées euſſent été des cauſes de Goutte, la prodigieuſe quantité qu'il en avoit bû, auroit enfin produit ſes effets ſur lui.

De tout ce que j'ai dit, il ne faut pas croire que je conſeille à perſonne de boire du vin avec excès; je proſcris la quantité, elle n'eſt capable que de jetter ceux qui s'y livrent, dans l'abjection & le mépris, & elle ne produit en tout que des effets deshonorans pour l'humanité. Celui-ci perd dans ſon yvreſſe, ſa raiſon, ſes forces & ſes mouvemens, & elle le plonge dans un ſommeil long & profond, qui ne lui permet pas ſeulement le choix du lieu où il le prend; ce ſera ſous une table, ou dans un coin d'allée, ou au milieu d'une rue, ſous une gouttiere, dont le bruit & dont l'eau qui tombent ſur lui, ne ſont pas capables de le réveiller. Il ſera dans cet état, juſqu'à ce que les eſprits animaux engourdis, & comme enchaînés par les eſprits du vin, ayant recouvré leur liberté & leur activité,

il reprend ſes forces & ſon action, ſans en être ni malade, ni incommodé, & prêt à recommencer après ſon réveil. Il y a des yvrognes d'un autre genre. Celui-ci devient en fureur, tout eſt danger devant lui, on le prendroit pour un taureau bleſſé & irrité; cette impétuoſité durera tant que les eſprits animaux, qui chez lui ont plus d'activité & de réſiſtance, combattront avec les eſprits du vin: ſon ſang, qui obéit à l'activité de leur action, coule dans ſes veines avec fougue & rapidité, & fait un furieux d'un homme doux & tranquille; & avant de revenir à lui, il tombe dans un affaiſſement auſſi extrême, que le tranſport qui le tourmentoit. Tels ſont les tableaux que préſente l'yvreſſe. Mais quels ſont les hommes qui nous les fourniſſent? Ce n'eſt pas, pour l'ordinaire, la claſſe des hommes raiſonnables: ceux-ci ne font uſage du vin, au-delà du beſoin, que comme d'un aiguillon pour l'eſprit & le plaiſir qui ſe partage dans la ſociété. Ces yvrognes, dont je viens de parler, toute ridicule que leur conduite eſt, ne

ſont jamais ſujets à la Goutte.

Pardon, Monſieur, car j'oubliois de répondre à une obſervation que vous m'avez faite ſur le vin de Champagne mouſſeux. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que dans mes Lettres précédentes, j'ai établi les cauſes de la Goutte dans les ſubſtances animales. Ce point eſt eſſentiel à la réponſe que vous attendez de moi; parce qu'en même tems, qu'il leve un préjugé qui s'eſt formé ſur les effets du vin, contre la réalité, il établit la doctrine qui regne dans les Ouvrages de M. Lobb, & dans tout le contenu de cette Lettre. Vous m'avez fait l'honneur de me dire vous-même, & vous m'avez cité des gens à qui le vin de Champagne mouſſeux, occaſionnoit peu de tems après en avoir bû, des picottemens, des élancemens, avec l'action vive, & des douleurs, que les attaques de cette maladie portent avec elle : quelle en eſt la raiſon ? Je vous réponds, Monſieur, qu'ici, c'eſt-à-dire, dans le cas dont vous me parlez, le vin de Champagne mouſſeux bû, n'eſt point la cauſe contractante de la Goutte,

mais en eſt la cauſe déterminante. Ce vin bû avec trop de goût, agace, agite, & fouette la maſſe générale des fluides, & détermine l'humeur de la Goutte, qu'il trouve dans les vaiſſeaux, à faire des mouvemens; ce vin en même-tems, agace le genre nerveux, & détermine l'humeur goutteuſe à courir, & à ſe loger dans les unes ou les autres parties. Cette ſolution, dictée par l'expérience, doit réſoudre vos doutes; elle eſt toujours en faveur du vin, qui par lui-même n'eſt coupable d'aucune peine envers l'homme, & fait voir que c'eſt l'homme même qui eſt criminel, puiſqu'il a lui-même le vice de la maladie, provenue de toute autre cauſe que de celle du vin, qui en eſt parfaitement innocent. Nous avons des exemples ſans nombre, des preuves que le vin n'eſt point cauſe de Goutte: car j'ai vû des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, de tout âge, boire beaucoup de vin & autres boiſſons, & s'enyvrer deux fois par jour, n'avoir d'autre peine que de dormir, & ſe lever; jamais ils n'ont eu de maladies ni infirmités: mais il faut

l'avouer ; ces gens mangeoient peu, étoient toujours matineux & laborieux. J'en ai connu, & connois encore, qui ont plus de quatre-vingt ans, & n'ont jamais discontinué leur genre de vie.

Vous jugerez, Monsieur, par ma doctrine, que je ne penche que pour la qualité de cette liqueur, que je repéte être l'ami de l'homme. C'en est assez sur son compte ; nous parlerons la premiere fois du lait & de ses avantages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, *le* 23 *Mars* 1756.



XI. LETTRE.

*A Verſailles, ce 27
Mars 1756.*

MONSIEUR,

TOUT le monde ſçait, combien d'avantages le corps humain retire de l'uſage du lait. La vie de l'homme eſt un tiſſu d'époques, qui devroient rappeller ſes bienfaits : à peine reſpire-t-il, que le lait vient au devant de lui, pour appaiſer ſes cris, ſervir ſes beſoins, lui donner des forces, & lui former, s'il en fait un long uſage, un tempéramment fort & vigoureux. Eſt-il devenu plus grand ? le lait le ſuit par-tout : pour obéir à ſes plaiſirs, il ſe prête à toutes les formes, & eſt sûr de plaire. Faut-il voyager ? le lait le devance par-tout, lui ménage ſon tems, ſi les circonſtances le rendent précieux, & répare la diſette des autres alimens. S'agit-il de maladies ? il eſt prêt à ſecourir l'homme contre

contre la plus grande partie de celles qui l'auront attaqué, à le délivrer même. Enfin, Monsieur, il est à tout ce qu'on lui demande, & tient toujours promesse, pourvu qu'on ne le compromette pas avec des choses d'une nature opposée à la sienne, & qu'on aye de la conduite. Il joue un trop beau rôle dans le sujet dont nous nous entretenons, pour ne pas vous le détailler par raisonnement & par preuves.

Le lait est un fluide, composé de substances animales & de substances végétales ; il renferme une partie considérable du suc des plantes, dont les vaches se nourrissent, & par conséquent de beaucoup de leurs qualités spécifiques : comme elles en mangent de beaucoup d'espéces différentes, il ne faut pas s'étonner si le lait a beaucoup de propriétés & beaucoup de vertus. Quant aux substances animales, que je dis être dans le lait, vous n'en doutez pas, Monsieur, si vous voulez prendre garde à la grande quantité de sucs, qui passent par la voie de la filtration, du sang de la vache à son

estomac, & qui se mêlent avec ses alimens; & que le chile, avant d'arriver au sang, est, en partie considérable, formé par la salive de ces animaux, par les humeurs que leurs glandes versent dans la cavité de l'œsophage & de l'estomac, & par les sécrétions qui se font dans le foie, dans le pancreas, & dans les glandes intestinales. On ne peut pas fixer au juste, combien le sang contribue à la formation du lait, avant qu'il soit filtré dans les canaux sécrétoires lactés, & dans les glandes du pis.

De ce que je viens de dire, il faut croire que le lait a des qualités mitoyennes, entre les substances animales & les végétales. Ces dernieres y parviennent, parce que les plantes sont un aliment végétal, que la vache digere, pour former un lait, que la nature destine pour un objet des plus importans, qui est de nourrir & de guérir tous ceux qui ont besoin de son usage, particulierement ceux, dont les sucs digestifs sont sans action, ceux, qui ont perdu l'appétit, & dont l'estomac est foible.

On ne peut pas me contester que les qualités spécifiques des plantes, ne passent pas dans le lait : qui est-ce qui n'a pas éprouvé que le lait a quelquefois un goût d'ail ? C'est quand il s'est trouvé des plantes d'ail sauvage parmi celles que la vache a mangées : on y reconnoît facilement ce goût, parce qu'il domine sur les autres, & qu'il est familier à tout le monde ; le lait alors n'en est que plus précieux En automne, saison, où les herbages disparoissent, le lait n'a-t-il pas une légere amertume, qui lui est communiquée par les feuilles séches qui tombent des arbres ? Ces réflexions, Monsieur, prouvent mon raisonnement, & je vous en produirois davantage, s'il en avoit besoin.

Il n'est donc pas possible que le lait, que je viens en quelque façon de vous analiser, ne contienne une quantité infinie de propriétés toutes salutaires : aussi M. Lobb nous apprend-il, par ses expériences, qu'il a fait fondre des pierres humaines avec du lait. Il en conclut, avec raison, que le lait dif-

ſoudra & diviſera la matiere goutteuſe, contenue dans nos propres vaiſſeaux, & l'empêchera de ſe former; qu'il fondra inſenſiblement celles qui ſont formées aux articulations. Ces merveilles n'auroient point lieu, s'il ne rétabliſſoit les digeſtions naturelles, en un mot, s'il ne rétabliſſoit l'ordre dans la nature du corps humain: la conſéquence en eſt le retour de l'appétit.

De la nature du lait, Monſieur, paſſons à ſon uſage. La diéte blanche, c'eſt-à-dire, le lait pour toute nourriture, a été pratiquée de tous les tems, parce qu'il eſt en même tems, aliment & médicament, ſur tout dans les maladies chroniques. Perſonne n'ignore les bienfaits de cette nourriture, dans le cas de la Goutte. Le lait ſeul a guéri des gens noués, & entierement perclus; mais il faut une conſtance à toute épreuve, & que rien n'interrompe ce régime. La délivrance des maux dont on eſt tourmenté, en eſt toujours le prix.

Heureux le malade qui ſçait raiſonnablement ſacrifier ſes goûts & ſes

caprices à l'uſage du lait ! Mais combien de ſenſuels cédent à leurs foibleſſes ? L'un pour ne pas s'aſſujettir à une vie ſi triſte, accuſe ſon eſtomac de ne pouvoir pas digérer le lait, d'avoir éprouvé de ſa part, des vomiſſemens, des aigreurs, des cours-de-ventre, des coliques inſupportables ; l'autre ne peut ſe déterminer à ne vivre que d'un ſeul aliment, qu'il trouve inſuffiſant aux beſoins de ſon eſtomac, un repas de deux minutes lui paroît ridicule. Qui ne voit qu'en tout cela la ſenſualité, l'intempérance, le plaiſir, dominent ſur la raiſon ? Mais qu'en réſulte-t-il ? Les douleurs de la Goutte reprennent, les attaques même deviennent plus violentes, & ſi dangereuſes, qu'on regrette, mais inutilement, & trop tard, l'infidélité qu'on a fait à un régime ſi bienfaiſant.

Par quelle fatalité, Monſieur, l'homme eſt-il auſſi inconſéquent ? Son plus précieux intérêt, je veux dire celui de ſa ſanté & de ſa conſervation, ne devroit-il pas l'emporter ſur celui de ſes plaiſirs, dont la jouiſſance, toujours courte, eſt le plus fréquemment ſuſ-

pecte à sa raison? Celle-ci lui demande de consulter ses vrais besoins, & de leur donner ce que la nature produit en leur faveur, avec tant de profusion; mais il ferme l'oreille à sa voix, les sens ont la préférence, il aime mieux les servir, en s'exposant à tomber dans un état où il ne sera capable de rien, à mourir même, que de les mortifier, pour se conserver la possession de ses avantages. J'ai été si souvent témoin de la même conduite de plusieurs malades, que je n'ai pû, Monsieur, me refuser ici cette réflexion, que je leur ai faite autant de fois, qu'ils m'en ont donné l'occasion.

Je reviens au lait. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait des personnes à qui un premier essai de cet aliment, plusieurs même, n'aye causé des maux d'estomac, des vomissemens, cours-de-ventre, & autres accidens. D'autres personnes ont un dégoût pour le lait, une répugnance invincible : il faut, avec ces malades, en agir avec précaution, sans quoi on les expose à de grands inconvéniens, parce qu'en effet, on ne passe pas subitement de

la nourriture ordinaire à celle du lait, ſans étonner l'eſtomac ; il faut y aller par petites doſes, les augmenter petit à petit, & par gradation ; l'eſtomac s'y habitue enfin, & le reçoit favorablement. Cette conduite, Monſieur, m'a toujours réuſſi ; j'ai toujours vû le lait ptendre l'empire, devenir analogue à l'eſtomac, qui ne le refuſoit auparavant, que parce qu'il étoit glaireux & rempli de crudités, & trouver le moyen, par ſa propre force, de ſe délivrer du fardeau des humeurs, qui faiſoient le ſujet des deſordres & des infirmités. Il eſt plus difficile de combattre les dégoûts & les répugnances prétendues inſurmontables ; tout le monde ſçait qu'elles n'exiſtent que dans la volonté : car à l'égard de celles qui paroiſſoient venir de la nature, aucune n'a tenu contre la perſévérance & la ferme réſolution de guérir.

Je ne crains pas de vous dire, Monſieur, que de tout ce dont l'homme fait uſage pour le nourrir ou le ſecourir, rien ne mérite une plus entiere confiance que le lait ; ainſi que la mer, il ne ſouffre aucun corps étranger ou

impur, & comme elle, il les rejette. Il eſt en même tems purgatif & abſorbant; s'il trouve de la réſiſtance de la part des humeurs, & qu'elles ſoient dans l'eſtomac, il prend le titre de vomitif, & en fait les fonctions, juſqu'à ce viſcere ſoit pur & net; ſi elles ſont cantonnées dans les inteſtins, il agit à titre de purgatif, il évacue tout ce qui lui réſiſte, devient abſorbant, & comme anodin, rétablit les déſordres, & répare les forces digeſtives. Seul en poſſeſſion de toutes les parties du corps, rien ne s'oppoſe à ſes bienfaits; l'eſtomac, qui le digere facilement, l'envoie dans les inteſtins, comme chile parfait; là il eſt reçu par les veines lactées, pour être porté dans la maſſe générale, pour être diſtribué; il épure le ſang, des humeurs qui ſont la cauſe des maladies; il opere des ſécrétions exactes & ſalutaires, & rétablit le reſſort des ſolides, en donnant par-tout un cours libre aux fluides. C'eſt de cette juſte proportion, que réſulte le rétabliſſement & la force de la ſanté. Mais, je le répéte, il faut de la perſévérance & de la fidélité; car ſi

un

un homme, qui a fait du lait ſon unique nourriture, pendant dix ou douze ans, céde après ce tems, aux circonſtances, qui cherchent à ſéduire ſes paſſions, & ſe laiſſe entraîner à des ſituations faites pour troubler en lui la nature, ce trouble jette un déſordre infini dans toute l'œconomie animale. Il ne ſe fait pas d'abord ſentir par-tout, mais il ſe fixe en particulier dans l'eſtomac, il détruit les forces digeſtives, & devient infidelle à ſon tour; le mal ne tarde pas à ſe manifeſter, les humeurs ſe forment en abondance, la cauſe qui étoit détruite, ſe régénere, la Goutte reprend, & c'eſt avec tant de violence, que les horreurs de la mort en ſont les compagnes. Je n'ai que trop de ces fatales expériences. Ces retours dangereux, & preſque toujours incurables, n'arriveroient point, ſi l'on conſidéroit que l'eſtomac, accoutumé à un aliment doux & facile, & à une quantité preſque toujours égale, ne peut plus, ſans un travail extrême, accepter la charge de digérer une infinité d'autres alimens, lourds, & de différente nature, dont il a en-

tierement perdu l'habitude. C'eſt pour lui un nouvel apprentiſſage, qui paſſe ſes forces ; il digere mal, le chile eſt mauvais, les ſécrétions ne vont plus, & le déſordre en eſt pire, qu'il n'a jamais été.

Que les hommes groſſiers ſont heureux, au moins en ce que je remarque ici ! Exempts de tous ces caprices du goût, de ces ſenſualités, de ces mouvemens de l'ame, ſans doute parce qu'ils en ignorent les plaiſirs, ils ſont gros, gras, robuſtes, leſtes, & vivent long-tems, parce qu'ils ne mangent que pour vivre, & qu'ils ne demandent pour alimens, que ceux que la ſimple nature leur a préparé dans les lieux qu'ils habitent. Nos Pâtres des Pyrennées me juſtifieront ; ils courent pendant ſix mois, ces montagnes, où ils menent paître leurs beſtiaux ; ils ne vivent, ainſi que les Peuples qui y demeurent, que du lait que les troupeaux leur fourniſſent ; ils ne connoiſſent ni infirmités, ni maladies. Cet exemple nous prouve que toute perſonne peut aiſément ne vivre que de lait, & conſerver en même

tems, toutes les forces que peuvent lui demander ſes exercices, ſe préſerver même des maladies chroniques, & particulierement de la Goutte.

Puiſqu'il eſt vrai, Monſieur, que l'on peut borner ſes alimens à l'uſage du lait, & vivre de ce qu'on appelle Diéte blanche, pourquoi lui ſuppoſer de l'inſuffiſance? Je ſçais qu'il y a des capacités d'eſtomac plus étendues que d'autres; auſſi la diéte blanche admet-elle d'autres alimens blancs, dont on peut faire uſage dans le lait, comme la mie de pain, le ris, l'orge, le gruau d'avoine. Je conſeille cependant la préférence à ce dernier, comme moins glaireux. A l'égard des viandes blanches, que l'on ſe permet, ſoit en volaille, ſoit en poiſſon, je les proſcris, ſans pitié, pour ceux qui ont eu des attaques de Goutte. Je ſuis un peu moins ſévere pour ceux qui ſont à ce régime, parce qu'ils la craignent, ſur quelques légeres douleurs qui les ont menacés. En tout, on fait très-bien de ſe les défendre; ce ſont des viandes, où le germe goutteux réſide toujours. Il n'eſt pas inutile d'obſerver,

que le lait que l'on mange, doit avoir un dégré de chaleur égal à celui du ſang. Il fera beaucoup plus de bien de cette façon, & on peut aiſément trouver ce dégré, par le moyen du bain-marie : quand il a bouilli, & qu'on le prend trop chaud, il devient aſtringent, & reſſerre, ayant, en quelque façon, changé de nature.

On fait ſouvent au lait une mauvaiſe difficulté, on l'accuſe d'être viſqueux, & de produire des phlegmes. On induit de là, que c'eſt un mauvais aliment. Je ne ſçai d'où peut provenir cette accuſation injurieuſe, qui n'eſt qu'une pure chicanne. Il faut ne pas ſçavoir quelles ſont les ſubſtances du lait, & quelles ſont celles des corps viſqueux & phoblematiques. Je vous en rendrois compte dans cette Lettre, ſi le détail n'en étoit trop long, & qu'il fût utile au ſujet que nous traitons. Je dirai ſeulement en paſſant, que l'on n'auroit jamais eu occaſion de faire ce procès au lait, ſi par attention ſur ſoi-même, & par bonne conduite, on n'avoit jamais détourné ou empêché cette tranſpiration inſen-

sible & salutaire, dont nous avons parlé précédemment. A l'égard du lait, je dis, & j'aurois pû le faire plus haut, qu'il est incapable de produire de la viscosité dans le sang, par la raison, que cet aliment est le plus facile de tous, à digerer, après avoir fourni au corps ce qu'il a de parties superflues. Le lait n'est autre chose, qu'une eau liée par des parties sans nombre de substances animales & végétales, par des matieres remplies d'huile & de sel. Elles peuvent, à la vérité, se séparer de l'eau, & c'est avec elles que l'on fait le beurre & le fromage. Que l'on prenne bien l'idée de toute cette petite Physique, il reste pour constant, que la substance du lait, qui domine le plus, & qui est en plus grande quantité, est l'eau, qui bien loin d'épaissir les fluides, est bien plutòt capable de les délier.

L'usage du lait, que je recommande si expressément dans les attaques de la Goutte, Monsieur, semble sujet à bien des objections, comme nous avons dit; il en faut lever les principales.

L'intempérance, plus que toute

autre chose, prêche contre cet usage, & l'on vient difficilement à bout d'engager des gens qui aiment la bonne chere, à se réduire à ce seul aliment. Les uns prétextent un dégoût invincible; d'autres une foiblesse d'estomac, qui ne peut digerer le lait; d'autres, que le lait ne passant point, ils sont plus tourmentés que soulagés de ce régime, & sous différens prétextes, ils rejettent un secours, dont l'expérience la plus suivie, a constaté l'efficacité. Mais je puis, en peu de mots, leur ôter ces ressources, que l'intempérance seule leur fournit, en entretenant & en augmentant même le desordre dans leurs humeurs.

Il ne faut pour cela, Monsieur, que préparer l'estomac par des amers, qui le disposent à recevoir cet aliment, qui en facilitent l'heureuse distribution, qui assurent de constantes & de sûres opérations pour la santé. A cet effet, plusieurs jours avant le lait, on prendra des bouillons amers, ou des apozêmes même, qu'on pourra couper avec le lait; méthode qui disposera l'estomac à se familiariser

avec ce ſalutaire aliment.

Mais pour ne point compliquer les choſes, & les rendre plus frappantes, j'en appelle à l'expérience, qui m'a conſtamment démontré que les amers rendent l'uſage du lait, auſſi sûr que favorable.

Dans toutes les claſſes des amers, ja n'en trouve point qui puiſſent être comparés au quinquina, pour l'uſage que j'indique ; & voilà le motif de la préférence que je lui donne ſur tous les autres. J'en fais prendre de trois à quatre priſes en un jour, à la doſe d'un demi-gros à un gros, détrempé dans un peu d'eau, ou en bol, & je fais prendre le lait par-deſſus.

Le quinquina fait cheminer le lait par-tout ſans obſtacle ; & après lui avoir donné des facultés pour la digeſtion, je ne balance pas d'en donner un gros à chaque priſe. C'eſt par l'expérience la plus ſuivie, que je ſuis en état d'atteſter que le lait & le quinquina ſympatiſent merveilleuſement enſemble ; même dans le cas de fiévre, & en tout genre de maladies, où le lait peut avoir lieu ; même dans l'hé-

mophthifie, qui eſt une maladie du poulmon, diſtinguée par une hémorragie, ou crachement de ſang.

Je ne balance jamais dans cette maladie, également cruelle & dangereuſe, de preſcrire à ceux qui en ſont affectés, l'uſage du lait & le quinquina, & je ne l'ai jamais fait qu'efficacement; auſſi j'exhorte les goutteux, & tous ceux qui ſont dans le cas, d'avoir recours au lait, de l'unir avec ſon fidele ami le quinquina, & ce n'eſt que par leur union, qu'on peut aſſurer l'efficacité du lait, & ſon triomphe, dans toutes les maladies dans leſquelles on en doit, ou l'on en peut preſcrire l'uſage.

Quiconque connoîtra le prix de la ſanté, & celui d'être affranchi de la tirannie de la douleur, doit ſe croire heureux de pouvoir ſe délivrer ou ſe guérir de ſes atteintes, par des moyens auſſi ſimples & auſſi faciles que ceux que je preſcris. Ce régime heureux écarte du ſang, par des ſécrétions ſalutaires, les humeurs gluantes, qui occaſionnoient les maladies dont on étoit affligé. Il les détruit, en leur don-

nant un cours libre & égal, & triomphe de la douleur. Les exemples de ceux qui perſéverent conſtamment dans ſon uſage, atteſtent de la maniere la plus convaincante, ce que j'avance à cet égard.

L'on ne doit pas douter que dans tous les cas où l'on emploie le régime du lait, pour la guériſon de telle ou telle maladie, telle qu'elle ſoit, il y a une cauſe de fiévre, ſoit périodique, ou lente, le quinquina la détruit, & par ſon moyen, le lait devient efficace, & ſans ce ſecours, le lait abandonne, & ſe répart, & toujours inutilement.

Mais, Monſieur, ne diſons-nous rien du miel? Je le regarde comme le lait des abeilles. Elles nous offrent, dans ce fluide, le ſuc des fleurs, comme les vaches nous donnent le ſuc des plantes. Auſſi je penſe que dans le régime du lait, un Goutteux fera très-bien de faire uſage du miel, en faiſant ce que l'on appelle des tartines, c'eſt-à-dire, en en mettant une couche ſur du pain. Le Goutteux, qui n'eſt pas au régime du lait, peut éga-

lement en faire uſage à ſes repas, & je la conſeille volontiers, à ſon deſſert. Je dois d'autant moins taire les bons effets dont il eſt capable, que j'en ai été témoin dans une infinité d'occaſions. Il a des parties huileuſes, ſalines & acides, qui, mêlées dans le ſang, contribuent ſans ceſſe à l'exactitude des ſécrétions. Il provoque même les évacuations, & cauſe une tranſpiration inſenſible, toujours favorable, dans quelques cas que l'on puiſſe être. Si ſon éloge n'étoit pas fait dans tous les livres, j'avoue que j'aurois eu un plaiſir infini à l'entreprendre ici: je n'ai jamais occaſion d'en parler, que je n'admire dans ce bienfait, dont nous jouiſſons, une ſageſſe, une économie, un ordre plus que merveilleux, & qui nous annonce l'Etre ſuprême & tout puiſſant.

Ses merveilles ne paroiſſent pas moins dans les moyens qui nous procurent le lait, & ſes bontés, dans l'uſage que nous en faiſons; car, & je finirai par cette obſervation, le lait guérit non ſeulement la Goutte, mais une infinité d'autres maladies; il eſt,

comme vous le ſçavez, le baume & le réparateur de toutes les maladies de poitrine. Mais un de ſes effets, qui peut-être ne vous eſt pas connu, c'eſt qu'il a guéri pluſieurs fois des épileptiques, & qu'il eſt très-bon pour ceux qui ſont ſujets à des mouvemens convulſifs, ou qui ont des foibleſſes de nerfs. Je puis aſſurer que, dans des commencemens de campagne, dans des cantonnemens, éloigné des hôpitaux, j'ai traité des pleureſies, des fluxions de poitrine, en nombre, avec du lait, qui tenoit lieu de bouillon & de ptiſane; aux uns quelques ſaignées, à d'autres quelques grains de kermès & de la manne; j'ai terminé heureuſement ces fatales maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XII. LETTRE.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, d'un régime, qui eſt borné à l'uſage d'un ſeul aliment, c'eſt-à-dire, la diéte blanche, régime ſouverain, & toujours efficace, pour ceux qui l'obſervent avec ſageſſe & précaution. Il en eſt un autre moins particulier, qui admet des alimens de pluſieurs eſpéces, mais qui eſt reſtreint à l'eſpéce générale des végétaux. C'eſt de celui-là, dont j'aurai l'honneur de vous parler aujourd'hui; il n'eſt pas moins propre à rendre & à conſerver la ſanté aux Goutteux; & ce ſont les différentes ſituations où ſe trouvent les malades, qui me déterminent, ou pour l'un ou pour l'autre. Dans tous les cas, Monſieur, je vous dirai, lequel des deux qui ait été choiſi, il n'y faut jamais perdre de vûe deux point eſſentiels; l'un eſt la tranquillité

de l'ame, & l'équilibre des paſſions ; l'autre, l'exercice, & la modération en tout. Cette conduite, bien obſervée par le malade, rien ne s'oppoſe de la part de la nature, aux qualités ſpécifiques des végétaux, dont l'objet eſt de corriger le vice des fluides, d'où émane la Goutte. Mais cette conduite, me dite-vous, Monſieur, eſt-elle bien poſſible ? Il faudroit, pour l'obſerver avec égalité, que les hommes fuſſent nés avec des caracteres égaux. Je réponds à cela, que la raiſon eſt poſſible à tous les hommes, & que ſes effets, s'ils le vouloient bien, mettroient dans l'ame cet équilibre précieux dont je parle. C'eſt un travail difficile, je l'avoue, pour les grands & pour les riches, auſſi ils ne l'entreprennent jamais ; l'ambition & la molleſſe les aveuglent ſur le prix de la ſanté, vrai ſiége du bonheur. Il réuſſit ſouvent aux hommes, de qui une fortune médiocre & des talens exigent de l'action ; & il ſe trouve tout fait pour ces hommes, que l'on appelle groſſiers, mais qui cependant ſont le véritable nerf des Etats. Enfin tout le

monde convient, que la ſanté eſt le premier des biens ; & perſonne ne la cherche, du moins d'une maniere ſuivie & conſéquente.

J'ai cependant, Monſieur, quelques exemples contraires à vous citer ; car il ſe rencontre toujours quelques hommes plus ſages & plus ſenſés que les autres. C'eſt dans le régime qu'ils ont obſervé, que vous verrez, bien mieux que ſi je le traçois ici moi-même, celui que doit adopter un homme que la Goutte aſſiége : les exemples ſont d'ailleurs, comme expérience acquiſe, les meilleurs genres de preuves, que l'on puiſſe donner ſur les principes de théorie & d'opinion.

Je dis, Monſieur, que la vie frugale, & le régime, procurent à l'homme une vie longue, qu'elle le délivre des infirmités qu'il a, & le met à l'abri de celles qu'il pourroit avoir. Un de mes parens, Eccléſiaſtique, a vécu juſqu'à l'âge de cent cinq ans, ſans aucune infirmité, pour avoir vécu toute ſa vie frugalement, & n'a jamais fait d'autre uſage, pour ſa boiſſon, que du vin pur, mais moderé-

ment. L'étude & la prédication faisoient toute ſon application, la promenade étoit ſon exercice, & il a toujours mené une vie égale; auſſi n'a-t-il jamais été malade pendant cette longue vie.

Voici un autre exemple des effets ſalutaires de l'exercice & du régime, en faveur des Goutteux: celui-ci eſt bien autentique; je l'ai tiré de la vie de Don Cornaro, Gentilhomme Vénitien.

Don Cornaro, livré de bonne heure à ſa volonté, chercha les plaiſirs de ſon âge, & s'abandonna à tous les excès que les paſſions occaſionnent. Son corps ne tarda pas à ſe reſſentir des ſuites de cette vie; la Goutte l'attaqua, d'autres infirmités l'accablerent: il fut bientôt réduit aux cris & aux douleurs. Les remédes de toutes les eſpéces furent employés; mais n'en recevant aucun ſoulagement, & rebuté de ne tenir à la vie que par les tourmens, les veilles & la langueur, & effrayé d'être à lui-même le ſpectacle terrible de la mort, qui en effet le menaçoit, il réfléchit ſur la vie qu'il

avoit menée jufques-là, & employa avec fermeté, les fecours que la raifon & la fageffe lui offrirent. Tous les excès, dès ce moment là, furent condamnés; la table, qui fur tout en étoit l'un des plus confidérables, fut réformée; il diminua tous les jours, par dégrés, la quantité de fes alimens, & fe réduifit à la quantité de quatorze onces pefant par jour, tant folide que fluide; il joignit à ce régime un exercice journalier, & fe fit de cette conduite, une régle, que rien ne put interrompre. Don Cornaro fut bientôt délivré de fes douleurs; les facultés de l'exercice, lui furent entierement rendus, & il en jouit jufqu'à l'âge de cent cinq ans. Son corps étoit fain; mais ne renfermant plus d'humide radical, il mourut. Il n'avoit eu aucun mal, depuis le commencement de fon régime, jufqu'à fa mort, fans une chûte qu'il fit dans fon carroffe, qui le renverfa, à un rendez-vous de chaffe, & où il fe caffa le bras; mais il en fut parfaitement guéri, & n'en fentit aucune fuite.

Que les Goutteux prennent courage, Monfieur,

Monſieur, j'ai leur guériſon à leur annoncer par bien d'autres exemples, s'il veulent y avoir confiance, & embraſſer le même genre de vie.

M. Sleigh, Anglois (j'ai pris cet exemple dans l'Ouvrage de M. Lobb) étoit ſi cruellement tourmenté de la Goutte, qu'il voyoit le moment où il ne ſeroit plus en état de rien faire: pour le prévenir, il ſongea bien ſérieuſement à chercher & employer les remédes les plus efficaces; il abandonna totalement l'uſage de la viande, pour ne vivre que de végétaux. Au bout de deux ou trois ans de ce régime, il ſe trouva ſi maigre, que ſes amis lui conſeillerent, quoiqu'il ne ſentît déja plus ſa Goutte, de reprendre ſon ancienne façon de vivre; il avoit même preſque entierement perdu le ſommeil, & ſon état reſſembloit à celui de pluſieurs perſonnes, que ces mêmes amis lui diſoient avoir été les victimes de pareil régime, & que ſi ſa Goutte lui reprenoit, elle lui monteroit à la tête. M. Sleigh, qui éprouvoit de mois en mois, malgré ſa maigreur, que ſon régime lui faiſoit du bien, y

insista avec courage. Les alimens, dont il usoit, étoient toutes sortes de végétaux indifféremment, des carottes de jardin, des raves, des chous ordinaires, des chous de Savoie, & des chous Brocolis, des panets, de différentes sortes de patisseries de pommes, préparées de toutes les manieres que son cuisinier pouvoit trouver & imaginer pour les diversifier. Sa guérison arrivoit insensiblement, & une tumeur goutteuse, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui s'étoit formée au coude du bras gauche, étoit entierement dissipée, quand un jour il lui prit un transport au cerveau, qui dura trente heures, accompagné d'envie de vomir. Il l'attribua au peu de solidité de la nourriture qu'il prenoit. Cette idée le détermina à manger du laitage, sans cesser de manger des végétaux, & parvint, au moyen de cette méthode, de se guérir entierement de sa Goutte. Sa boisson ordinaire étoit une décoction d'orge mondé, perlé, avec du lait. S'il eût fait usage d'un peu de vin, il s'en seroit encore mieux trouvé; il ne fût pas tombé dans cette

maigreur extraordinaire, qui allarmoit ses amis. Mais continuons l'histoire de ce Goutteux. La maxime de Boerhaave, qui permet, au bout d'un an de guérison, de reprendre l'ancienne façon de vivre, pourvû cependant qu'on ne fasse aucun excès, séduisit M. Sleigh : il reprit, non ses anciens alimens, car il continua toujours les végétaux ; mais il y mêla l'usage de plusieurs viandes blanches, comme le veau, la volaille, & le poisson. Il fut la dupe de sa confiance ; la Goutte le reprit, & le livra de nouveau aux plus grandes douleurs. Vous jugez, Monsieur, qu'il les proscrivit pour jamais : il reprit en entier, les végétaux, fit de l'exercice, & sur tout monta beaucoup à cheval ; c'est à ce régime, qu'il doit son parfait rétablissement. Mais je ne vous aurois pas fait un détail aussi long, sans objet ; celui que j'ai eu, a été de vous faire remarquer deux points essentiels de ma doctrine sur la Goutte ; l'un est la vertu dissolvante des végétaux, sur les sels alkalins, qui dominent dans le sang ; sur les humeurs même, qui ont

fait un dépôt ; l'autre, l'exiſtence réelle de ces parties alkalines dans le réſidu des viandes, que l'on ne peut pas dire ne pas être le germe de la Goutte. Oui, Monſieur, les végétaux, & je n'aurai qu'un cri pour eux, beaucoup de pommes ſur tout, crues, cuites, ou en boiſſon, malgré les contradicteurs que je puis avoir, je n'en ſuis pas moins aſſuré de venir à bout de la Goutte la plus tenace. Il faut avoir de la perſévérance ; vous en voyez l'exemple, qui ne ſera pas le ſeul.

Voici une ſeconde merveille des végétaux & du laitage ; c'eſt encore M. Lobb qui me la fournit, d'après un Goutteux lui-même, qui lui rend compte de ſa maladie & de ſa guériſon. M. Denham (c'eſt ſon nom) a été tourmenté de la Goutte pendant dix-ſept ans, pendant leſquels il n'avoit pas ceſſé de vivre à la vie ordinaire, c'eſt-à-dire, de manger de la viande, de boire du vin, du cidre & de la bierre. Les ſept dernieres années ont été plus fatigantes que les dix premieres, en ce que les ſouffrances étoient plus grandes, & qu'elles redoubloient

chaque fois qu'il alloit à l'air. Laſſé enfin de ſes douleurs & de ſa captivité, il eut recours au laitage & aux végétaux, dont il ſe nourrit pendant cinq ans. M. Denham ſe croyant délivré de ſes maux, crut au bout de ce terme, qu'il pouvoit ſans danger reprendre l'uſage des viandes & de la vie commune. Il le fit en effet, mais il ne tarda pas à s'en repentir. La Goutte le reprit avec une telle violence, qu'il en fut perclus. Il ne fallut pas de grandes réflexions, pour lui faire voir que l'infidélité qu'il avoit fait au laitage & aux végétaux, en faveur de la viande, étoit la cauſe du retour de ſon mal. Il reprit l'un & l'autre, & le continue encore vraiſemblablement, avec la plus ferme réſolution de ne les plus abandonner. J'ajoûte qu'il joignit à ſon régime, l'exercice du cheval.

Des deux exemples précédens, ne concluez-vous point contre moi, Monſieur, que les Goutteux, qui les fourniſſent, n'ont point bû de vin dans leur régime? que j'ai eu tort d'avancer ailleurs, que cette liqueur étoit

capable de fondre les humeurs goutteuſes ? Pour répondre à cette obſervation, je dirai, qu'il eſt vrai que ces malades n'ont point compris le vin dans leur régime, mais que ce fait eſt indifférent ; parce que je ne ſoutiens pas qu'on ne puiſſe pas guérir ſans du vin : je dirai plus eſſentiellement encore, qu'avant d'avoir la Goutte, ils n'en buvoient point non plus ; ce qui prouve qu'on peut très-bien avoir la Goutte, ſans que le vin y ait aucune part, & ma conſéquence ſera toujours la même, contre l'uſage du régne animal. Voyons, s'il vous plaît, un troiſiéme exemple, il eſt du même Auteur : le récit de celui-ci exige un peu de détail ; c'eſt le malade lui-même qui parle.

Je m'étois toujours parfaitement bien porté, juſqu'en 1717, que je ſentis une légere attaque de Goutte à la jointure du pouce du pied ; je pris cela d'abord pour un ſpaſme de cette partie, comme font, je crois, tous ceux qui ont la Goutte pour la premiere fois. J'eus enſuite quelques attaques paſſageres, ſans me perſuader

que ce fût la Goutte, parce que mes pere & mere ne l'ont jamais eue, & que je crus d'ailleurs, que ce qui causoit cette maladie, étoit de trop boire; excès dans lequel je n'ai jamais donné. Elle me revint ensuite, avec les mêmes douleurs vives & aiguës, & ses attaques se multiplierent par trois fois l'année. Ma nourriture, pendant la violence du mal, étoit du hachis, du poisson, & du gruau d'orge. Par complaisance, je buvois quelquefois, mais avec beaucoup d'eau, un peu de vin de montagne. Les idées que j'avois sur le vin, à l'égard de cette maladie, me donnerent de la crainte; mais quand je me sentois la Goutte dans l'estomac, je me permettois quelque liqueur spiritueuse. Dans la suite, la Goutte me gagna les autres parties du pied; elle me prenoit toujours dans le froid, l'été étoit mon meilleur tems. Quand je pouvois me baigner dans la Tamise, ou dans des bains d'étuve, & monter à cheval, j'échappois aux attaques pour l'hiver suivant. J'ai fait usage de différens topiques, de cataplasmes & d'onguent; mais en ayant

reconnu l'abus, je les ai laiſſés. Je conſervai l'uſage de la flanelle chaude, pour me faire ſuer; celui d'une camiſole de pareille étoffe, & j'avois toujours deux paires de bas; j'éprouvois ſouvent que, ſans ces précautions, il m'arrivoit des douleurs de Goutte; & quand je les avois priſes, mes attaques ſe diſſipoient: je devois ce ſoulagement à la tranſpiration, qu'elles me procuroient. Quand je n'avois pas la Goutte, comme en été, je buvois tous les ſoirs, une pinte d'eau; elle me faiſoit beaucoup ſuer, ſur tout après avoir bien ſoupé; des frictions tous les matins, ſur les pieds, avec une ſerviette, me faiſoient un bien infini. Je coulai, ainſi qu'on vient de le voir, vingt ans de ſouffrance. En 1737, je commençai à vivre de végétaux. Je combattois, preſque toujours avec ſuccès, les aſſoupiſſemens qui me prenoient après dîner; mais quand la Goutte approchoit, je n'en étois plus le maître. De chacune des quatre dernieres années qui avoient précédé, j'en avois paſſé ſix mois au lit, tant les attaques étoient devenues fréquentes

&

& longues. Il me vint, au mois de Juin 1737, des hémorrhoïdes aveugles, que j'étois résolu de faire ouvrir; mais afin de me purifier le sang, avant l'opération, je jugeai nécessaire de me sévrer de viande & de boisson, & de ne plus boire que de l'eau. Après avoir vécu quinze jours, uniquement de lait, de pain, de tourtes de fruits, de racines, de grains, & autres végétaux, je me sentis un peu affoibli; mais je revins peu après, & mes hémorrhoïdes se dissiperent insensiblement, au bout de trois semaines. Content de ce régime, j'en augurai favorablement pour ma Goutte; je le continuai. J'en devins plus fort, mais plus maigre; & jusqu'en 1738, je n'ai eu qu'une courte attaque de Goutte, dont les douleurs furent très-supportables. Deux attaques de paralisie, que j'eus au mois de Mai de la même année, m'obligerent à laisser là mes végétaux, & à embrasser un régime nouveau, qui pût me rétablir. A dîner, je mangeai de tout ce qui se sert, excepté de mets où dominent le sel & le vinaigre; je bois également du vin, de la bierre, & de

l'eau ; je mange à ſouper du lait, du pain, des raiſins paſſés, ou des pruneaux : il m'arrive à peine une fois en quinze jours, de manger de la viande ou du poiſſon. Je n'ai eu cette année qu'une ſeule attaque de Goutte très-légere ; de ſorte que je puis aſſurer m'être bien trouvé de m'être reſtreint à ne vivre que de végétaux, & je conſerve l'habitude des camiſoles de flanelle.

Sans doute, Monſieur, que la longueur de ce récit vous a ennuyé ; mais elle étoit abſolument néceſſaire à mon plan, qui eſt, en mettant ſous vos yeux les différentes attaques de Goutte, les effets variés qu'elle produit, les accidens divers qui en dépendent, vous faire voir en même tems, les merveilleuſes conſéquences du régime des végétaux, & celles des autres ſoins, que doit avoir un Goutteux, qui veut être délivré de ſes maux. Par exemple, Monſieur, nous trouvons des tableaux par-tout. Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire précédemment, des choſes avantageuſes à cette maladie, eſt juſtifié dans tout ce qui eſt arrivé

aux malades, dont je viens de vous parler; les bains lui ont fait un bien infini; les ſueurs, les frictions, par leſquelles il ſe les procuroit, l'ont ſoulagé; ſouvent les flanelles, & le ſoin de ſe tenir chaudement, ſur tout dans les tems froids, où la Goutte renouvelloit toujours ſes attaques; l'uſage d'un peu de vin, & d'autres liqueurs ſpiritueuſes, celui du lait, l'inutilité, & l'abus des topiques; enfin, Monſieur, la conduite toujours bien conſtatée, que les cauſes de la Goutte ſont dans les viandes. Il me reſteroit peu de choſe à vous dire, pour compléter les preuves que je me ſuis engagé à vous donner, ſi je ne voulois vous faire part d'un quatriéme exemple, après lequel, je me flatte qu'il n'y aura plus moyen de conteſter aucun de mes principes.

Un Capitaine des Gardes du Roi d'Angleterre, étoit un des martyrs de la Goutte. Il ſe ſentit d'abord attaqué au pouce du pied droit; quelques années après, elle lui vint à l'eſtomac, où elle lui cauſa des douleurs aiguës, pendant environ quatre ans, il étoit

dévoré d'une faim insatiable, qu'il appaisoit, en mangeant souvent, & sur tout beaucoup de viande de toutes les espéces, qui ne l'empêcherent pas cependant de devenir foible, pâle & maigre. Un Médecin distingué présidoit sur sa conduite; il le traita par les saignées, des vomitifs, des purgations, des remédes aromatiques, qui ne firent que l'échauffer; il eut recours, encore inutilement, à différentes eaux, soit en boisson, soit en bains; il fit, par ordre de la Faculté, un voyage en Italie, dont on lui avoit conseillé l'air, comme le plus propre à lui faire du bien; il n'en reçut d'autre avantage, que celui d'avoir découvert que les alimens maigres qu'il y avoit mangé plus fréquemment que d'autres, à cause des jours de jeûne & d'abstinence, lui étoient plus salutaires qué les alimens gras. Il revint à Londres, & essaya enfin de faire des végétaux, sa nourriture ordinaire; il refusa même, en leur faveur, un voyage qu'on vouloit lui faire faire aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il ne fit ce changement d'alimens, que peu à

peu, c'est-à-dire, en diminuant de jour à autre la quantité. A déjeuner, il mangeoit du beurre avec du pain, que quelquefois il faisoit rôtir ; d'autres fois il mangeoit du gâteau, fait avec de la graine de fenouil, du caffé au lait, du thé au lait, du chocolat, de la farine de dattes, avec du lait, du riz au lait, de la soupe au lait, ou d'une décoction d'orge, ou du biscuit de mer, avec de l'eau & du sucre, ou du lait simplement avec du sucre. A dîner, il mangeoit de différentes farces, jamais douces, des tourtes de poisson, des chous rouges & ordinaires, des civettes, des raves, des carottes, des panais, des épinars, des asperges, des pois, des féves, ou des haricots, assaisonnés avec le beurre & le sel, des salades d'herbes crues, de la laitue de toute espéce, toutes sortes de fruits, selon la saison, beaucoup de pommes entr'autres, des melons & des concombres, quand ils étoient bien murs, peu de poires, parce qu'il avoit éprouvé plusieurs fois qu'elles lui jettoient du froid dans l'estomac. Tel a été, Monsieur, le régime de ce Mili-

taire, pendant plus de quinze ans, au bout desquels, M. Lobb nous apprend que sa guérison étoit si parfaite & si constante, qu'il ne ressent ni douleur ni vertige de cette maladie; qu'il fait, avec la plus grande liberté, & toutes ses forces, des promenades à pied très-considérables, & d'autres exercices réglés, qu'enfin il jouit de la meilleure santé.

Les souffrances forcent les réflexions, & les réflexions déterminent les résolutions. Le Capitaine, dont je vous ai parlé, en a senti la nécessité; il s'y est livré, & en a reçu tout le fruit. Cet exemple, plus frappant encore que les trois précédens, n'entraîne-t-il pas invinciblement à se persuader, que les substances végétales ne peuvent souffrir dans le sang aucun des vices qui donnent des maladies chroniques, & qu'elles triomphent de la Goutte. Il faut bien, Monsieur, que l'on ait reconnu de tous les tems, que les végétaux avoient des qualités propres à réparer les dommages que pouvoient causer les substances animales, puisque les usages sont de servir à tous

les repas, les fruits que donne la saison. Mais nous ne sommes pas assez sobres, pour en retirer cet avantage; notre appétit se rassasie d'abord sur les premiers mets qui sont servis, ou sur ceux que l'on attend, & pour lesquels on se ménage; on l'épuise sur le reste des mets délicats, ou sur le service de l'entre-mets, il n'en reste plus pour manger ces fruits acides & salutaires, qui diviseroient dans l'estomac, les substances animales, & faciliteroient les digestions; celui-ci s'en acquitte avec trop de peine, & a trop d'avantage pour que le reste du corps ne soit pas appesanti. On se jette dans un fauteuil, on conversera, ou l'on dort, ou l'on joue; les humeurs se forment & s'assemblent, elles infectent la masse des fluides, vont se déposer dans quelqu'une des parties du corps, & y font des ravages les plus cruels & les plus dangereux.

Ma réflexion, Monsieur, sur l'usage des fruits, & de quelques autres végétaux au dessert, découvre, selon moi, une preuve que les hommes ont de tous les tems, accordé un sacrifice

tacite à leurs propriétés ; une seconde réflexion va mettre ce suffrage au plus grand jour, le rendre plus autentique, & justifier toutes mes conséquences. Quelle est la conduite de l'art de guérir, quand on le consulte sur des infirmités, sur des maladies ? Il examine, il cherche à connoître la cause du mal, & sur le champ il indique l'usage des végétaux, soit en tisanes, bouillons, remédes, & autres façons, qui en communiquent les vertus au sang : il n'attend les guérisons auxquelles il travaille, que des qualités spécifiques des végétaux qu'il y emploie ; ses lumieres, ses expériences, le déterminent sur le choix, & les succès qui en résultent, le justifient, & assurent la confiance des malades. D'où je conclus, que si l'homme reconnoît dans les substances végétales, une vertu curative des maux qui l'attaquent, il doit, à plus forte raison, y reconnoître une vertu préservative de ces maux, & que c'est par inconséquence, qui tient de l'aveuglement, quand il refuse de se nourrir, au moins en partie, de cette espece d'alimens.

Il me ſemble, Monſieur, que j'ai eu l'honneur de vous en dire aſſez; pour vous prouver que le régime des végétaux, eſt non ſeulement l'ami de l'homme, mais ſon reſtaurateur le plus puiſſant & le plus sûr; il faut y joindre une conduite réglée, & de la modération en tout. Elle eſt ſuffiſamment indiquée dans les détails de cette Lettre; vous en parler encore, me jetteroit dans des repétitions; je n'y ſuis peut-être déja tombé que trop ſouvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 30 *Mars* 1756.



XIII. LETTRE.

MONSIEUR,

LA gloire des végétaux, eſt bien ancienne; elle a été célébrée de tous les tems, & les bibliothéques des gens de goût, ſont remplies des livres qui leur rendent hommage. Mais ce luſtre a bien degéneré, non ſeulement ils ne ſervent plus d'idoles aux peuples, mais ils n'ont preſque plus de panégiriſtes, ni d'amateurs; & peut-être que, ſans le Botaniſte, & quelques Philoſophes, admirateurs & curieux des merveilles de la nature, l'agriculture ſeroit la ſeule ſcience où l'on ſçût comment croît une plante. Convenons du moins, que ce qu'on appelle le beau monde, l'ignore preſqu'entierement. Mais ce mépris, cette injuſtice, faite aux végétaux, ont tourné au deſavantage de l'homme; en les éloignant de lui, il s'eſt privé d'un aliment, qui les combloit de

bienfaits, pour ſe fixer à une nourriture, d'un goût, ſans doute, plus flatteur, mais qui renferme, par ſa propre ſubſtance, & par l'abus qu'on en fait, le principe de preſque toutes les maladies. On a plus fait, Monſieur; on eſt tombé dans l'erreur, à l'égard des végétaux; on les accuſe de jetter des crudités dans l'eſtomac, d'être des cauſes d'acrimonie, de corrompre notre ſang, en un mot, d'apporter des deſordres dans nos corps. Invitons, Monſieur, nos ſemblables à revenir de cette erreur; la ſanté les dédommagera de la perte de leur préjugé; & ſi leur carriere n'eſt pas plus longue, elle ne ſera pas au moins ſi fréquemment altérée par les infirmités.

L'expérience la plus ſuivie, m'a appris que la production végétale, étoit la plus analogue au corps humain, & que bien loin d'être acrimonieuſe, elle eſt diſſolvante, & capable de détruire dans notre ſang, l'acrimonie produite par les ſubſtances animales. La fécondité de la terre, dans cette production, le nombre infini de différens végétaux

nourriciers, qu'elle donne, offre à l'homme un choix libre & facile de ceux qui flattent le plus son goût. Les différentes façons de les préparer, sont encore un moyen de plus qu'il a, pour servir le plaisir qu'il attend de son repas. Je sçai qu'il y a des végétaux plus analogues à nos estomacs, que d'autres; c'est de ceux-là, dont il faut préférablement faire usage; leur vertu savoneuse & dissolvante en est alors plus prompte. Il est aisé d'en faire la distinction; il n'est personne qui ne fasse ses remarques sur l'effet des choix dont il fait usage, sur tout pour les alimens; on est à cet égard sa propre lumiere.

J'ai toujours observé, Monsieur, & vous l'avez pû comme moi, que les Soldats à l'armée, dans les commencemens des campagnes, maigrissent toujours, parce que les dissipations qu'ils font, ne sont point réparées par une nourriture suffisante. Cet inconvénient disparoît à la maturité des fruits; ils s'en procurent aisément; leur nourriture augmente, ils deviennent plus vifs, plus forts, & mieux disposés,

Ne ſoyez pas, s'il vous plaît, Monſieur, du nombre de ceu qui croyent que ce ſont les fruits qui occaſionnent tant de maladies, & qui rempliſſent nos hôpitaux de Soldats malades. Erreur: les fruits reçoivent encore ici une accuſation injuſte, & ſans fondement. Dès le mois d'Août, on s'apperçoit de la diminution des jours, de la fraîcheur des nuits, & de celle des ſoirées & matinées; les obligations & les devoirs militaires ne changent jamais; pour cela, on ne s'en habille pas mieux, le froid ſe fait ſentir, on eſt forcé de l'endurer, les pores ſe reſſerrent, la tranſpiration eſt interceptée: voilà les deſordres, les amas d'humeurs: les hôpitaux ſe rempliſſent, & très-ſouvent les cimetieres. Cette obſervation peut ſe faire également pour toutes les maladies, qu'on y éprouve ſouvent dans l'automne: ces fiévres ſi tenaces, que l'on craint avec tant de raiſon, n'ont d'autre cauſe que ce que je viens de dire: on l'impute aux fruits, qui ſont toujours plus innocens que coupables.

Voulez-vous, Monſieur, que je vous donne une preuve de ce que j'ai l'hon-

neur de vous avancer ? Rappellez-vous tous les accidens arrivés aux arbres fruitiers, causés par les gelées que l'on a eu toutes les années précédentes, aux mois d'Avril & de Mai, qui ont mis la désolation dans les jardins, & qui ont fait entierement disette de fruits, de maniere qu'il n'y en a eu que par des soins extraordinaires, pour ceux qui peuvent y mettre un très-gros prix : vous verrez que les maladies n'ont pas été en moins grande quantité, mais même elles ont été plus dangereuses, & qu'il est mort beaucoup plus de malades. Il n'en faut chercher le motif, que dans le dérangement des saisons, que dans l'impureté de l'air, que dans l'immaturité des grains, que dans les transpirations interceptées par le froid, enfin, que dans le mal-être, contre lequel on n'a pû se précautionner. De certain nombre d'années, nous n'avons point recueilli de fruits ; depuis le même tems, la mort a moissonné un nombre beaucoup plus considérable d'hommes & de femmes, de tous les états & de tous les âges. Enfin, Monsieur, ce ne sont pas les

fruits qui ſont la cauſe des maladies. Je voudrois bien le perſuader à des Magiſtrats de pluſieurs endroits, où je me ſuis trouvé, qui défendoient dans leur ville, l'entrée des fruits, ou qui les faiſoient jetter dans les rivieres; bien loin d'en priver les peuples, ils devroient, ainſi que moi, adreſſer des vœux à la Providence, pour la fécondité de toutes les productions végétales, des fruits ſur tout, la reſſource aſſurée des pauvres, des cultivateurs, & des hommes de tous les états, de peine & de médiocrité.

Nous avons des fruits, non ſeulement excellens comme nourriture, mais comme médicamens. Je me ſuis trouvé à l'armée, réduit pendant trois jours à la néceſſité de ne vivre que de prunes; j'avois, dans ce tems-là, des douleurs preſque par-tout le corps, je ne pouvois me remuer; je craignois, n'ayant abſolument que des prunes, quelque événement fâcheux de plus, pour ma ſanté; je fus trompé, je ſentis revenir la liberté des mouvemens, & mes douleurs ſe diſſiperent entierement.

Voici une autre obſervation. Hé-quet, dans ſon Traité ſur l'eau, nous rapporte une diſſertation d'un Miniſtre Anglois, qui guériſſoit les rhumes, les fluxions de poitrine, & généralement toutes les autres maladies de poitrine, qu'avoient ſes Paroiſſiens, avec des pruneaux. Il en faiſoit faire des compotes, il leur en faiſoit manger le fruit, & boire le jus, qui étoit une eſpéce de ſyrop. J'ai d'autant plus de confiance à ce reméde, que j'ai vû des rhumes très-inquiétans, ne pouvoir y tenir; j'ai vû même des Goutteux faire uſage de cette méthode, en y mettant du miel, & guérir parfaitement.

Parmi les végétaux, il s'en trouve de plus favorables les uns que les autres, au deſir ou au beſoin que l'on a d'en faire uſage, en ce qu'indépendamment d'une vertu plus active & plus prompte, on en a une jouiſſance, qui n'eſt point interrompue: tels ſont l'ail, le poireau, la ciboule, l'échalote, la rocambole, & l'oignon; tous ceux-là contiennent un ſel âcre, volatil, & actif, qui diviſe & qui diſſout toute matiere hétérogene, ſur tout celle

celle qui fait cauſe de Goutte ; ils déterminent les ſécrétions tranſpirables & urinaires ; enfin ils tiennent les voies libres du dedans au dehors, & expulſent les humeurs, qui cauſent la Goutte.

Deſault nous apprend, que des Particuliers de Bordeaux, ſe ſont guéris de la Goutte, en avalant, pendant une dixaine de jours de ſuite, pluſieurs gouſſes d'ail entiers chaque fois ; cet Auteur, avec raiſon, en recommande l'uſage aux Goutteux, ainſi que des aromates. Riviere parle beaucoup dans ſa Pratique, des avantages qu'on tire de ces uſages, pour la Goutte & pour l'hydropiſie. Joignons à ces témoignages, ceux du célébre Lobb : les uns & les autres nous juſtifient, par leurs expériences, combien ils ſont précieux pour un hydropique, pour un ſcorbutique, pour un Goutteux, & pour celui qui a la pierre. L'oignon ſur tout a ſes miracles en particulier ; tout le monde peut en avoir remarqué : je publierai ceux qu'il a opérés en ma faveur, & qu'il opere encore, quand je le veux. Je n'ai qu'à en manger en

ſalade, dans le tems qu'ils ſont encore petits, & en certaine quantité, je ſuis sûr d'éprouver par la ſueur, ou par la tranſpiration, un dégorgement d'humeurs, qui me laiſſe des boutons, d'une rougeur ſemblable à celle de la rougeole, avec des demangeaiſons très-importunes; preuve bien sûre de l'eſprit actif & volatil que renferme l'oignon: au ſurplus, qui eſt-ce qui n'en a pas fait l'épreuve ſur ſes yeux, quand on paſſe auprès de quelqu'un qui pele, ou quand on pele ſoi-même un oignon crud.

Les végétaux, dont on fait ordinairement des ſalades, ſont d'un uſage admirable pour les Goutteux, & ſur tout pour ceux qui ne veulent pas abſolument quitter la nourriture des viandes. Il y en a pour toutes les ſaiſons. Mais ce que je recommande bien étroitement, ſoit qu'on ait déja eu des attaques de Goutte, ſoit qu'on la craigne, c'eſt l'uſage de la laitue pommée, ou non pommée, de quelque eſpéce qu'elle ſoit; c'eſt un diſſolvant excellent: il ne faut pas oublier le perſil, le creſſon de jardin, ou de fontaine. Leurs pro-

priétés ſont admirables & sûres.

J'en dis autant des aſperges, de l'oſeille, de la poirée, des ſalſifis, du celeri, de pluſieurs eſpéces de chicorée, des panais, des carotes, des chous de toute eſpéce, des raves, des radis, des raiforts, des navets, des betteraves, des concombres, &c. ils ont tous des vertus émollientes & ſavoneuſes, diurétiques, & procurent tous la facilité & la liberté des ſécrétions. N'oublions pas quelques plantes ſalutaires & épuratives du ſang, que la nature nous donne libéralement, & ſans être cultivées, comme les deux eſpéces d'ortie, le houblon, & quelques autres; il faut de celles-là particulierement en mettre dans les potages. Au reſte, je n'entreprendrai pas, Monſieur, de nommer tous les végétaux en particulier, l'hiſtoire des plantes en inſtruit; tout le monde connoît toutes celles qui ſont ici dénommées, & tous ceux qui ont des jardins, travaillent à leurs productions. Les Auteurs ſe ſont aſſez étendus ſur leur mérite, & le font aſſez connoître. Pour en être pleinement inſtruit, voyez la

Maiſon ruſtique, &c. Outre les jardins particuliers, qui les fourniſſent à leurs propriétaires, il y a dans toutes les villes un jardin public, & abondamment pourvu, c'eſt le marché; là ſe trouvent toutes les productions végétales uſuelles, légumes de toute eſpéce, tant farineuſes qu'autrement, graines & fruits.

Puiſque je parle une ſeconde fois des fruits, diſons-en encore un mot en faveur des ceriſes & des fraiſes, des figues & des pommes; ce ſont d'excellens pectoraux, & dont les vertus diſſolvantes n'auroient point de contradicteurs, ſi l'on vouloit moins ſe livrer au préjugé, & rendre juſtice aux choſes, d'après de véritables ſpéculations, & des expériences repétées & réfléchies. Les pommes ſur tout, Monſieur, ſont un des plus excellens végétaux que nous ayons; l'uſage qu'on en peut faire, eſt ſouverain pour beaucoup de maladies différentes, & particulierement pour la Goutte. Je ſuis donc bien éloigné de les proſcrire, je les conſeille, au contraire, ſoit en cidre, qui eſt, comme vous le ſçavez,

un jus de pommes, devenu ſpiritueux par la fermentation, & dont l'acide diviſe & fond les humeurs, ſoit mêlées ou priſes avec du cidre, ſoit en tourtes, en compotes, en infuſion, ou tiſanes, & généralement de toutes les façons. Il n'eſt pas indifférent de faire choix du cidre que l'on veut boire; le cidre doux & gracieux, qui ne fait pas d'efforts pour s'échapper de la bouteille, & qui n'eſt pas mouſſeux, eſt préférable à celui qui eſt dur, revêche, & qui s'éleve au-deſſus du verre; celui-ci eſt moins diſſolvant, & reſſerre davantage. Enfin les pommes renferment toutes les particules acides, qui peuvent ſéparer les parties reigneuſes, changer la nature des ſels alkalins animaux, qui ſe trouvent dans le ſang, les fondre, les diviſer, & les expulſer par la voie des ſécrétions.

Il n'entre point dans mon objet, Monſieur, de vous parler des autres maladies, pour leſquelles l'uſage des pommes, &, en général, des végétaux, eſt d'une efficacité admirable; il faudroit un traité en particulier pour chacune: vous n'attendez de cette

Lettre, qu'un témoignage ſur l'utilité des végétaux en faveur de la Goutte. C'eſt auſſi dans cet objet que je me renferme; & après ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire, il me ſuffit d'y ajoûter que les Goutteux tirent toujours un avantage de la production végétale; tant que les ſubſtances de ce genre, domineront dans ſon corps, ſur les ſubſtances animales, celles-ci ne pourront jamais y prendre un degré d'acrimonie aſſez puiſſant, pour dégénerer & ſe fixer dans aucune des parties, encore moins y faire du deſordre, par la raiſon qu'après la coction & le mêlange des deux ſubſtances, celle qui dominera ſur l'autre, en déterminera le réſidu, par la voie des unes ou des autres ſécrétions. Il y aura encore moins à dire ſur ce dernier article, ſi l'on ne fait uſage, pour ſes alimens, que de la ſeule production végétale.

Il eſt inutile de vous rapporter la vie des Anachoretes, & des hommes qui ont vécu dans le deſert; elle a été longue, & n'a fini qu'après une vieilleſſe, que l'on ne connoît preſque plus

aujourd'hui. Mais je peux vous citer l'exemple de quelques Communautés Religieuſes d'hommes, que l'auſterité des régles de leur Fondateur, ſoumet à la privation de toute ſubſtance animale, pour ne vivre que des végétaux, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de cultiver ; cette nonrriture, l'exercice qu'elle leur procure, d'autres travaux du corps, auxquels ils ſont également forcés de ſe livrer, les maintiennent gras & robuſtes ; l'Infirmerie eſt rarement habitée, ou, quand elle l'eſt, c'eſt par des Religieux d'une vieilleſſe, que des travaux pénibles réduiſent à ne pouvoir plus agir, ou par des Religieux, à qui une ſueur, une tranſpiration interceptée, auront dérangé la circulation des humeurs, & l'auront alterée. Mais on n'y voit jamais de Goutteux.

Comme c'eſt pour eux que j'écris, Monſieur, ils doivent, ou abandonner entierement l'uſage des ſubſtances animales, ou, s'ils veulent la conſerver, la ſoumettre à l'empire des ſubſtances végétales, de maniere que celles-ci dominent ſur les animales. J'en ai

expliqué les motifs ; j'ai également indiqué les précautions avec lesquelles il faut passer d'une nourriture à l'autre, afin d'accoutumer insensiblement l'estomac à un nouveau genre de vie, qui quelquefois l'étonne, & le fatigue assez pour affoiblir les opérations qu'il doit faire. Il me reste à vous parler de deux exemples que j'ai vûs, qui feront le prix des végétaux, & du régime, pour l'un desquels, j'ai été consulté, & l'autre avec qui j'ai eu l'honneur de vivre.

Une Demoiselle de l'âge d'environ vingt ans, d'une complexion délicate, mais bien portante, ne pouvoit faire usage d'aucuns des alimens, dont généralement tout le monde se nourrit, sans souffrir de douleurs considérables à son estomac, & à différentes parties de son corps ; la seule nourriture que son estomac recevoit favorablement, étoit un peu de vin, & du pain ; elle faisoit les honneurs de la table, qui étoit toujours bien servie, sans qu'elle y mangeât de rien ; mais elle sortoit souvent de table, pour se rendre à la cuisine, où elle faisoit son

repas

repas avec des haricots préparés frugalement. Un jour je la ſuivis, j'en fus témoin ; elle m'aſſura que cette ſeule nourriture lui faiſoit du bien, & que toute autre l'expoſoit à des périls, par les différentes épreuves qu'elle en avoit faites. Enfin on me pria d'entrer dans un appartement, avec cette Demoiſelle, pour la perſuader, & vaincre ſes répugnances ſur la nourriture générale, ainſi que ſa famille, alarmée de ce genre de vie. Après une longue converſation, je conclus, que ſa nourriture d'haricots étoit analogue à ſon eſtomac ; au lieu de l'en priver, je l'exhortai à y perſévérer, puiſque les épreuves qu'elle avoit faites, l'avoient fait toujours ſouffrir en pure perte. Je diſſuadai la famille, & je les y fis ſouſcrire. Deux ans après, j'eus l'honneur de voir cette Demoiſelle en parfaite ſanté, continuant ſon même train de vie.

L'exemple ſuivant paroîtra plus ſingulier, d'un Capitaine d'Infanterie, âgé pour lors d'environ cinquante ans, grand, fort & robuſte. Il avoit vécu toute ſa vie uniquement avec du pain ;

en vain avoit-il fait des épreuves pour vivre à la vie ordinaire de tous les hommes, c'étoit toujours avec danger de sa vie. Sa raison le porta à ne vivre que de pain seul & unique, qui lui faisoit du bien ; il buvoit du vin, & autres boissons, assez raisonnablement. Cet Officier résistoit à toutes les fatigues les plus outrées de son état, sans jamais être malade, ni incommodé. J'ai eu l'honneur de vivre à l'Auberge à Sedan avec lui ; il fumoit beaucoup, & ne se mettoit à table qu'au dessert, pour ne faire son repas qu'avec du pain & du vin de Champagne, de son crû, & nous prioit d'en boire. Je lui ai dit différentes fois, comme il payoit le même prix que nous, que pour ne manger que du pain, il ne devoit pas se mettre à l'Auberge. Il me répondit, que de tous les tems la société avoit fait ses délices, & qu'on ne sçauroit trop en payer le plaisir.

Pourroit-on relever assez les avantages des végétaux? Les raisins, avec quoi l'on fait le vin ; le froment, & autres espéces de grains, avec quoi l'on fait le pain, ne sont-ils pas de

véritables productions végétales, dont nous nous nourrissons tous? Heureux serions-nous, si nous nous assujettissions à ne vivre que de ces espéces; les maladies & les infirmités seroient moins connues. Arrêtons-nous, en finissant, sur les haricots, qui de tous les tems ont été proscrits, par les différens attributs qu'on leur suppose. C'est une légume pesante, dit-on, indigeste & venteuse; si, les animaux n'en veulent pas manger, pourquoi nous exposer à cette nourriture, si elle l'est pour quelques-uns? La légume est extrêmement avantageuse pour les pauvres peuples; heureux seroient-ils, s'ils en avoient suffisamment. L'exemple rapporté de cette Demoiselle, doit nous vaincre sur les préjugés. Que les Goutteux réfléchissent sur les avantages qu'ils trouveront dans le secours des végétaux, avec ceux de l'exercice, dont j'espere vous entretenir dans la Lettre prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, le 3 Avril 1756.

XIV. LETTRE.

MONSIEUR,

JE n'ai cessé, dans la plupart de mes précédentes Lettres, de déclamer contre la vie molle & paresseuse, à cause de tout ce qu'elle enfante de nuisible à la santé de l'homme, & à la jouissance libre des facultés, qu'il tient de la nature. C'est un monstre, que l'intérêt de nos jours devroit attaquer de tous côtés, par la sobriété, le travail & l'exercice, si celui de nos sens ne l'asservissoit de trop bonne heure, par un joug, qu'il ne présente qu'avec l'appas même & la jouissance du plaisir; de là, nous ne résistons plus à tous ceux qu'il nous offre, & il en résulte toujours un défaut d'exercice, cause féconde & assurée de beaucoup de maladies, & sur tout de la Goutte. L'homme opulent a rempli sa journée, par le moyen de deux repas somptueux & longs, de quelques parties de jeu, ou

de ſpectacle, & d'un ſéjour conſidérable au lit; il n'a pas fait un pas pour ſa ſanté, il s'eſt même trouvé dans & hors ſon lit, ſans avoir donné aucun mouvement, qu'à l'action de ſa toilette. L'homme de cabinet eſt occupé des affaires publiques. A peine peut-il agir pour les ſiennes propres? l'homme aiſé vit dans l'oiſiveté; les dames enfin, ſoit par état, ſoit par goût, reſtent chez elles, & ne quittent le fauteuil, que pour ſe remettre au lit.

Tel eſt à peu près, Monſieur, il faut en convenir, le genre de vie des gens du monde; c'eſt auſſi dans les claſſes différentes, qui le compoſent, que ſe trouve le plus grand nombre de ceux que la Goutte aſſiege. Il n'en eſt pas de même des claſſes remplies par les hommes, que les arts, les métiers, l'induſtrie, les armes, l'agriculture, la peine enfin, & la médiocrité, tiennent dans un mouvement continuel, & dans l'uſage d'une vie ſobre. Ceux-ci ne connoiſſent pas la Goutte, & s'ils ſont aſſez heureux pour échapper aux accidens du hazard, ſouvent fruits du métier, ils ſont vigoureux, diſpos,

agiles, & vivent long-tems : on n'entend jamais dire, un tel a la Goutte, mais Monfieur un tel a la Goutte.

Il faut donc, Monfieur, que le mouvement du corps, & fur tout un mouvement réglé & ordinaire, foit bien précieux à la fanté, & bien utile à fa confervation ? Sans doute. L'exercice eft un des plus grands & puiffans moyens, par lefquels on puiffe maintenir une régle égale & conftante dans l'économie animale ; il contribue à une circulation exacte & générale de tous les fluides ; les humeurs ont un cours libre par les voies qui leur font deftinées, & débarraffent les parties du corps, qui feroient incommodées de leur féjour.

Il faut cependant des bornes à tout. Je ne prétens pas dire, que les exercices violens foient avantageux ; je dis, au contraire, qu'ils font dangereux. Un chaffeur paffionné, par exemple, eft fouvent dans fon lit, par les conféquences de l'excès de fon exercice ; il lui a valu un rhume, ou une fluxion de poitrine, un rhumatifme, d'autres accidens ; parce que fon ardeur lui a

fait braver toutes les intempéries de l'air, & qu'il ne prend aucune précaution, pour éviter la ſurpriſe du froid dans le moment, où ſes pores ſont ouverts, & pour ſe ſécher promptement, ſi une forte pluie le prend en pleine chaſſe.

La paume eſt encore un exercice auſſi amuſant que ſalutaire; il faut cependant en craindre l'attrait: on s'y livre avec trop d'ardeur, on y fait des efforts, on s'y extenue: ces extrémités ſont dangereuſes, & alterent quelquefois le mieux conſtitué. Le mail a les mêmes avantages, & les mêmes inconvéniens, & j'exhorte ceux qui, dans un tems très-chaud, ont pris ces exercices un peu immodérément, d'éviter la fraîcheur avec grand ſoin. J'ai vû des perſonnes payer cher le plaiſir de prendre le frais, étant toutes en ſueur. Leurs pores, qui étoient en liberté de couler, ſe reſſerrent; le ſang étant rarefié, tout à coup ſe fige; ils meurent avant d'être malades. Les mêmes malheurs ſont arrivés à des joueurs de paume.

Les armes & la danſe, ſont dans les

premiers tems un travail pénible, & quelquefois rebutant; mais l'un & l'autre ne ſont pas moins un exercice bien avantageux; ſi l'on peut ſe les rendre familiers, ils dégagent le corps, ils rendent les muſcles forts, & les tendons ſouples, ils font obéir les membres, pour toutes les attitudes que l'on veut prendre, & facilitent tous les mouvemens. On a même vû ces exercices effacer des défauts naturels, que toutes les lumieres de l'art n'avoient pû rectifier.

Allons, Monſieur, de degré en degré, en parcourant les âges. L'enfant eſt toujours en mouvement: les menaces l'effraient, mais ne l'arrêtent point. C'eſt la nature qui lui demande cet exercice, auſſi vaut-il mieux le laiſſer aller, même avec le riſque de tomber, que de le lier à ſa chaiſe. L'enfant devenu plus fort & plus grand, ne demande qu'à courir; à peine la leçon eſt-elle finie, qu'il eſt déja bien éloigné de l'endroit où eſt le maître. Le volant eſt en l'air, le cercle roule, le moine tourne, & cent autres jeux de cette eſpéce. Il prend inſenſiblement de la

force & de l'agilité. Tous ces petits exercices le rendent capable de plus grands ; & il y fait des progrès rapides. Mais en prenant un état dans le monde, il néglige ses exercices, sa force & son action déclinent, ses membres se roidissent, les humeurs s'accumulent, & font amas, les maladies se déclarent, la Goutte l'attaque. Le voilà au printems de son âge, déja avec les infirmités, qui sont le partage de la vieillesse, & elles ne feront qu'accroître, s'il ne reprend l'exercice qu'il avoit quitté.

J'ai connu de jeunes gens, dès l'âge de vingt & vingt-cinq ans, avoir la Goutte. Hoffman nous rapporte en avoir traité, à l'âge de dix-huit ans, une des plus aigues & des plus longues. Un jeune homme, à l'âge de vingt-cinq ans, étoit de la grosseur la plus énorme & la plus considérable dont on puisse se faire une idée. Il étoit fils unique, riche ; mais son état alarmoit ses parens, que leur tendresse mal entendue avoit engagé à tenir leur fils sans cesse sous leurs yeux. Il eut enfin une attaque de Goutte, qui l'ef-

fraya lui-même : il prit ſon parti, en cherchant ſon reméde dans l'exercice. Le lundi, il jouoit à la paume, pendant trois ou quatre heures de la matinée ; le mardi, il donnoit le même tems à jouer au mail ; le mercredi, il alloit à la chaſſe ; il montoit à cheval le jeudi ; le vendredi, il faiſoit des armes ; le ſamedi, il alloit à pied à une de ſes terres, éloignée d'environ trois lieues, & en revenoit le dimanche, auſſi à pied. Le reméde fut ſi bon, qu'au bout d'un an & demi, il ſe trouva d'une taille très-ordinaire. Il ſe maria. Il a conſervé ſes exercices, qui l'ont débarraſſé des humeurs, dont il étoit engorgé, & d'une maſſe preſque informe, il ſe fit un homme diſpos & vigoureux, qui a été après en parfaite ſanté.

L'exercice, Monſieur, éloignera toujours les attaques de la Goutte, ſoit qu'elle ſe diſpoſe à venir, ſoit qu'on l'ait laiſſé venir. J'ai vû des Officiers avoir la Goutte, pendant le repos de la paix. Cette maladie n'exiſtoit en eux que par un défaut d'exercice ; la guerre étant ſurvenue, ils ont été obligé

de s'y rendre; les mouvemens, l'exercice, ont été alors d'obligation, la Goutte s'eſt diſſipée; c'en étoit aſſez pour faire valoir auprès d'eux les avantages de l'exercice. Mon attention, à la fin de la campagne, étoit de leur recommander, pour le tems de la garniſon, ſur tout de monter beaucoup à cheval. Ceux que mes avis perſuadoient, échappoient aux nouvelles attaques; ceux qui les négligeoient, en étoient accablés, & paſſoient preſque l'hiver dans les tourmens.

Voici encore d'autres exemples que m'ont fourni quelques Officiers, ſur les inconvéniens du défaut d'exercice. J'en ai vû quelques-uns, demander & obtenir des retraites, après un ſervice aſſez long, pour mériter de prendre du repos. Mais ce repos coûte cher. En ſe repoſant, on néglige l'exercice & le mouvement, la tranſpiration ceſſe, la peau devient dure & ridée, les canaux ſécrétoires ſe bouchent, les humeurs accumulées font amas, les membres ſe roidiſſent, toutes les parties du corps ſont en ſouffrance, on n'a de mouvement que par le ſecours d'au-

trui ; le lit, le fauteuil & les couffins deviennent précieux ; enfin la Goutte paroît, avec tous fes caprices & fes douleurs ; on eft perclus, & on eft cul-de-jatte, jufqu'au moment où la mort vient délivrer de tous les maux. Que de fois, Monfieur, j'ai été témoin de ces fâcheux effets d'un trop grand repos, & du défaut d'exercice !

Vivre dans un repos lâche, & ennemi de tout exercice, eft, fans contredit, une caufe affurée de beaucoup de maladies, & fur tout de la Goutte. Mais paffer d'un exercice, dont le corps avoit fait habitude, à un repos total, eft encore un motif plus sûr & plus prompt, pour des attaques de cette maladie. J'ai vû, car j'ai des exemples de toutes les efpéces, j'ai vû, dis-je, des hommes paffer d'un état, qui les tenoit fans ceffe dans un mouvement continuel, où ils fe portoient bien, dans un état, qui leur demandoit du repos, & être attaqués prefque fur le champ, d'une Goutte mutine & dangereufe. Il eft bien rare, dans ce cas, que les jours du malade foient bien longs ; quand les refforts ceffent de

jouer, les membres ſe nouent, & toutes les autres facultés s'interceptent.

L'exercice eſt ſi important à la ſanté, qu'il aide aux digeſtions, & que ſans lui, il n'y en a jamais de parfaitement bonnes; c'eſt ce qui a fait dire à un Phyſicien de nos jours, que l exercice étoit un ſecond eſtomac. Pour moi, je dis qu'il en eſt le protecteur, l'ami, l'agent, le libérateur; que par lui toutes ſes fonctions ſont libres & faciles, que ſans lui, elles ſont imparfaites & infideles. En un mot, l'exercice eſt auſſi bon pour préparer l'eſtomac à recevoir des alimens, qu'à les digérer. C'eſt de cette vérité, ſans doute, qu'eſt venu ce propos connu de tout le monde: *Je vais faire un tour, pour gagner de l'appétit.*

Vous m'objecterez, Monſieur, que tout le monde ne peut pas ſe procurer de l'exercice; que les gens de cabinet ſont obligés de reſter ſur les papiers & ſur les livres; que l'hiver n'eſt pas un tems, où les promenades puiſſent avoir lieu; qu'enfin il ſe préſente des obſtacles, qui empêchent l'exercice au moment où l'on voudroit en faire. Je

répons à ces objections, que les hommes de cabinet, trouvent toujours le tems de chercher un délassement nécessaire aux opérations de leur esprit; au lieu de le prendre dans le jeu, ils n'ont qu'à se pratiquer des exercices dans leur maison; cet expédient remédiera aux inconvéniens de l'hiver. J'ai connu trois Avocats célebres, qui étoient liés de la plus étroite amitié, & étoient tous trois de l'âge d'environ cinquante ans; l'un d'eux avoit eu plusieurs attaques de Goutte, à trente ans; il ne s'en ressentoit point en aucune façon. Tous trois s'étoient imposés un service journalier, & ils y étoient si exacts, que rien au monde ne les en auroit détourné. Ils étoient dans leur cabinet dès cinq heures du matin au plus tard, été, comme hiver; ils travailloient jusqu'à une heure avant le dîner, qu'ils sortoient pour se promener; après diné, ils reprenoient le travail, jusqu'à six heures, selon que le tems les y invitoit. Quand la saison ou le mauvais tems leur proscrivoit la promenade, ils se rendoient chez celui des trois qui avoit eu la Goutte;

il avoit fait placer un billard dans une piéce de ſon appartement ; là ils jouoient, & prenoient l'exercice, que la promenade leur refuſoit. Je les ai vûs jouir de la meilleure ſanté.

Outre le billard, jeu amuſant & rempli d'adreſſe, mais malheureuſement abandonné, il y a un autre moyen de ſe procurer de l'exercice chez ſoi. Je dis particulierement des merveilles de celui-ci, par ſes bons effets, ſur les gens accablés de rhumatiſmes, de Goutte, & d'autres infirmités, à qui j'avois recommandé d'en faire uſage ; c'eſt le tour. D'abord c'eſt un travail pénible, juſqu'à ce qu'on y ſoit formé ; l'on gâte beaucoup de bois, beaucoup d'outils, mais inſenſiblement on s'y rend familier, & ce travail devient un plaiſir. Par cet exercice, toutes les parties du corps ſont en mouvement : les pores ouverts, facilitent l'écoulement, & fourniſſent une entiere tranſpiration, les muſcles & les tendons ont un jeu égal, & cette action leur rend toutes leurs forces. L'amuſement, rend ainſi la ſanté à celui qui l'a perdue, ou lui conſerve celle qu'il a. C'eſt par ce

moyen que jouissent long-tems de la leur, tant d'hommes consacrés à Dieu, à qui les régles austeres de leur Ordre, interdisent jusqu'à l'usage de la parole; ils sont dédommagés de tant de privations, par le tour, où ils voyent se former, sous leurs mains, cent petits chefs-d'œuvre, d'une délicatesse & d'une adresse infinie.

Croyez-vous, Monsieur, qu'il seroit si ridicule de proposer aux Dames de s'adonner à cet exercice chez elles? Je ne vois, à réaliser cette idée, que beaucoup de raison & de sagesse; elles ont bien plus d'adresse & de goût que les hommes : leurs ouvrages seroient plus fins & plus délicats, ce seroient autant de mignatures; pour la proportion des forces, on leur feroit faire des tours & des outils plus petits. Je ne plaisante pas, Monsieur; une douce transpiration qu'elles se procureroient, débarrasseroit la nature du poids des humeurs qui l'oppriment, & dont elles font amas dans le fauteuil, qu'elles habitent sans cesse; leur estomac reprendroit la liberté de ses fonctions, il se fortifieroit, en un mot, elles vivroient

vivroient avec moins d'infirmités. Prêchez ma doctrine, Monsieur, persuadez, sur tout, c'est votre talent, vous rendrez aux Dames plus de services, ou presque autant, que l'art de guérir: s'il vous faut des exemples, quelquefois ils entraînent, en voici un, d'après lequel, il faut absolument se rendre.

Une Dame de distinction étoit obligée, par état, de tenir maison, d'avoir toujours table ouverte, grand jeu, & faire face à l'un & à l'autre. Cette obligation avoit fait mettre de côté tous ses amusemens, & sur tout, toutes sortes d'exercices. Sa santé fut bientôt altérée, les actions du corps & des membres devinrent impuissantes, le sommeil l'abandonna, les souffrances de toutes parts l'assiegerent, chaque jour, en un mot, étoit un chemin considérable, qu'elle faisoit vers le tombeau. Elle fit ses réflexions, & prit un parti ferme, & bien résolu. Sa situation étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne pouvoit point aller en voiture, ni monter à cheval, encore moins aller à pied. L'expédient qu'elle ima-

gina, fut de faire faire un métier de bas ; elle le fit placer chez elle, prit un maître, pour lui apprendre ce travail, qui, à la vérité, fut pénible dans le commencement ; mais elle brava aisément cet obstacle, malgré ses tourmens, & continua l'exercice qu'elle s'étoit imposé. Petit à petit, ses jambes, pieds, bras & mains, reprirent la liberté de l'action, ses forces sont revenues, & sa santé s'est parfaitement rétablie : mais elle n'a point oublié qu'elle la devoit à l'exercice ; elle le continue, elle va à la promenade exactement tous les jours, elle vit sobrement. C'est d'elle-même, Monsieur, que je tiens l'exemple que je viens de vous rapporter. J'ai l'honneur de la voir quelquefois, & de manger avec elle ; elle est très-constante dans ce régime. Je n'ai qu'une réflexion à ajouter, qui est que le métier de bas, exerçant en même tems, toutes les parties du corps, il faut qu'elles se prêtent, & qu'elles agissent ; par là, le superflu des humeurs se porte, de toute nécessité, à toute la surface de la peau, il y trouve une issue dans les pores, qui sont ou-

verts, & débarrasse les corps des causes de maladie.

Vous connoissez vous-même, Monsieur, & plus particulierement qu'un autre, les avantages de l'exercice du cheval; ce n'est pas sans fondement qu'on l'indique aux malades, aux goutteux sur tout; l'expérience justifie tous les jours, combien il est avantageux de le prendre. On connoît très-peu d'Ecuyers qui ayent la Goutte, je parle de ceux qui montent journellement à cheval, pourvû que l'excès de la table n'en fasse point l'abus. Les Dames devroient le pratiquer plus souvent.

Mais il y a un autre exercice bien familier, auquel on ne réfléchit pas, & qui cependant est d'une bien grande conséquence: c'est l'action de se chausser & de se déchausser soi-même, de mettre son col, enfin de prendre la peine de s'habiller. Femmes de chambre, valets de chambre, laquais, que de tort vous faites à vos Maîtres, en servant ainsi leurs volontés! Ah, Monsieur, chaussez-vous, & déchaussez-vous vous même; songez, s'il vous plaît, que cette action, si simple &

ſi courte, eſt d'un prix infini, pour l'uſage libre de toutes les parties de votre corps; qu'il n'y a rien dans cette action, qui ne ſoit un mouvement général de la part des muſcles, & des ligamens de toutes les articulations, & que ſi vous la négligez, les extrêmités, ſur tout les inférieures, deviennent roides, à ne pouvoir plus ſe plier. Ne me répondez pas, que vous perdrez, à ſuivre mon conſeil, une grande incommodité, que vous êtes alerte & diſpos, que vous montez à cheval, & que cet exercice ſupplée à celui que je vous recommande. Détrompez-vous, Monſieur, cet exercice du cheval, quelque accoutumé que vous y ſoyez, quelque excellent qu'il ſoit, fatigue quelquefois; l'heure du repos arrive, on vous deshabille, on vous met au lit, ſans preſque aucun mouvement de votre part; le corps prend au lit une ligne droite, qu'il garde tant que le repos dure, elle ne s'interrompt pas même par votre habillement, pour lequel vons ne faites que tendre les jambes à votre valet de chambre; pendant tout ce tems-là,

les membres & les ligamens des parties se roidissent, celles des vertebres n'obéissent plus, & les flexions deviennent impuissantes. Vous ne vous en appercevez pas, me dites-vous ? D'accord ; mais vous vous en appercevrez, à mesure que vos lustres s'accumuleront les uns sur les autres ; vous direz alors, mais injustement, que c'est un effet du poids de vos années, tandis qu'il ne le sera que de votre négligence. Un mot va donner du jour à ce que je dis.

L'action de se chausser, & de se déchausser, exige de se baisser & de se plier : par ce mouvement, les muscles du bas-ventre sont en contraction, & gardent une force élastique, de même que ceux du thorax ; mais si ce jeu se trouve négligé, les muscles, qui l'avoient, deviennent roides, ainsi que le diaphragme, qui gêne la respiration, au moindre mouvement qu'on est obligé de faire, pour se baisser & se relever, sur tout étant assis. Cette habitude exercée, est d'autant plus utile, que par l'action des muscles, elle oblige les fluides aux sécrétions, & à la liberté

de toutes les parties. Rien n'eſt à négliger, Monſieur, pour l'agilité de toutes celles de notre corps ; on n'a que trop d'occaſions étrangeres pour en déplorer la perte, ſans nous en procurer nous-mêmes, dont nous finiſſons par nous en repentir.

En un mot, Monſieur, la nature nous demande de l'exercice, il eſt ſon ami dans tous les cas. Je finis par un détail anatomique, mais ſuccint, des bons effets qu'elle en retire. Les muſcles & les fibres charnus prennent de la force & du reſſort ; le cœur, les arteres acquerent le degré d'action & de vigueur, qui leur eſt néceſſaire ; les globules du ſang ſe ſubtiliſent ſuffiſamment, les ſécrétions ſont exactes, & réglées par la circulation des humeurs, dont les qualités n'auront rien d'incompatible à la ſanté ; & de tout cela, il en réſultera ſans ceſſe, la plus importante de toutes les excrétions, c'eſt celle qui ſe fait par tranſpiration inſenſible, moyen sûr de maintenir en bon ordre, l'économie animale, & de prévenir la plus grande partie des maladies, la Goutte ſur tout, qui étoit

mon objet, dans tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans cette Lettre, & dans les précédentes : trop heureux, si en vous faisant part de mes idées, j'ai pû remplir les vôtres, & vous mettre en état de prévenir cette maladie. Vous en connoissez toutes les conséquences, & tous les dangers, ils sont plus ou moins considérables, suivant l'état des personnes qui en sont affligées, & suivant le moment où les douleurs les assiegent. Un Général d'armée, par exemple, un Officier général, est quelquefois saisi de ce mal, à l'instant le plus précieux : il ne peut ni refléchir, ni agir. L'armée ennemie, qui surveille, profite de la circonstance. N'a-t-on pas vû Charles Quint, dont l'armée venoit d'être surprise, obligé, tout abîmé de Goutte & de douleurs, de se sauver sur une monture à poil, pendant plusieurs lieues ? Pireus, Empereur des Perses, ordonnoit à tous ses Sujets de faire un travail ou un exercice, proportionné à tous, avant de prendre leur repas, parce que, disoit ce Prince, tous mes Sujets sont forts & ro-

bustes, & jamais infirmes. Vous courez une carriere, Monsieur, qui tient beaucoup à ma derniere réflexion ; je vous le repéte, éloignez d'elle, tout ce qui pourroit en altérer la durée, la gloire & la satisfaction. Cependant il est à propos de vous dire un mot de la crampe relative à la Goutte.

Notre nature, Monsieur, est encore sujette à certains accidens, à certains mouvemens convulsifs, & extrêmement douloureux, que les Auteurs ont nommé *Goutte-Crampe*.

La crampe est un mouvement, ou un engourdissement convulsif, qui prend subitement, & qui fait souffrir ; mais dont les accès sont moins douloureux, moins fréquens, de moindre durée aux uns, longs, fréquens & cruels pour d'autres.

Les accès de la crampe prennent depuis le col jusqu'aux extrêmités des doigts. Quelquefois cette cruelle maladie prend à la mâchoire, & la met en convulsion, & est accompagnée des douleurs les plus aiguës. Elle attaque indistinctement le bras, l'avant-bras, le poignet, les doigts, le tronc, la cuisse,

cuiſſe, la jambe, les pieds, les doigts des pieds.

Ce genre ſingulier de maladie, ſi ordinaire, & cependant ſi peu refléchi, par rapport à ſes cauſes, a été défini par peu d'Auteurs, & ne s'eſt pas attiré de leur part, toute l'attention que ſes terribles effets ſembloient devoir lui faire partager du moins avec toutes les autres maladies. La crampe eſt un préliminaire de la Goutte. Tout le régne animal eſt ſujet à ſes accès cruels; mais les accidens en ſont quelquefois ſi cruels & ſi longs, que l'homme le plus fort peut à peine les ſupporter. Le genre de tourment qu'on éprouve dans cette contraction, eſt ſi violent, qu'on a vû des hommes, dont les pieds ſe tordent au point, que la pointe du pied vient en dedans, & le talon en dehors. Les douleurs qui ſuivent de ſemblables accidens, arrachent aux patiens des cris, qui font frémir ceux qui ſont témoins des convulſions dont ils ſont agités.

J'ai connu un Chirurgien très-habile, grand, robuſte, & bien fait, de l'âge de trente à trente-cinq ans, qui

n'avoit jamais eu d'autre maladie que la crampe : elle lui prenoit de loin en loin, c'eſt-à-dire, trois ou quatre fois par an ; mais les accès en étoient ſi violens, & en même tems ſi douloureux, que dans les convulſions qu'ils occaſionnoient, il falloit pluſieurs perſonnes pour contenir un ſeul membre ; on étoit obligé de lui faire des douloirs & des contours de bandages, aux cuiſſes, aux jambes, & dans toute l'étendue des bras, tels qu'on en auroit fait pour des fractures. Les ſaignées & les narcotiques le tiroient d'affaire, mais ce n'étoit qu'après avoir éprouvé des tourmens inexprimables.

Quelle eſt la cauſe qui produit des effets ſi bizarres & ſi terribles ? Où eſt-elle ? Eſt-elle dans les fluides, ou dans les ſolides ? Doit-on l'attribuer uniquement à la plénitude & à l'engorgement des vaiſſeaux, qui ſont multipliés à l'infini dans le corps des muſcles ? Ce ſont autant de problêmes, qui ſont encore à réſoudre. Il eſt probable que la plénitude & l'engorgement des vaiſſeaux y a bonne part, puiſque la ſaignée eſt un des remédes. Il ne l'eſt

pas moins que c'eſt un agacement, une irritation dans le genre nerveux, ſi ſujet à l'irritabilité & aux convulſions, puiſque les narcotiques, en détendant le genre nerveux, calment auſſi les douleurs de la crampe. Mais ces mouvemens convulſifs, cette contraction, peuvent être auſſi produits par l'humeur mucilagineuſe, dont toutes les fibres du corps des muſcles ſont enduits.

J'ai vû un Soldat fort ſujet à cette maladie, dont les accès étoient fort fréquens, & pour le moins auſſi douloureux que ceux dont j'ai parlé précédemment; le cric & la mouffle n'auroient pas produit de plus fortes contractions; les membres du patient s'en tordoient, & s'en roidiſſoient d'une étrange façon, au point que pluſieurs perſonnes ne pouvoient le tenir. Ce que j'imaginai de mieux dans la circonſtance, fut de lui ordonner les bains chauds, & les bouillons doux, avec les têtes de pavots: ſa femme, qui étoit blanchiſſeuſe, lui procuroit ces ſecours, avec bien de l'affection. Un reméde plus ſimple, l'uſage du lait, le délivra

des atteintes cruelles de ce mal, dont il ne se ressentit pas tout le tems qu'il fut fidéle à ce régime, ce qui dura plusieurs années, au bout desquelles ce Soldat l'ayant discontinué, & ayant perdu sa femme, sa crampe le reprit, & le fit enfin périr.

Le froid est une des causes, au moins occasionnelle, de la crampe; j'en ai éprouvé moi-même l'effet, par cette cause. Il est des cas, où il est difficile de s'en garantir.

La preuve en est continuellement sous les yeux. Dans les tems les plus chauds, nombre de personnes vont se baigner, soit pour se laver, soit pour le seul plaisir de nager & de plonger. Quelque chaude qu'on puisse supposer l'eau, sa fraîcheur souvent saisit, & fait une crispation au corps des muscles, ainsi qu'au genre nerveux, ralentit l'action de systole & de diastole, au point qu'il se fait un resserrement des ventricules du cœur, qui concentre toute espéce de fluides. Les personnes saisies, perdent alors l'action de leur corps, par les crampes, & souvent y succombent. Le rapport de

ceux qu'on a arrachés au péril de ſe noyer, confirme ce que j'avance à cet égard.

Dans toutes les circonſtances imaginables, en tout lieu, en ſanté comme en maladie, au lit, à la ville, à la campagne, dans le repos, même dans le mouvement, la crampe ſurprend, ſans s'annoncer par aucun ſymptôme, fait crier & ſouffrir plus ou moins. Le ſeul moyen de s'en délivrer promptement, eſt le mouvement & le frottement.

Ceux qui connoiſſent la poſition des muſcles, peuvent abréger leurs ſouffrances, en les ramenant à leur état naturel, & en les y contenant. Dans cette contraction, le corps charnu des muſcles, fait boſſe, pour réſiſter au tiraillement que font, en tout ſens, les fibres des tendons, à l'origine & à l'inſertion des muſcles affectés. Chacun, de ſon côté, tirant avec une égale violence, le corps des muſcles ſe roidit, pour réſiſter à ce tiraillement, & ſe gonfle; de là les douleurs étonnantes qu'on reſſent.

Qu'on imagine une branche récem-

ment coupée, & qui conſerve encore aſſez de ſéve pour pouvoir être pliée, avec un peu d'effort; en rapprochant les deux extrêmités, pour la courber en demi-cercle, on voit que toutes les fibres du bois ſe roidiſſent ſinguliérement, & que chacune d'elles tire avec violence de ſon côté, pour réſiſter à la courbure; la partie ſupérieure du demi-cercle ſe gonfle, & fait boſſe. Qu'alors on appuie ſur cette partie ſupérieure, en lâchant doucement les deux extrêmités, cette branche ſe remettra dans ſon état naturel.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formé de l'action des muſcles, dans l'état de la crampe; auſſi quand j'en ſuis ſurpris, je mets la main ſur le corps du muſcle, qui fait boſſe, j'appuie fortement, en mettant la partie dans la poſition qui convient le mieux à la propre direction des muſcles. Par ce moyen, j'abrége mes douleurs, & j'évite de me donner le mouvement que je ſerois obligé de faire, ſi je n'en uſois pas de cette maniere, ainſi que de ſortir du lit dans les tems froids. Il m'eſt arrivé ſouvent de faire ceſſer

de cette maniere mes douleurs, dans des cas même où le corps des jumeaux ſe portoit ſur le tendon d'Achille, ou aux jarrêts.

J'ai vû, Monſieur, une infinité de gens attaqués de la Goutte, qui devant & après leurs attaques, avoient des crampes, qui leur occaſionnoient des tremblemens, qui leur ont duré toute la vie. J'en ai vû d'autres, que ces crampes obligeoient de quitter leur lit, & de faire leur demeure dans leur fauteuil, où il falloit leur donner à manger comme à des enfans, & qu'on ne pouvoit faire boire qu'à l'aide d'un chalumeau. J'ai eu la ſatisfaction de leur procurer le repos du lit, de les faire marcher, boire & manger comme d'autres, & cela par des moyens très-ſimples, en leur mettant aux poignets des braſſelets médiocrement ſerrés, & aux parties ſupérieures & inférieures des cuiſſes, ainſi qu'aux jambes, des bandes, ou des jarretieres, au moyen deſquelles je contenois les muſcles dans leur ſituation naturelle, & dans leur propre action.

Le ſuccès de cette méthode m'a

occaſionné une réflexion, qui peut avoir lieu ici. Les muſcles ſont attachés à leur origine, & à leur inſertion, par des tendons; ces tendons ont des gaînes, ces gaînes, des glandes, & ces glandes fourniſſent une humeur mucilagineuſe, qui ſert à enduire & à lubrifier les tendons, pour en faciliter & en régler les mouvemens. Dans l'état de ſouffrance & de vieilleſſe, ces glandes ſe deſſéchent, & ne fourniſſent plus cette roſée, qui donnoit aux mouvemens cet ordre & cette facilité. Par ce défaut, le tendon vacille dans ſa gaîne, la partie n'a plus ni force, ni régle, & ne peut exercer aucune action. Au moyen des braſſelets un peu larges, & médiocrement ſerrés, les tendons ſont contenus dans leurs gaînes, & l'on ſe ſert de ſes mains & de ſes jambes, comme à l'ordinaire.

Les émétiques & les ſuperpurgations produiſent des crampes & des mouvemens convulſifs, au point que les malades ſe roidiſſent, ſe tordent, & ſe tortillent comme des anguilles; on jugeroit à les voir dans ces circonſtances critiques, que ces inſtans ſont les

derniers de leur vie, & cela pourroit ſouvent arriver. Dans ces cas, j'ai eu recours, & toujours avec fruit, aux bains chauds; pendant le bain, je faiſois prendre ſouvent du lait aux malades; en ſortant du bain, je leur faiſois faire uſage de potions huileuſes, d'eau de poulet, avec des têtes de pavots; par ce moyen, & l'uſage conſtant du lait, ils revenoient à leur état primitif, & ce régime continué, les en garantiſſoit pour toujours.

Nous voyons, Monſieur, en toutes ces circonſtances, les avantages du lait; l'uſage en eſt démontré avantageux, pour la guériſon de la Goutte & des crampes, ſi l'on veut s'y aſſujettir conſtamment.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XV. LETTRE.

A Verſailles, ce
1 Mai 1756.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye réduit la Goutte qu'à un ſeul nom, pour vous donner moins d'embarras, cependant il eſt bon de ne pas vous laiſſer ignorer les noms que les Auteurs ont donné à cette maladie. Aux pieds, on la nomme, Podagre; aux mains, Chiragre; aux coudes, Onagre; aux dents, Dentagre; à la hanche, Sciatique; Courbature, quand la Goutte affecte les unes & les autres des vertebres, depuis le col juſqu'au coccix, les côtes, les clavicules, & les omoplates.

L'étimologie de Courbature eſt devenue ſi commune, qu'aux moindres incommodités, ſoit par des excès de fatigue, ou autres incommodités, ſoit à la ville, ou à la campagne, on ſe

plaint vulgairement, d'avoir la courbature.

La courbature n'eſt autre choſe, à proprement parler, que quand la Goutte affecte tout le tronc, dont le corps eſt dans la néceſſité de ſe tenir courbé, par la violence des douleurs.

Il eſt à propos de vous parler en peu de mots, d'une maladie commune, & preſque générale, qu'on nomme Rhumatiſme : les Anciens n'en ont fait aucune différence d'avec celle de la Goutte; mais dans les ſiécles derniers, Charles Piſſon, Boillou, Cheſneau, Riviere, en ont fait deux maladies; ils ont nommé Goutte atritique, qui ſignifie maladie d'articulations, & ont caracteriſé toute douleur générale & particuliere, qui attaque toute l'étendue du corps, Rhumatiſme. Ce nom adoucit celui de Goutte, car ce dernier choque bien des perſonnes; auſſi ſont-ils plus flattés, malgré leurs tourmens, quand on dit, Monſieur un tel, ou Madame telle, ſont attaqués d'un rhumatiſme, pendant que la Goutte les ronge, & ſe plaignent plus que ſi c'étoient des douleurs de rhumatiſme.

Rien de ſi clair, que la différence de ces deux maladies. La Goutte attaque, ſans ménagement, toutes les articulations des os ; le rhumatiſme, au contraire, attaque toutes les parties charnues, aponévroſes, même les nerveuſes, par des cauſes toutes oppoſées, & peu de perſonnes ſont exemptes de cette maladie, du plus au moins ſupportables. Le grand, comme le petit ; en général, toutes les perſonnes de tous les états, ſont ſujettes à ſupporter des rhumatiſmes ; à la ville, comme à la campagne, le Soldat, comme le Payſan. On fait d'ordinaire les acquiſitions de la maladie de rhumatiſme, les uns pour avoir été trop long-tems dans l'eau froide ; d'autres, pour avoir été mouillés par la pluie, par un tems froid ; d'autres, pour avoir ſupporté trop long-tems une petite colonne d'air, qui a frappé avec action les unes ou les autres parties du corps, qu'on nomme Vent collié communément ; d'autres, pour avoir changé des vêtemens chauds, en de plus légers ; d'autres, pour avoir habité des lieux humides ; d'autres, pour avoir couché les

fenêtres ouvertes, par un grand chaud; d'autres, après des exercices violens, avoir reſpiré un air trop froid; d'autres, pour avoir ſupporté un froid, ſoit de nuit ou de jour, particulierement à l'armée; auſſi en ſortant de ſon lit, le matin, étant en ſueur, ou en tranſpiration. Enfin le rhumatiſme en général, eſt une ſuite du chaud au froid, par des tranſpirations interceptées. Les femmes y ſont auſſi aſſujetties que les hommes. Il y a des rhumatiſmes plus fâcheux les uns que les autres; les femmes en ſupportent des plus fâcheux, par des ſuites de couches, pour avoir fait mauvais uſage de la tranſpiration.

Il y a à obſerver, que des perſonnes ſupportent des rhumatiſmes, avec des complications, les uns avec vérole, d'autres avec le ſcorbut, & autres &c. L'un & l'autre font cruellement ſouffrir, plus particulierement la nuit, par la chaleur du lit. L'on peut effacer les tourmens de l'un & de l'autre, par des remédes indiqués, ſelon les cauſes.

Dans le général, l'exercice eſt un

des plus puiſſans moyens pour effacer toutes les douleurs de rhumatiſme, en donnant de l'action aux ſolides, qui, par un mouvement redoublé ſur les fluides, procurent des ſoulagemens & des guériſons, par le moyen des tranſpirations. Il eſt toujours juſte que le régime accompagne l'exercice, que tout ſoit fait par modération.

L'exercice eſt un moyen, qui ne doit jamais être omis; puiſque le rhumatiſme ſe fixe dans les chairs des corps des muſcles, & dans les aponévroſes, ce qui rend les douleurs plus conſtantes, longues & aiguës, parce que les vaiſſeaux, qui arroſent les muſcles, ſont comprimés par les fibres de la compoſition des muſcles. La liqueur ſe trouve gênée dans ſes calibres, parce que l'action des oſcillations ſe trouve ralentie, dans l'ordre naturel à la circulation, la plénitude de tous les différens vaiſſeaux, y eſt dans une gêne; la liqueur n'étant ni priſe, ni repriſe, dans ſon ordre, ni diſſipée par la tranſpiration, pour lors chaque fibre de l'une & de l'autre eſpéce, font des tiraillemens en tout ſens; les uns

tirent, les autres réſiſtent du plus au moins. Dans cet état de contraſte, la douleur eſt vive. Quand ce ſpaſme ſe trouve ralenti, on reſſent ſur la partie où le froid ſe fait ſupporter, un froid, un engourdiſſement, & un frémiſſement, ſemblable aux mouvemens des fourmies; ce qui rend à la fois la partie peſante & ſouffrante. La chaleur naturelle, recherchée par de vifs mouvemens d'exercice, ou par des frictions fortes & animées, ſouvent répetées ſur la partie, procurent du ſoulagement, même guériſon, ſur tout quand on a eu recours à des fers chauds à repaſſer, avec précaution. Les topiques ſont d'un foible ſecours; mais ceux qui ſont ſtimulans, ſont avantageux.

Il y a des cas, où les douleurs ſont vives & aiguës, où elles ſe fixent, qui rendent le corps immobile à tous ſes mouvemens, même la fiévre eſt de la partie, avec des inſomnies: dans ce cas, l'exercice devient impoſſible.

Pour lors il y a plétore, ſur tout aux tempéramens bilieux & ſanguins. Dans ce cas, le ſecours le plus prompt,

eſt celui de la ſaignée, même ſouvent répétée; il faut évacuer les premieres voies, ſelon l'indication de la natute & de la plénitude, ſoit par les vomitifs, ou autres évacuans. Ces moyens guériſſent promptement, & font que la maladie ne dégénere pas en chronique.

La ſaignée eſt un point certain de guériſon, ſur tout quand le rhumatiſme affecte des temperamens ſanguins, bilieux, & colériques. En eux, leurs vaiſſeaux ſont pleins, & engorgés, d'une humeur gluante, confondue dans le ſang; ce qui ſe trouve démontré après la ſaignée. C'eſt le langage des Auteurs reſpectables, ſur l'avantage de la ſaignée, dans le cas de ces maladies, qui ſont Traillien, Baillon, Leonard Botal, Sidenham, Riviere; ils conſeillent tous de tirer peu de ſang à la fois, & de réitérer ſouvent la ſaignée.

Riviere aſſure, dans ſa Pratique, avoir terminé, par la ſaignée ſouvent réiterée, de cruelles maladies de rhumatiſme. Saignez ſouvent, & de petites ſaignées à la fois, dit cet Auteur,

ſur

ſur tout du côté du mal ; cette méthode n'affoiblit point, & aſſure la guériſon. Je puis de même aſſurer, qu'à ſon exemple, j'ai terminé de cruelles & longues maladies de rhumatiſme, que j'ai été obligé de pouſſer la ſaignée de vingt à vingt-cinq, même juſqu'à trente ſaignées ſucceſſivement, petites, & par diſtance, ſans que les malades ſe trouvaſſent, ni beaucoup accablés, ni affoiblis.

Quand le rhumatiſme attaque des tempéramens, tels que nous venons de dire plus haut, la ſaignée eſt un ſecours aſſuré pour leur guériſon.

Il y a des tempéramens plus foibles, auxquels il ne faut pas entierement ſe livrer aux ſecours de la ſaignée, ſur tout à ceux qui ont des amas d'humeurs, & à ceux qui ſont mélancoliques.

Il y a des tempéramens auſſi, où les humeurs dominent, par une ſurcharge extrême. Pour ceux-ci, il faut avoir recours aux purgatifs ſouvent réiterés, comme les eſpéces d'hydragogues, les tiſanes purgatives, avec les bois, &c. & ne pratiquer que rarement la ſaignée.

Aux tempéramens mélancoliques, & délicats, il faut peu de ſaignées ; l'exercice pour eux eſt un puiſſant ſecours, ſecondé par le lait, & les remédes doux & diaphorétiques ; afin d'effacer les ſouffrances des douleurs du rhumatiſme, par la tranſpiration.

Dans le cas de complication, lorſqu'il y a des cauſes vénériennes, les préparations mercurielles doivent être pratiquées, avec prudence, autant de tems que les effets indiqueront la cauſe de la maladie.

Quand il y a complication ſcorbutique, il faut combattre les effets de la cauſe, autant qu'ils ſubſiſteront, par les anti-ſcorbutiques, comme le lait & les martiaux.

Il faut varier, ſelon les cas, ſoit par les ſudorifiques, les diaphorétiques, les martiaux, les amers, ſur tout après que les remédes évacuans ont précédé. Il y a des rhumatiſmes difficiles à céder aux remédes les mieux indiqués, même aux eaux minérales, de celles comme les martiales, & autres. Le ſecours des eaux eſt à rechercher, par leurs bienfaits, & pour les grands

avantages que les malades en reçoivent, ſur tout quand les maladies ſont dégénerées en langueur, qu'on nomme chroniques ; le lait eſt efficace dans ce cas.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XVI. LETTRE.

MONSIEUR,

IL eſt juſte de ſoulager votre mémoire, elle a des objets à retenir bien plus eſſentiels que ceux qui font la matiere des Lettres, que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur la Goutte. Et comme vous voulez ſçavoir où prendre tout de ſuite, telle ou telle choſe qui en parle, je crois ne pouvoir mieux faire, que de vous rappeller ici ce que chacune d'elles contient.

La premiere traite de la Goutte en général, de la Goutte réguliere & irréguliere, & des ravages qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, quand elle s'y tranſporte.

Dans la deuxiéme, vous trouverez les effets de cette maladie, quand elle ſe jette dans la poitrine & dans l'eſtomac. C'eſt dans cette Lettre, où je remarque que c'eſt par le plus grand abus, que l'on dit qu'il n'y a point

de remède pour la guériſon de la Goutte.

La troiſiéme, eſt une deſcription anatomique, très-ſuccinte, du foie, de la rate, des reins & de leurs dépendances, également des viſceres ſujets aux ravages de la Goutte.

La quatriéme intéreſſe les extrêmités du corps, leurs jointures ou articulations, les dépôts qui s'y font, les tumeurs que quelquefois y occaſionne la Goutte, le tems où cette maladie ſe déclare le plus ordinairement, enfin ce que quelques Auteurs appellent, Goutte chaude, & Goutte froide.

La cinquiéme traite de mes idées ſur les cauſes de la Goutte, que je répéte ici être dans l'uſage du regne animal, dans l'abus que l'homme en fait, dans l'oiſiveté & la molleſſe, la vie trop ſédentaire, le défaut d'exercice. Une comparaiſon priſe dans le chien, ſujet à la Goutte, comme vorace & carnacier, termine les preuves de mon aſſertion.

La ſixiéme & la ſeptiéme, les avantages de la tranſpiration, les moyens de ſe la procurer; avec des remarques

particulieres faites par différens Auteurs, ſur cette ſécrétion, & de l'avantage des bains.

La huitiéme, des différens effets de la Goutte, ſur ceux qui en ſont attaqués, qui ſont ſouvent une conſéquence de la différence des tempéramens, & de celle des âges; ainſi que des complications, des maladies, des événemens qui en réſultoient, des effets des véſicatoires, de la Goutte ſcorbutique, des maladies d'excrétions, des femmes goutteuſes, & de la fauſſe opinion où l'on eſt, que l'excès du coit eſt une des cauſes qui produiſent la Goutte. Des preuves, par des exemples, du contraire.

Dans la neuviéme, on combat le préjugé ſur les maladies héréditaires, ou de ſucceſſion. Cette opinion ſucée avec le lait, m'a paru d'autant plus néceſſaire à combattre, que j'ai rencontré des Goutteux, qui n'ont jamais voulu ſe donner le moindre ſecours contre leurs maladies, parce que croyant la tenir de leur pere, perſuadés de leur inutilité, ils s'abandonnent au ſort du mal, & de la mort même.

Dans la dixiéme, on combat l'erreur adoptée presque généralement par tous les hommes, sur les propriétés de l'eau, & sur celles du vin, quand on a la Goutte.

La onziéme, sur les ressources infinies que le Goutteux retire de l'usage du lait, & en même tems de celui du miel.

La douziéme prescrit, en quelque façon, le régime que doivent tenir les Goutteux, s'ils veulent guérir, en se conformant aux exemples rapportés.

La treiziéme, l'avantage, à juste titre, des végétaux. C'est par leur moyen qu'on se guérira & préservera de la Goutte.

La quatorziéme exige en général de tous les hommes, un exercice journalier & moderé, qui leur procure une douce transpiration, pour maintenir l'exactitude dans les sécrétions, pour faciliter l'action & le mouvement aux parties du corps.

La quinziéme, la différence de la Goutte, d'avec le rhumatisme.

F I N.

Fautes à corriger.

PRéface, premiere Lettre.
Fin de la deuxiéme page, de, *lis.* des.
Prem. page, *lig.* 9. Mongerbe, *lis.* Mongerbert.
idem. lig. 11. es, *lis.* les.
pag. 5. *lig.* 4. les corſoner, *lis.* les corſonere.
page 6. *lig.* 2. les crucifers, *lis.* les cruciferes.
idem, les ombilifers, *lis.* les ombiliferes.
idem, les labices, *lis.* les labicées.
idem, les maluaces, *lis.* les maluacées.
idem, monadalphie, *lis.* monadelphie.
idem, poracée, *lis.* poirée.
pag. 32. *lig. dern.* dijeƈtions, *lis.* déjeƈtions.
pag. 33. *lig.* 23. dijetions, *lis.* déjeƈtions.
page 34. *lig.* 15. deiſtions, *lis.* digeſtions.
page 35. *lig.* 20. reigne, *lis.* regne.
idem, reigne, *lis.* regne.
page 40. *lig.* 4. eux, *lis.* elles.
page 45. *lig.* 18. extaƈtions, *lis.* extannations.
page 47. *lig.* 19. fouguſe, *lis.* tongeuſe.
page 48. *lig.* 5. extruƈture, *lis.* ſtruƈture.
idem, extruƈture, *lis.* ſtruƈture.
page 50. *lig.* 14. du lait, *lis.* de lait.
page 52. *lig.* 26. ſubſtences, *lis.* ſubſiſtences.
page 53. *lig.* 17. exſtruƈture, *lis.* ſtruƈture.
page 54. *lig.* 1. tecremens, *lis.* recremens.
page 59. *lig.* 27. relatives, *lis.* relatifs.
page 61. *lig.* 4. datomie, *lis.* d'atonie.
page 63. *lig.* 17. relatives, *lis.* relatifs.
page 67. *lig.* 18. ſidenhom, *lis.* s'idenham.
page 70. *lig.* 25. lerniſſent, *lis.* tamiſation.
page 73. *lig.* 20. preſpirales, *lis.* preſpirables.
idem, tremſpirables, *lis.* tranſpirables.
page 81. *lig.* 26. relatives, *lis.* relatifs.
page 87. *lig.* 14. d'atomie, *lis.* d'atonie.







